FANNY LEAR

LE ROMAN

D'UNE

AMERICAINE

EN RUSSIE

ACCOMPAGNÉ DE LETTRES ORIGINALES

> Le silence n'est généralement qu'une excitation au persiflage : contre l'offense publique, c'est partout non-seulement un droit, mais un devoir de se défendre publiquement.

BRUXELLES
A. LACROIX ET Cie, ÉDITEURS
42, RUE DE RUYSBROECK, 42

1875

LE ROMAN

D'UNE

AMÉRICAINE

EN RUSSIE

Bruxelles. — Imprimerie CNOPHS fils, rue du Conseil, 3,

FANNY LEAR, pseud

LE ROMAN

D'UNE

AMERICAINE

EN RUSSIE

ACCOMPAGNÉ DE LETTRES ORIGINALES

Mrs. Hattie Blac[illegible]

> Le silence n'est généralement qu'une excitation au persiflage : contre l'offense publique, c'est partout non-seulement un droit, mais un devoir de se défendre publiquement.

BRUXELLES
A. LACROIX ET Cie, ÉDITEURS
42, RUE DE RUYSBROECK, 42

1875

DÉDICACE

Ce livre est dédié à celui qui m'appela du nom de FANNY LEAR, *qui me fit une existence enchantée et dont le cœur m'apprit à répéter souvent que la patrie est où l'on aime et où l'on inspire la confiance et l'affection.*

PRÉFACE

En publiant ces souvenirs intimes, je n'ai pas la prétention de fournir au monde léger dont je fais partie un sujet qui mérite de figurer sur une des premières scènes dramatiques de Paris, et encore moins de concourir pour un prix quelconque à l'Académie française, car il est présumable qu'il serait tout aussi déplacé sur la première, que peu digne d'être récompensé par la seconde.

Mon intention est simplement de rétablir des faits dénaturés par des nouvellistes malveillants ou mal renseignés.

Devenue, sans qu'il y ait eu intention ni faute de ma part, le point de mire de ces messieurs qui m'ont produite aux yeux de leurs lecteurs sous le jour le plus faux, — situation peu agréable à toute personne de mon sexe, — j'ai pensé qu'il serait tout aussi à propos de me mettre en pleine lumière, en ayant soin toutefois d'observer la décence et d'épargner le moindre désagrément au jeune homme qui fait l'objet de ce livre.

Le silence n'est généralement qu'une excitation au persiflage : contre l'offense publique, c'est partout non seulement un droit, mais un devoir de se défendre publiquement.

Je vais donc relater les péripéties de mon séjour en Russie, sans me laisser entraîner par la méchanceté ni par l'exagération, sachant fort bien que dans ma situation je n'ai pour toute arme que la vérité.

Si autrefois, en France, on donnait toujours raison aux femmes, comme l'a dit hy-

perboliquement Beaumarchais, j'ose espérer de la galanterie proverbiale de cette nation, qu'on daignera écouter le récit sincère et sans prétention d'une étrangère qui s'exprime de son mieux dans la langue des auteurs de *Manon Lescaut* et de *la Dame aux Camélias*.

Maintenant qu'on lise et qu'on juge!



LE

ROMAN D'UNE AMÉRICAINE
EN RUSSIE

CHAPITRE PREMIER

Mon arrivée en Russie

Lorsque, dans mon enfance, j'étudiais l'histoire, mes héros de prédilection étaient Alexandre de Macédoine, Jules César, Pierre le Grand et Napoléon Ier.

C'est surtout pour ces deux derniers que je me passionnais au plus haut point, et je me rappelle toujours avec quelle avidité je lisais la vie romanesque d'un souverain se faisant charpentier, épousant une mendiante vagabonde (moralité ressortant de l'histoire),

le récit des palais de glace construits par Anne de Russie et les splendeurs sauvages de la grande et cruelle Catherine.

Mon imagination était vivement impressionnée par cette terre couverte de neige, par les rives de ce grand fleuve de la Néva que l'on traverse sur la glace, impétueusement emporté par des chevaux fougueux, par ces collines de glace que l'on descend avec une rapidité vertigineuse et surtout par ces étés où il n'y a point de nuit, c'est à dire où l'on n'entrevoit pas la moindre obscurité.

Je disais parfois à ma mère : C'est là que j'irai quand je serai grande. Et ma mère semblait inquiète et troublée et me répondait : Mon enfant, il vous faudrait passer quinze longues journées sur l'Océan et plusieurs jours encore sur la terre ferme; vous pourriez y être gelée, il fait si froid là-bas! — Mais, quand j'irai dans ce pays, ma chère maman, répliquais-je, j'aurai soin de porter des fourrures.

Ainsi rien ne m'ôta cette idée, toujours caressée par mon imagination de jeune fille,

et au mois de novembre 1871, il me sembla tout naturel de me trouver en route pour Saint-Pétersbourg.

Ce fut un voyage très gai; et maintenant, bien que je ne sois pas superstitieuse, il me semble que j'aurais dû avoir le pressentiment de ce qui m'arriva.

Ma femme de chambre n'était pas très désireuse de faire ce voyage, et de jour en jour, par une excuse ou par une autre, elle retarda le moment de mon départ.

Enfin, le 11 novembre, je quittai Paris à trois heures par l'embarcadère du Nord.

Comme ma caméristе était en retard, je lui laissai quelques lignes qui lui prescrivaient de me suivre par le train du soir et de me rejoindre à Cologne, ce qui eut lieu effectivement.

Berlin me parut froid, sombre et taciturne comme toujours; nous le quittâmes le matin de bonne heure, et tout en m'acheminant vers la ville des Czars, je me trouvais heureuse et avide de contempler cette terre toute blanche de neige si souvent entrevue dans mes rêves.

Nous arrivâmes dans la matinée du lendemain à Wirballan ; je me regardai dès ce moment comme à l'abri de toute espèce de tribulations; mais elles allaient pleuvoir sur moi sans merci, comme on va le voir.

D'abord, à la grande surprise de mes yeux ébahis, on confisqua tous mes livres : ce n'étaient pourtant que de simples romans; mais j'ignorais encore que la liberté de la presse se trouve en Russie sous le contrôle de Sa Majesté l'Empereur.

En second lieu, des deux malles qui renfermaient mes bagages, une seule m'était parvenue, et je me dépitai tout naturellement de cette absence de mes articles de toilette sans lesquels une femme en voyage est comme un soldat en campagne sans munitions.

Vint ensuite un aimable personnage qui me donna à entendre, en excellent russe, en allemand et à l'aide de deux ou trois mots de français et d'anglais, que mon passe-port n'était pas convenablement visé, qu'il me fallait envoyer quelqu'un à Kœnigsberg pour

le faire rectifier et qu'en attendant je devais rester à la station.

Je priai, je suppliai, ce fut peine perdue. On me dit de monter à l'étage au dessus où l'on mit à ma disposition une chambre.

Autant que je m'en souviens, il y avait dans cette pièce un lit, une cuvette en fer blanc, mais point de pot à eau ni aucune de ces commodités en usage chez les nations civilisées.

J'avais l'air toute *déconfite*, ce sont du moins les termes dont se servit ma femme de chambre, et si elle ne m'avait été si attachée, elle aurait cédé volontiers à l'envie d'imiter la femme de Loth, au moment de sa métamorphose. De mon côté, j'étais trop avancée pour songer à rétrograder.

Et pendant ce temps, les cloches sonnaient à la gare, les locomotives sifflaient et les bienheureux voyageurs qui avaient leurs passe-ports en règle partaient pour Saint-Pétersbourg.

Après m'être procuré de l'eau, non sans difficulté, je m'appropriai et me disposai à

descendre pour déjeuner et prier le chef de la douane de me rendre ceux de mes livres que je voulais lire.

En arrivant dans la grande salle j'y trouvai, entre les bras de ma caméristе, mon adorable petit chien Lloydy en proie à des convulsions; je fis mon possible pour le sauver; mais tous mes soins furent inutiles, ce cher et joli bichon expira sous mes yeux.

Je me désolai... j'aurais voulu me voir sur une frontière un peu plus hospitalière.

Après le déjeuner je remontai à ma chambre lugubre pour y déplorer à mon aise la perte de ce pauvre petit animal, victime du froid au seuil de la Russie, et pour essayer de prendre quelque repos. Mais la curiosité l'emporta sur le sommeil et je voulus voir de ma fenêtre à quoi ressemblait ce pays.

Cette fenêtre était hermétiquement scellée, et à cause de la poussière, il me fut impossible de rien voir.

Je grimpai sur l'appui et je trouvai un ressort que je fis jouer; un carreau céda : ce

vasistas est la seule partie qui s'ouvre, dans toutes les fenêtres de la Russie, pour laisser l'air pénétrer dans les appartements.

Dans mon désir de voir, j'enfonçai ma tête à travers cet étroit passage et le premier objet qui frappa mes regards fut un kiosque, — je le croyais du moins, — peint en couleur verte avec un dôme bleu tendre tout parsemé d'étoiles dorées et qui me sembla fort pittoresque entre ce ciel de plomb et ce sol tout couvert d'une blancheur éblouissante.

Je m'enveloppai dans mes vêtements pour me tenir le plus chaudement possible et, descendue au buffet, je demandai ce quo c'était.

— C'est une église, me répondit-on.

Je m'y rendis aussitôt malgré la neige qui couvrait le sol; je fus charmée, en y entrant, à l'aspect de magnifiques statues d'or et d'argent. Les ornements, les décorations, même les fleurs sur papier me parurent admirablement dessinés.

Ce qui brille a toujours eu le don de me captiver.

Le moujick semblait s'attendre à me voir prier : je m'agenouillai donc à tout hasard en souhaitant de me trouver bientôt saine et sauve à Saint-Pétersbourg et sans éprouver de nouveaux encombres ; puis je sortis, sinon dans l'intime persuasion que mes vœux seraient exaucés, du moins l'esprit satisfait et reposé.

C'est l'effet que produit toujours sur moi une visite dans un lieu consacré. Du reste le goût du plaisir n'exclut pas le sentiment religieux, comme le prouve souverainement, ainsi que tout le monde le sait, l'exemple de deux très grandes dames à la fois ultramondaines et ultramontaines.

A mon entrée dans la salle d'attente, j'y trouvai le directeur de la douane et avec lui, — comme je le sus plus tard, — un préposé de la police secrète.

Ils commencèrent à converser avec moi, voyant bien que je n'avais l'air ni d'une espionne, ni d'une marchande d'objets de contrebande, ni de rien de ce que peut redouter la Russie.

Ils me demandèrent si je connaissais quelqu'un à Saint-Pétersbourg?

— Oui, répondis-je, j'y connais plusieurs personnes.

— Alors, pourquoi ne leur télégraphiez-vous pas? Si ce sont des personnages influents, vous passerez tout de suite. Connaissez-vous Trépoff?

— Non. — (Cet homme prodigieux était encore pour moi un dieu inconnu.) Mais, repris-je, je connais telle et telle personne, et puis celle-ci et puis celle-là...

Tous les deux hochèrent la tête et me firent observer qu'il me fallait quelqu'un d'officiel, un personnage qui approchât du Czar.

Je réfléchis un moment, et tout à coup le souvenir d'un aimable Russe que j'avais connu à Vienne frappa mon esprit comme un éclair.

Ce galant homme m'avait dit que si jamais j'allais en Russie, il ferait ce qu'il pourrait pour m'y rendre service et pour m'y procurer le confortable et les distractions.

Bien que je n'aie pas grande foi dans les

promesses, je me décidai à en essayer et je répondis aussitôt :

— Oui, je connais Goodenough.

— Goodenough ! Goodenough ! répondirent-ils; il n'y a pas de Russe de ce nom-là..

— Je vous demande pardon, m'écriai-je; et en même temps j'écrivis le nom sous leurs yeux.

Un sourire de satisfaction éclaira leurs visages et ils s'écrièrent à la fois, mais avec une assez forte variante :

— G........., G........., c'est tout juste le personnage à qui vous devez télégraphier; vous êtes une actrice, n'est-ce pas?

Et entrevoyant une lumière qui scintillait dans mon ciel azuré, je répondis : Mais certainement !

Et j'ajoutai à part moi : Le monde est un théâtre et il est sûr que j'y joue la comédie appelée *la Vie.*

Ces messieurs m'apportèrent du papier, de l'encre et des plumes et j'envoyai aussitôt une dépêche.

Je dînai tranquillement et, remontant à

ma chambre de caserne, je m'endormis à côté du lit, *confortablement* et d'un profond sommeil.

A deux heures, on vint gratter doucement à ma porte. Je me soulevai et demandai : Qui est là?

L'agent de la sûreté répondit : Madame, nous avons reçu un télégramme de Trépoff; vous pouvez partir demain matin.

Et me félicitant dans les termes les plus polis, il me dit qu'on m'appellerait de bonne heure.

Et ainsi, chose étrange! j'entrai à Saint-Pétersbourg, comme plus tard je dus en sortir, en vertu d'un ordre spécial du général Trépoff.

CHAPITRE II

Ma première journée à Saint-Pétersbourg. — La vieillesse argentée

Le lendemain matin, il ne fallut pas m'appeler deux fois, et à huit heures nous étions en route. J'étais donc réellement en Russie!

J'aimais l'aspect général de ce pays; je n'y voyais aucun sujet de tristesse; ses interminables nappes de neige sans arbres et de temps en temps l'apparition d'une cabane en bois excitaient en moi la plus vive curiosité. A la première station, environ vingt moujicks russes, tous vêtus de peaux de mouton,

m'apparurent avec leurs longues chevelures graisseuses : je me demandai si, au lieu de manger, comme on dit qu'ils le font, le suif de leurs chandelles, ils n'en avaient pas fondu quelques-unes pour se pommader de la sorte.

Ce jour de voyage se passa bien vite à manger, à boire, à causer, à dormir et à contempler ce désert de neige : la nuit s'écoula plus rapidement encore, comme lorsqu'on peut jouir du sommeil en chemin de fer.

A dix heures nous étions à Saint-Pétersbourg. Nous bâillons, nous ramassons nos paquets, nous nous détirons les jambes et nous nous élançons de notre mieux hors du wagon. Partout nous ne voyons que de la glace et de la neige sous un ciel grisâtre, le tout accompagné du vent le plus âpre qui nous fouettait, en sifflant, la figure.

J'avisai un commissionnaire de l'*Hôtel de France* et l'ayant appelé, je le priai d'aller me chercher une voiture : il m'en trouva une qui pouvait bien avoir servi du temps de la grande Catherine. Nous y montons, nous partons pour l'hôtel : la voiture rampe plutôt

qu'elle ne roule; nous regardons les larges rues qui avoisinent la station, un grand espace vide, une maison en bois, un vaste édifice en pierre, de temps en temps des aiguilles de clochers, de grands intervalles inhabités, un dôme doré, et deux autres bleus, constellés d'étoiles, semblables à celui qui m'avait tant frappée dès mon arrivée.

Nous descendons enfin à l'*Hôtel de France.* On m'y offre un appartement confortable : un feu réjouissant nous récrée et nous réchauffe : bien qu'il ne soit que midi il nous faut de la lumière, car il fait presque toujours obscur dans cette saison. Un excellent bain me délasse et je déjeune d'un franc appétit; je mange là le meilleur pain que j'eusse goûté jusqu'alors : le pain russe est incomparable depuis le temps de Pierre le Grand, car c'est lui qui a décrété que les pharmaciens et les boulangers ne seraient jamais que des Allemands, probablement parce qu'il ne se fiait à ses compatriotes ni pour la sûreté ni pour la propreté.

Je me couchai après avoir écrit quelques

lettres, une entre autres à Ga...... et une à Na..... : Je les envoyai par un commissionnaire.

Il était cinq heures du soir quand je me réveillai. La réponse de Na..... fut très-aimable : il me recommandait de me faire *belle* et ajoutait qu'il viendrait me chercher à minuit.

Joséphine (c'est le nom de ma femme de chambre) prit un air sérieux et désolé qui me fit sourire : mes plus jolies robes et mes plus beaux chignons étaient restés dans la malle que j'avais perdue. — N'importe, m'écriai-je, servons-nous de ce qui nous reste. Nous trouvons une robe de soie noire, un petit gilet rose sans manches, mais, hélas! pas de chignon, pas de boucles!

Il me fut impossible de manger, dans la pensée du souper auquel j'étais invitée, et quand ma toilette fut terminée, je crus que jamais minuit ni Na.... n'arriveraient. Mais comme tout vient à point à qui sait attendre, il arriva enfin et m'emmena dans une petite troïka.

Nous avions peu d'espace à franchir, car le *Restaurant Vert* est de l'autre côté de la Moïka.

Na.... s'assurait si j'étais confortablement assise et surtout bien attiffée : sa physionomie était empreinte de la plus cordiale amabilité : il voulait, disait-il, que ce soir-là je fusse jolie et séduisante au possible pour plaire aux invités.

Je me sentais nerveuse et embarrassée, comme je le suis toujours quand je sais que je dois me trouver avec des étrangers.

Nous montâmes rapidement les marches, et avant que j'eusse le temps de reprendre haleine, nous étions dans une petite chambre bleue. Le brouhaha de plusieurs voix arriva à mes oreilles, et, une seconde après, je me trouvai, bouleversée et éblouie, dans un salon tendu de noir et de jaune, tout resplendissant d'armes dont le cliquetis se répercutait de toutes parts : les décorations, les sabres, les boutons, les épaulettes, les aiguillettes, tout cela miroitait confusément à mes regards,

comme si j'avais été affectée de somnambulisme.

J'entendis qu'on me présentait à des comtes, à des barons, à des princes. Je répondis machinalement, et ce ne fut qu'après avoir absorbé un premier verre de vodka (espèce de whiski de maïs) et mangé du zackouski (hors-d'œuvre que les Russes prennent toujours avant de se mettre à table) que je pus me rendre un compte exact des personnes qui composaient cette réunion.

Ce cénacle était la *vieillesse argentée* : c'est le nom que je lui donnai à cause de la couleur des cheveux et de la barbe de la plupart de ses membres.

Peu à peu je repris courage, je leur adressai une foule de questions à propos de leurs uniformes, de leurs grades, etc.; un prince aide de camp général de l'empereur avait dix-sept décorations : grâce à lui, avant la fin du souper, j'étais passée experte dans la science des crachats et des croix : Stanislas, Vladimir, Saint-George, l'Aigle blanc, etc., et je connaissais tous les uniformes des gardes à cheval,

des gardes d'honneur, des hussards, des aides de camp de l'empereur, en grande et en petite tenue.

Tout cela m'amusa infiniment et ma mémoire s'exerça si bien à ce sujet, que dans la suite je me rappelai les moindres détails de cette soirée. Chose singulière! avant la fin du mois j'étais versée dans cette connaissance mieux que les Russes eux-mêmes.

Assise au bout de la table, je me sentais déjà plus à mon aise et tout à fait dans mon élément.

Le champagne acheva de m'affermir et une foule de grands seigneurs me décochèrent à l'envi leurs gracieusetés.

Ils m'apprirent à boire le brudder schafft, dont l'invention est due à leurs voisins les Tudesques.

Voici en quoi elle consiste.

On passe le bras droit sous celui de son voisin : on boit ainsi le verre jusqu'à la lie : on s'essuie mutuellement la bouche et l'on s'embrasse trois fois, deux sur les joues et la troisième fois sur la bouche, puis l'on se donne

les surnoms les plus drôles qui se présentent à l'esprit : on est alors lié à la vie à la mort et l'on se tutoie à perpétuité.

Cette liaison se fait souvent aussi d'homme à homme, mais on la préfère, et c'est tout naturel, d'un sexe à l'autre.

Le souper dura jusqu'à sept heures du matin. Na... me dit que l'air du matin me ferait du bien, et nous partîmes en troïka.

Nous passons sur le pont de la Police, par la petite rue Millionia (ainsi nommée parce qu'elle a coûté des sommes énormes), par le Palais d'hiver, le Palais de marbre : une rude secousse nous annonce que nous sommes sur la Néva. Nous continuons d'avancer avec une vitesse vertigineuse. A droite, se dessine le dôme d'Isaac, en face se dresse l'aiguille dorée de Pierre et Paul, puis la forteresse où est enterrée toute la famille impériale.

C'est là que repose le puissant, l'indomptable Pierre le Grand : en été, le fleuve, qu'il détourna de son cours, murmure et chante en son honneur; au printemps et en automne il frappe contre les murs de pierre du maître

qui l'assujettit à sa volonté, et en hiver il s'enferme dans son réseau de glace et protége sa tranquillité.

Le grand empereur dort là d'un sommeil que rien ne trouble : il ne peut se lever pour contempler la grande cité dont il posa la première pierre; mais les habitations de marbre et de granit qui l'avoisinent semblent amoindrir l'importance de la maison qui fut témoin de la grandeur du vainqueur de Charles XII et du véritable fondateur de l'empire russe.

Cette maison passerait aujourd'hui inaperçue si l'on ne savait que c'est là qu'a vécu ce grand souverain.

Nous passons devant le palais des Iles, devant celui de la feue grande-duchesse Hélène; encore un palais d'été de l'empereur, si bien encaissé dans la neige, qu'on l'y croirait enseveli pour se réveiller comme un fantastique Rip Van Winkle d'hiver.

Retournons maintenant au logis pour y achever cette première journée en Russie.

L'aiguille dorée qui surmonte la forteresse me rappelle ces vers de Bayard Taylor, mon

compatriote, dans son poème intitulé « la Néva », et tout en m'endormant je me répétais :

Bâtissez, construisez! un jour me verra
Avec mes tributaires, libre, rapide comme l'aquilon,
Et silencieuse comme la neige.
La gelée brisera et fera craquer chacun de vos murs;
Vos dômes s'effondreront et vos barrières seront
Abaissées sous le choc de mes glaçons.

Sur le palais, sur le temple, sur l'église
Le feu du matin descend. Le voyez-vous?
Ses milliers d'étincelles illuminent la ville :
Et la Néva, avec le murmure de sa vie renaissante,
Parle à voix basse entre ses îles
Et garde bien son secret!

CHAPITRE III

La jeunesse dorée. — Les Bohémiens. — Dorrots Tzarskoë

Deux semaines s'écoulent comme un rêve. La matinée se passe à visiter les curiosités : l'Ermitage, la grande église d'Isaac, Kazan, la forteresse, etc.; la nuit, en soupers et en fêtes de toutes sortes, toujours avec la vieillesse argentée.

Dans le courant de la troisième semaine, je reçus une lettre d'une reine du demi-monde, Mabel G..., une Anglaise amenée de Londres par un Boyard. Dans sa charmante épître, elle

me disait que nous étions des étrangères dans un pays étrange, que nous parlions la même langue, que nous devions être amies et qu'elle serait heureuse de venir me voir : elle m'invitait à assister à une partie de troïka dans la neige, où je ferais la connaissance d'une foule de représentants de la jeunesse dorée.

Il va sans dire que j'acceptai, et à onze heures et demie elle vint me chercher. C'était une des plus adorables créatures que j'eusse jamais vues. Ses beaux yeux gris, pleins d'une suave expression, avaient plus d'éclat que ses diamants, son nez légèrement retroussé donnait une charmante mutinerie à sa physionomie; sa bouche aimante et digne d'être aimée, sa chevelure châtain foncé à reflets dorés, sa taille bien prise, tout me plut comme l'aspect d'un portrait irréprochable.

Je lui fis l'accueil le plus sympathique : elle regarda si j'étais chaudement vêtue et nous partîmes pour le *Restaurant Vert* où était le rendez-vous.

Là je trouvai un grand nombre de beaux jeunes gens, les fils de ceux que je connaissais déjà. Un grand cruchon de champagne, des glaces et des oranges circulèrent avec rapidité. Tout le monde mangeait ou faisait semblant de manger. Ces jeunes gens me parlèrent en anglais, en français et en allemand. Pour les surprendre, je leur débitai le peu de russe que je savais : on peut juger de leur étonnement.

Quelques minutes après, le domestique annonça que la troïka nous attendait. Dès que j'eus pris place, je ne me souciai plus de savoir où j'allais : nous volions sur la neige par un magnifique clair de lune et un froid intense; je me laissai entraîner : les chevaux galopaient comme s'ils avaient le mors aux dents; les jeunes officiers et ma nouvelle amie causaient ou chantaient, et parfois on entendait un cri aigu : c'était quand nos coursiers nous lançaient au visage quelque morceau de glace ou de neige durcie.

Mes voisins étaient de la politesse la plus

exquise : ils me dirent que nous allions chez Dorrots pour entendre les Bohémiens.

J'ignorais où se trouvait la maison Dorrots, mais je mourais d'envie d'entendre ces fameux Bohémiens dont on m'avait si souvent parlé.

Nous arrivons enfin. Mon ravissement fut tel que je ne pus maîtriser ma surprise : il me sembla que je passais des régions hyperboréennes dans celles des tropiques.

C'était un restaurant construit en serre chaude. En descendant de la troïka, on quittait l'hiver et l'on se trouvait en présence de palmiers, de plantes exotiques, de fontaines jaillissantes. L'air était embaumé et la chaleur pénétrante : tout autour de la salle étaient disposées de jolies petites grottes, et dans chacune de joyeux convives qui chantaient ou buvaient. Ajoutez à cela l'éclat de lanternes chinoises et de becs de gaz placés avec beaucoup de goût et de symétrie au milieu des plantes et des fleurs.

Nous parcourûmes ce site enchanté. Nous examinâmes tout en détail et enfin nous pé-

nétrâmes dans un grand salon où nous devions souper.

Tout à coup T..... me dit : Vous allez les voir !

En effet, la porte s'ouvrit aussitôt à deux battants, et dans la salle voisine j'aperçus un groupe de femmes assises en demi-cercle avec une demi-douzaine d'hommes debout derrière elles.

Ces femmes étaient les unes jeunes, les autres vieilles, celles-ci belles, celles-là laides, et formaient ainsi l'assemblage le plus bizarre. Leur chant sauvage, qui d'abord vous saisit d'étonnement, ne tarde pas à vous remuer le cœur et à vous entraîner : peu à peu l'on s'anime à les entendre, on a beaucoup de peine à surmonter son émotion, on voudrait chanter et danser, et les plus flegmatiques se sentent, comme on dit, des fourmis dans les jambes.

Toute la soirée ils nous firent entendre des airs tendres à nous arracher des larmes, ou gais à provoquer nos éclats de rire. Vint ensuite le tour de la danse. J'étais comme folle

de ravissement à l'aspect du caractère bizarre de leurs sauts et de leurs poses, comme à l'audition de leur musique; mais il faut les voir et les entendre pour les apprécier comme elles doivent l'être.

Dans mon enthousiasme je leur lançai un bracelet orné de diamants.

Comme j'étais étrangère, on voulut aussi me faire voir un orchestre-orphéon composé de moujicks : c'étaient de vrais Tsiganes de tout âge, depuis dix jusqu'à cinquante ans.

Ils jouèrent de toutes sortes d'instruments et dansèrent d'une façon merveilleuse : on m'a procuré la traduction de la chanson suivante qui me semble assez curieuse pour que j'en fasse part à mes lecteurs :

LA CHANSON DU MOUJICK

I

Il faut des serfs pour faire un Czar
Comme à l'hiver il faut la neige.
Un vainqueur assis sur son char
Est complété par son cortége.

Tout peuple a son gouvernement
Comme l'amant a sa maîtresse,
Comme le prince a sa princesse :
Tout peuple a son gouvernement
Comme il a son tempérament.

II

Le moujick vit pour l'Empereur,
Chef de son corps et de son âme.
S'il faut mourir pour lui, son cœur
Lui fait braver fer, onde ou flamme.
Même au fond d'un gouffre béant
S'il doit à jamais disparaître,
Au moindre signe de son maître,
Même au fond d'un gouffre béant
Le serf s'élance en se signant.

III

Le Germain, que l'on trouve en tout
Soumis à la force suprême,
L'est par contrainte et non par goût,
Il craint le maître et le serf l'aime.
Tout peuple a son gouvernement
Comme il a son tempérament.

Cette soirée dura jusqu'à quatre heures du matin : nous passâmes de nouveau à travers la glace et la neige et bientôt nous fûmes de retour chez nous.

A quelques milles de Saint-Pétersbourg est Tzarskoë, résidence de Sa Majesté.

Plusieurs régiments de la garde y sont casernés, entre autres les hussards que je considère, après la garde à cheval, comme le plus beau corps de troupes de la Russie. Les officiers appartiennent à la fine fleur de l'aristocratie du pays; ils passent toute l'année dans des casernes jolies à la vue et si proprement tenues, qu'on ne les croirait jamais habitées par des militaires. Chaque officier a un appartement particulier.

Plusieurs de ces messieurs m'offrirent une nuit blanche; et un jour que le froid était des plus piquants, tout fut disposé pour cette fête.

Le petit prince G...... mit son logis à notre disposition : nous devions partir par le train de quatre heures et revenir à deux heures le lendemain.

Nous bourrons nos sacs de nuit d'autant d'objets qu'ils pouvaient en contenir, et nous partons pour la station, non sans appréhension de nous trouver en retard. De nombreux jeunes gens sont là pour nous recevoir et se

joindre à notre escorte de casquettes rouges.

Nous avions un wagon pour nous seuls. Le voyage se passe à causer, à fumer; nous nous amusons à donner des sobriquets à chaque personnage de notre cortége; nous nous demandons avec inquiétude si nos femmes de chambre ne sont pas perdues. Qu'est-ce qu'une caserne russe? nous demandons-nous, y trouve-t-on bon souper, et tout le confort désirable?

Au bout de trois quarts d'heure nous étions arrivés; bien qu'il ne fût que quatre heures trois quarts, il régnait l'obscurité la plus complète. C'est là que nous fûmes reçus par une vraie Altesse, qui était le colonel du régiment, et par plusieurs autres personnages qui nous attendaient dans un grand traîneau, plutôt de forme américaine que russe et nous nous mettons en route pour l'habitation du prince G.......

Nous trouvons une ravissante petite maison meublée avec le goût le plus délicat : nous rétablissons de notre mieux les désordres de notre toilette, autant que cela peut se faire

quand on n'a pas avec soi de robes de rechange.

Ces messieurs arrivent les uns après les autres : ils s'adressent la parole en russe et causent des affaires du régiment. Comme, à cette époque, je ne connaissais pas encore cette langue, ce cliquetis de sons que je ne distinguais pas les uns des autres produisait sur moi un effet assez drôle.

Quand toute la partie fut en présence, on servit le dîner. Il y avait, je crois, vingt offi ciers en tout, et mon sexe n'était représenté que par Mabel et moi.

Le repas fut excellent, mais trop court, comme tous les bons dîners. Au dessert, je crus entendre une sorte de trépignement; je ne me trompais pas. C'étaient les soldats de l'escadron du prince G..... qui venaient nous faire de la musique vocale et instrumentale. Ce double concert fut ravissant. Rien de plus beau que ces gigantesques gaillards si bien découplés et si soignés dans leur extérieur : leurs chants guerriers célébrèrent tour à tour l'amour de la patrie, les merveilles du

Caucase, les fastes de leur régiment, etc.

A un moment donné, tous les verres se remplirent, et nous vîmes ces hommes saisir le colonel, l'étendre sur leurs bras, le lancer en l'air et le rattraper chaque fois avec une adresse admirable. C'est là, paraît-il, une très grande marque d'affection. A la fin, ils burent tous à sa santé en criant : Hourra!

Après Son Altesse, ce fut le tour du prince G...... et de chacun des officiers.

J'étais tout ahurie à ce spectacle nouveau pour moi, lorsque soudain, sur un mot de Son Altesse, je me sentis poussée sur une chaise, et lancée en l'air par G...... et tous ses voisins. Ils renouvelèrent cet exercice plusieurs fois, à ma grande crainte qu'il n'eût quelque influence sur le résultat de ma digestion : enfin, on cessa ce jeu; tous ces jeunes gens burent à ma santé et me donnèrent l'épithète de brave (*moladiatzh*).

Ma compagne Mabel n'eut pas le courage de subir cette épreuve; la crainte de conséquences désagréables pour son dîner la fit

se refuser à se laisser enlever de cette façon originale.

On annonça la troïka et nous partîmes pour visiter, au clair de lune, le parc et le palais de Pavlovsk. Ensuite le souper eut lieu chez Son Altesse où les soldats renouvelèrent vis à vis de leurs chefs ce qu'ils avaient fait chez le prince G......

Je ne me sentais pas d'appétit et j'étais un peu fatiguée : la seule chose qui m'offrit quelque distraction fut l'aspect des cornes de cerfs dont tous les murs étaient ornés : on y voyait inscrit, avec la date de la mort, le lieu de la chasse où le prince avait tué ces animaux.

Tout l'ameublement était ravissant : il y avait des porcelaines de vieux style allemand, le prince étant originaire de ce pays.

Il était huit heures du matin quand finit le souper, et à neuf heures nous devions aller à cheval visiter le parc aux cerfs du G.-D. N...... Nous nous décidâmes en conséquence à ne pas nous coucher. A l'heure indiquée les chevaux étaient sellés ; mais, à ma honte, je dois déclarer que je fus forcée de fausser

compagnie. J'étais si harassée, que je prétextai que mon amazone me serrait trop, pour déclarer qu'il m'était impossible d'accompagner ces messieurs.

A peine furent-ils partis que je m'enfonçai dans un divan où je m'endormis aussitôt. A leur retour, ils me reprochèrent ma paresse, mais je ne pris pas garde à leur accusation et après le déjeuner nous partîmes pour Saint-Pétersbourg où je devais savourer les délices réconfortantes d'un bain et d'un bon lit.

CHAPITRE IV

Le bal masqué. — Je vois le G.-D.

Trois semaines se passèrent ainsi en fêtes successives : j'étais à demi morte de fatigue.

Un dimanche soir, je me couchai à huit heures, condamnant ma porte pour tout le monde et dans l'intention de me donner le sommeil du tour du cadran : mais quand la femme propose, souvent le diable dispose.

Il y avait bal masqué au grand théâtre de l'Opéra pour lequel j'avais reçu plusieurs invitations ; mais je les avais toutes

déclinées afin de dormir plus à mon aise.

Je savourai donc jusqu'à minuit les douceurs si précieuses du sommeil. Je m'éveillai alors, et il me fut impossible de me rendormir.

Il était trop tard pour aller retrouver mes amis. Ne sachant à quoi me décider, je me levai pour chercher de la lumière et un livre dont la lecture m'aidât à reprendre mon sommeil interrompu.

Tout en faisant ce mouvement machinal, mes yeux tombèrent sur un billet d'invitation au bal masqué. Je me déterminai à l'instant à réveiller ma femme de chambre pour qu'elle m'y accompagnât. Elle répondit vaguement à mon appel, comme dans un demi-sommeil. Malgré quelques légers murmures lorsqu'elle apprit mon projet, elle s'habilla néanmoins et nous nous mîmes en route.

C'est au grand théâtre de l'Opéra de Saint-Pétersbourg que se donnent, selon moi, les bals masqués les plus brillants du monde : on n'y trouve ni désordre, ni querelle, ni

clameurs stridentes : il y règne le même décorum qu'à un bal de la cour.

Il y avait très peu de monde. D'un ton moitié railleur, moitié mécontent, ma camériste me dit en entrant : En vérité, c'était bien la peine...

— Taisez-vous et asseyez-vous, lui répondis-je : je vais voir ce qu'il y a.

Je fis le demi-tour de la salle et j'aperçus bientôt un groupe d'officiers que je connaissais très bien et parmi eux un très beau jeune homme, plus haut de taille que les autres et que je voyais pour la première fois.

Je m'approchai et me mis à causer avec mes amis qui me reconnurent aussitôt à mon accent, bien que je fusse masquée, comme c'est de rigueur aux bals de l'Opéra.

Plusieurs de ces officiers m'offrirent leurs bras. — Non, leur répondis-je, je ne veux pas de vous, je vous connais déjà, je prendrai le bras de ce beau garçon qui m'est inconnu.

Il accepta gracieusement ; à cause de sa taille élevée, il dut se baisser pour me

parler et chercha à me regarder sous mon masque avec son pince-nez.

— Je parle très peu l'anglais, me dit-il.

— Peu importe, répliquai-je, je sais le français et je parlerai assez pour nous deux.

Il me demanda s'il y avait longtemps que j'étais en Russie, si je connaissais beaucoup de monde, si j'avais vu l'Empereur ou un des grands-ducs. Ma réponse fut négative, mais, je lui dis que, comme toute Américaine, je brûlais de voir tout ce qui touchait à la maison impériale.

— Sais-tu qui je suis, ma petite? demanda-t-il.

— Non, répartis-je, tu es jeune, tu es beau, tu es capitaine aux gardes à cheval et tu dois être aide de camp de l'Empereur, car tu portes des aiguillettes.

Il s'extasia devant ma science de l'uniforme : — Tu dois aimer les militaires, me dit-il, et je suis surpris que tu en saches autant que cela. Oui, ajouta-t-il, je suis aide de camp de l'Empereur; mon père était un riche marchand de Moscou qui a dépensé des sommes

énormes pour la guerre de Crimée; en reconnaissance de sa générosité, l'Empereur m'a fait son aide de camp; quant à moi, je suis pauvre ou peu s'en faut, car j'ai gaspillé toute ma fortune avec les jolies femmes.

J'éclatai de rire et lui répondis quelques plaisanteries qui semblèrent l'amuser. Nous nous promenâmes pendant une heure. Je lui dis tout ce qui me passait par la tête, médisant du despotisme de l'autocrate et tournant tout en dérision.

A la fin il me demanda si je n'étais pas fatiguée et si je ne voulais pas m'asseoir.

— Volontiers, répondis-je; et je l'entraînai vers les bancs où tout le monde était assis.

— Non pas, objecta-t-il, j'ai une loge quelque part là-haut, allons-y.

Mon cavalier m'emmena dans les coulisses, et je remarquai pour la première fois que tout le monde le saluait d'un air très respectueux.

Nous montâmes quelques marches : un laquais tout galonné d'or nous ouvrit une porte et je me trouvai dans un salon aux tentures

cramoisies sur lesquelles se détachait çà et là l'aigle à deux têtes.

On comprendra que j'étais comme frappée d'effroi et certaine que j'avais devant moi un G.-D.

Il me prit doucement par la main et m'attira à ses côtés sur un sofa en me demandant la permission de fumer. Lorsqu'il sortit son porte-cigarettes, j'y remarquai l'aigle et les armes impériales. Je me sentais mal à l'aise et j'aurais voulu pour tout au monde n'avoir point proféré toutes les extravagances auxquelles je m'étais laissée aller. Je gardai toujours mon masque et remerciai mon destin de ce qu'il protégeait mon incognito. Mais cette consolation fut de courte durée.

Mon partner se tourna vers moi avec le plus doux sourire.

— Eh bien, madame Fanny Lear, me dit-il, vous n'avez donc jamais vu un G.-D. : vous pouvez en regarder un à votre aise si vous voulez ôter votre masque.

Je refusai : il insista, mais je m'obstinai dans mon refus.

Il se mit de nouveau à me questionner, mais cette fois à mon sujet : il me demanda si j'étais forte ou maigre (ce dont mon domino l'empêchait de s'assurer).

— Ni trop grosse ni trop mince, répliquai-je.

— Je vois ta main, ajouta-t-il, ton pied est-il à l'avenant?

— Je ne sais.

— Es-tu laide ou jolie?

— Jugez par vous-même, monseigneur, répondis-je.

Et j'ôtai mon masque.

Pendant qu'il m'examinait, j'étudiais aussi son portrait : c'était un jeune homme ayant un peu plus de six pieds, magnifiquement bâti, aux épaules larges, à la taille souple et élancée. Tout son extérieur annonçait la force jointe à la grâce et promettait un homme simplement superbe, quand quelques années de plus auraient comblé d'un peu d'embonpoint les lignes et les courbes. Les mains étaient assez larges et musculeuses, mais bien modelées et dignes d'être moulées par un statuaire.

Le pied, d'une cambrure aristocratique, révélait son origine, même sous la botte épaisse du cuirassier.

Sa tête était plutôt petite que grande, bien formée : les oreilles bien découpées et bien ourlées. Le visage eût été d'un ovale parfait si le front, d'une éclatante blancheur, n'eût été un peu trop élargi vers les tempes. Ses cheveux étaient fins, moelleux, d'un châtain clair, coupés ras et légèrement relevés, de manière à laisser voir la forme de la tête : cette chevelure accompagne généralement les natures nerveuses, impressionnables et passionnées : cette fois dame nature ne s'est pas donné un démenti.

Son front était large et découvert : on y lisait une grande intelligence unie aux facultés de l'entendement, de la logique et de la perspicacité. C'était là le trait qui primait tous les autres.

Il avait les sourcils noirs, épais et bien fournis, un peu trop allongés pour former un arc parfait. Les cils offraient la même couleur, ils étaient aussi abondants, mais peu longs.

Les yeux étaient plutôt petits que larges,

très enfoncés dans l'orbite, d'une nuance verdâtre : leur expression habituelle était un sourire de moquerie et d'incrédulité; mais j'appris dans la suite à y trouver des changements soudains : la colère les rendait étincelants comme le feu, la joie les illuminait de rayons et la passion les faisait tour à tour se voiler et briller comme des émeraudes.

Vif, spirituel dans la conversation ou dans le raisonnement, rêveur parfois, ce regard scrutateur vous pénétrait jusqu'au fond de l'âme et vous forçait à dire la vérité quand voulant dissiper un doute quelconque le G.-D. le dirigeait sur vous. Les personnes qui le connaissaient bien, devant ces yeux tendres, tristes et aimants, éprouvaient une certaine épouvante tout en les adorant.

Quand il parlait à un étranger, son expression moqueuse ne laissait pas de mettre celui-ci mal à son aise.

Son nez, au type grec, aux narines assez fortement dilatées, fier, droit, était voluptueux comme ceux des anciennes statues de Vénus et d'Apollon.

La bouche, exactement semblable à celle de Pierre le Grand, était plus grande que petite; les lèvres, rouges, pleines, sensuelles et passionnées, fermes au repos, adorables quand il souriait ou plaisantait, persuasives quand il caressait, agaçantes quand il lançait le sarcasme, offraient le plus terrible sourire quand éclatait sa colère. Quand il vous caressait, il ensorcelait votre âme. L'expression de ses lèvres, à chaque mot qui partait de son âme, sans jamais rien ravir à leur beauté, avait quelque chose d'impossible à décrire, mais c'en était assez pour faire perdre la tête à une femme et lui faire crier, dans son exaltation, avec un poëte anglais : « Donnez-moi un baiser et j'accepterai la mort à la banquette irlandaise. »

La moustache avait la même couleur que les cheveux et était taillée courte à la Pierre le Grand; le menton était rond, bien modelé et tout à la fois plein de fermeté, orné d'une fossette au milieu. Le teint était pâle, mais présentait tous les caractères de la santé, bien que le G.-D. fût alors un peu indisposé.

Voilà quel était ce beau jeune prince, dans tout l'éclat de ses vingt-deux ans, G.-D. de Russie, doué de tous les dons que peut accorder la nature.

Mon examen dura beaucoup moins de temps que je n'en mets à dépeindre sa personne; et cependant j'étais agitée et pleine de frayeur; mais, comme toute la nuit, je m'étais montrée si vive et si hardie, je crus devoir continuer ce même rôle. Je m'écriai donc :

— Eh bien, m'avez-vous assez regardée et êtes-vous satisfait ?

— Pas la moitié assez, répondit-il, je ne crois pas qu'on puisse jamais vous contempler suffisamment.

Je rougis de plaisir quoique je ne fusse pas bien sûre qu'il ne se moquât pas de moi. Il me sembla voir en ce moment les La Vallière, les Montespan, les Maintenon, les Pompadour défiler sous mes yeux ; mon imagination s'exalta, je sentis soudain quelle était ma force, et cela me donna beaucoup d'assurance.

Je précipitai mes phrases avec la plus intrépide volubilité, il caressa doucement la

main que je lui avais livrée et me dit en riant :

— Appelez-vous cela une main? C'est une petite patte d'oiseau.

— N'en riez pas, lui dis-je, car je pourrais être tentée de vous prouver qu'elle est forte à retenir.

Il me la serra donc, pendant que, de mon côté, j'opposais à ce jeu toute la résistance dont j'étais capable. Cela sembla le distraire beaucoup ; il me fit entendre d'autres phrases toutes à mon avantage.

Bientôt il me demanda si je ne voulais pas rentrer chez moi pour souper avec lui.

Je répondis que je serais enchantée de le recevoir, mais que le souper était fort incertain, attendu que les domestiques de l'hôtel devaient être couchés.

— Cela m'est égal, répliqua-t-il ; j'enverrai mon attaché chercher du pain, du vin, du gibier, de la volaille et des fruits au restaurant; mais je veux souper chez vous.

Comment aurais-je pu résister ? J'allais monter en carrosse dans toute la splendeur de mes devancières du siècle dernier, lorsque

je me rappelai ma camériste. Je la trouvai sur un banc dans la salle du bal, et lui donnai l'ordre d'aller tout préparer et de faire éclairer le grand salon de l'hôtel.

Je pris alors le bras de mon protecteur et et je partis radieuse comme une princesse des contes de fées.

Arrivée chez moi, j'étais si préoccupée que j'oubliai d'ôter mon domino et d'arranger ma chevelure.

Cela fut loin de lui déplaire, car généralement les femmes cherchent trop à paraître à leur avantage.

Aussitôt qu'il fut entré, il toucha à tous les livres, à tous les objets de toilette, aux lettres, aux photographies, etc.; son examen parut le satisfaire et plus tard il me déclara que je lui avais tant plu d'abord qu'il craignait d'être désillusionné en me trouvant semblable à toutes les autres femmes de mon monde.

Il s'arrêta enfin devant une jardinière où j'avais mis des oignons qui avaient poussé très haut. Cela sembla le surprendre, je lui déclarai, en plaisantant, que je n'aimais pas

les fleurs, mais seulement les oignons; qu'ils me servaient à la fois de décoration et de salade, vu que je ne mangeais que des oignons crus et du pain sec.

Cette déclaration le fit éclater de rire.

En ce moment son attaché entra apportant du restaurant toutes sortes de provisions. Quand le panier fut ouvert, nous n'y trouvâmes ni nappe, ni serviettes, ni couteaux, ni fourchettes, ni verres.

Je trouvai bien chez moi des serviettes propres que je dépliai aussitôt : mais que faire pour le reste? Nous n'avions qu'un verre, celui dont je me servais pour ma toilette de bouche. Faute de mieux, nous dépeçons la volaille et le gibier avec les couteaux et les fourchettes de dame nature. Nous causons gaîment tout le temps : l'attaché me gênait beaucoup sans que je pusse dire pourquoi.

Le souper fini, il dit à ce dernier qu'il pouvait se retirer. Je croyais que le prince allait le suivre; mais non, il me fit asseoir auprès de lui.

— J'ai à vous parler, me dit-il.

— Mais il est six heures, répondis-je, et j'ai besoin de dormir.

— Vous pouvez le faire tout de suite, reprit-il, si vous voulez me promettre quelque chose sur votre parole d'honneur.

— Je suis trop bohême, répartis-je, pour avoir une parole d'honneur.

— Vous avez raison, les paroles ont des ailes.

Et, prenant une feuille de papier et une plume, il se mit à écrire.

Quand il eut fini il me dit : Lisez et signez, vous serez ma petite femme.

Je parcourus ces lignes avec curiosité, et après en avoir pris connaissance, j'allais lui rendre le billet en riant, quand il me posa la main sur l'épaule en me disant d'une voix basse et fortement scandée :

— Il le faut.

Je cédai ; c'était probablement grâce à l'influence magnétique qu'il exerçait sur moi, car pendant près de trois ans que dura notre liaison, je ne sus jamais lui désobéir et il me domina jusqu'au dernier jour de nos rela

tions, celui de sa disgrâce. Il me dit alors : — Voilà une loge pour le théâtre : mettez, pour y aller, tous vos diamants, et s'ils sont à votre légation, il faut aller les prendre pour vous en parer; vous les y ferez remettre après le spectacle : ce qui fut exécuté à la lettre.

Maintenant je vais donner connaissance du papier que je dus signer :

« Je jure par tout ce que j'ai de plus sacré au monde de ne parler à personne, de ne voir personne, jamais, nulle part, sans la permission de mon auguste maître. Je m'engage à rester fidèle à ce serment comme une Américaine bien née et me déclare esclave de corps et d'âme d'un G.-D. de R......

(Signé) Fanny Lear. »

En me rappelant ce souvenir, ce papier au bas duquel j'apposai ce nom, je trouve bien singulier qu'une Américaine ait pu aliéner ainsi sa liberté!

Il me prit dans ses bras et, pour la première fois, il me donna un baiser sur la bouche.

— Ma petite, me dit-il, tu es à moi désormais, et demain je t'apporterai une bague pour sceller ta promesse.

Il me serait difficile de dire si j'étais satisfaite ou mécontente : bien qu'il me plût énormément, je ne me sentais pas aussi foudroyée que lui (c'est le mot) à première vue.

— J'ai aimé une belle princesse, me raconta-t-il. On m'a empêché de l'épouser, mais mon honneur est engagé et jamais je n'en épouserai une autre. Tu vois, ajouta-t-il, tu viens là de signer un contrat pour la vie.

En prenant congé de moi, il me dit qu'il reviendrait dans la journée, à cinq heures.

Je me trouvais donc heureuse et toute frétillante comme un *toutou* perdu qui vient de trouver un bon maître.

CHAPITRE V.

Le palais de marbre. — Le nain. — Pavlovsk.

Je fis ma toilette, j'allai faire un tour de promenade et je me sentis la princesse de mes rêves.

Vers cinq heures, je ressemblais à l'homme à qui l'on donne l'éléphant blanc et qui ne sait que faire de ce cadeau.

Toutefois je reçus le prince comme si je l'avais connu toute ma vie.

Il tira de sa poche un bracelet en chaîne dont la fermeture était un cœur en turquoise

surmontant un petit cadenas qu'il ferma lui-même avec la clef qu'il avait attachée à ses breloques.

— Je porterai cette bague demain, lui dis-je, mais je désire qu'on y mette mon nom et la date.

— Tu sais, me répondit-il que je m'appelle N......

— Oui, monseigneur, répondis-je.

— Pas de monseigneur, nomme-moi simplement N......

Malgré sa défense, pendant quelque temps je ne le désignai que par ce titre et je n'osai le tutoyer.

Il resta ce jour-là à dîner avec moi, il avait trouvé une excuse auprès de son père, et après le repas il chanta d'une manière ravissante. J'étais dans l'enchantement.

Sa voix de baryton était bien timbrée, très mélodieuse et très sympathique.

Deux ou trois jours s'écoulèrent ainsi très heureusement. Quelques lignes de sa main m'informèrent qu'il désirait que j'allasse dîner avec lui et qu'à sept heures sa voiture vien-

drait me prendre avec son nain pour escorte.

Comme de raison, j'acceptai et à sept heures précises Carpowitch frappa à ma porte.

Il fit chez moi une entrée solennelle en me disant des choses fort jolies, sans doute, en langue ru s .

Je ris de tout mon cœur, car ce petit être lilliputien était justement de l'âge et de la taille du général Tom Pouce.

— Voilà, me dis-je, un drôle de valet de pied!

Je montai dans le carrosse qu'on avait amené.

Le cocher, tout au contraire, était un homme énorme; sa barbe blanche lui descendait jusqu'à la ceinture; son imperceptible compagnon prit place à côté de lui.

Me voilà partie pour le palais de marbre. N...... demeurait dans la même résidence que son père, mais il avait une entrée particulière et une manière d'interrompre toute communication entre les appartements paternels et les siens.

Il m'accueillit avec beaucoup d'affabilité, et

me fit voir toutes ses chambres, et le portrait de sa belle princesse.

La table était dressée dans une charmante petite pièce, moitié bibliothèque, moitié fumoir.

Les murs étaient ornés de panoplies et de tapis de Perse; je remarquai une Vénus admirable d'un artiste russe nommé, je crois, Bellaw. La nappe et les serviettes étaient marquées aux armes impériales. L'argenterie était massive, mais très simple avec les seules initiales K. N. et la couronne.

Le service n'affichait aucune prétention, il était en porcelaine blanche avec l'aigle à deux têtes au milieu.

La table était petite comme pour un dîner en tête à tête. Nous fûmes servis par cinq domestiques en grande livrée et chacun d'un caractère différent :

Le vieux Z.... ancien marin, vêtu de bleu et or et couvert de décorations. Comme un vieux serviteur, il m'examina attentivement et exprima son opinion au G.-D. en langue russe.

Sleepkin, qui avait l'air si endormi que

j'aurais été surprise qu'il se nommât autrement.

Un Circassien magnifique en costume national cramoisi et doré, en velours noir avec galons d'argent et poignard à la ceinture.

Un beau chasseur que j'appelai Bobèche, ne pouvant prononcer son nom qui ressemblait quelque peu à ce sobriquet.

Enfin le nain, tout rayonnant dans ses bottes à l'écuyère, dans ses culottes blanches et dans son gilet rouge brodé d'or.

Le dîner n'était pas des plus succulents, la cuisine du palais est quelque chose d'inouï; les chefs sont français, mais il faut croire que l'influence du pays finit par leur gâter la main.

En revanche, le vin était des mieux choisis: pour la première fois de ma vie je bus du vin de Hongrie, présent de l'empereur d'Autriche.

Le G.-D. remplit souvent mon verre et s'amusa infiniment à voir que j'avais peine à me lever : à l'inverse des autres vins, dont les effets opèrent, on le sait, en direction ascendante, celui-ci suit plutôt une direction descendante.

Nous prîmes ensuite de vrai café turc et fumâmes le houkah.

Puis il me montra les tableaux, les albums, les armes et les curiosités : j'étais désolée que ce fût la nuit, car il y avait deux Greuze très remarquables, *la Malédiction* et *le Repentir*, et plusieurs statues des artistes les plus renommés que j'eusse désiré contempler dans leur vrai jour.

La salle de bains était une perfection : on se serait cru en Turquie : baignoire en marbre, ottomane, tapis précieux, etc.

Il me raconta une foule d'anecdotes sur sa famille. Il me parla longuement de sa princesse bien-aimée et je crois même que je me laissai aller à pleurer avec lui.

Comme en ce moment il ne se trouvait pas très bien, il me dit que dès que sa santé le lui permettrait, il me conduirait à Pavlovsk, le palais de l'infortuné empereur Paul : cette résidence est à vingt verstes de St-Pétersbourg.

— Nous partirons, ajouta-t-il, à la brune en troïka, nous arriverons pour déjeuner et nous reviendrons le lendemain.

J'adhérai à ce projet bien qu'avec une certaine inquiétude, car je savais que sa mère la G.-D. n'habitait pas le palais de marbre, mais le palais de Pavlovsk.

Mon hésitation le toucha peu et je reçus ma première leçon sur l'inutilité de ma résistance.

Ce fut une soirée charmante quoique assaisonnée de quelque appréhension, car nous avions toujours peur de voir apparaître, comme la statue du commandeur, la tête du terrible papa : mais on dit avec raison que les plaisirs défendus comme les fruits dérobés ont toujours le plus de saveur.

Le lendemain, vers deux heures, comme nous venions d'achever un assez mauvais déjeuner, l'alarme fut donnée : Le G.-D. papa!

Il y avait là une grande armoire où j'aurais dû me cacher, mais comme les domestiques avaient commis la maladresse de déposer mon chapeau et mon manteau sur le lit (un très beau lit moyen âge garni de rideaux), je m'y élançai à tout hasard, pensant qu'il pouvait tout aussi bien accueillir ma personne que mes objets de toilette.

Mais la malechance s'en mêlait : ce lit, de style antique, avait été acheté tout récemment, et le père voulant le voir, en tira les tentures : je n'eus que le temps de cacher ma tête sous la taie d'oreiller.

— Quelle est cette femme? demanda-t-il en russe.

— C'est, répondit N......, une personne qui est venue quêter ici pour une œuvre de bienfaisance : en vous entendant annoncer, elle a perdu la tête et s'est cachée.

— Est-ce qu'elle est jolie? interrogea le père.

— Non, répliqua le fils, elle est vieille et laide.

— Alors, je ne me donnerai pas la peine de la regarder.

Et, lâchant le rideau, il se retira en riant.

Je tremblais de tous mes membres, et je luttai contre ma frayeur pour me sauver, quand le père rentra en disant :

— N......, je crois que c'est l'Américaine et je désire la voir, car on la dit fort jolie.

— Non, non, papa, s'écria le fils, elle grelotte de peur et ne se montrera pas.

Dès qu'il fut parti pour tout de bon, je m'échappai comme une voleuse, toute troublée à la pensée de ne plus revoir mon bien-aimé.

Il arriva pourtant à cinq heures comme à l'ordinaire et me dit de préparer un sac de voyage et d'être prête à six heures.

Ainsi qu'il était convenu, il vint me chercher avec une troïka pour me conduire à Pavlovsk.

— Il faut manger, avant de partir, me dit-il, car nous avons deux heures et demie de voiture et comme tu n'aimes pas la cuisine de nos palais, tu pourrais bien mourir de faim.

— Ou rencontrer la maman, répliquai-je.

Je fus bientôt prête, car je ne l'ai jamais fait attendre.

Nous prenons place dans la troïka avec son attaché que nous appellerons Eugène pour le désigner au lecteur.

Il faisait un froid de Laponie : nous arrivâmes bien vite au bout de la ville : bientôt

nous ne distinguâmes plus qu'à distance des lumières qui s'éclipsaient peu à peu et tout nous sembla plongé comme dans un océan do neige sans le moindre clair de lune. Nous passâmes comme un trait sur des bancs de neige hauts comme des montagnes : autour de nous, nos yeux ne voyaient que l'obscurité et nos oreilles n'entendaient que le silence.

Le vent nous frappait en plein visage : je causai tout le temps; mais insensiblement mes deux compagnons cessèrent de me répondre et, ce qui n'était pas flatteur pour mon éloquence, je m'aperçus qu'ils s'étaient endormis.

M'imaginant qu'ils allaient être gelés, je les réveillai, ce dont ils ne me surent aucun gré.

Alors je livrai mon imagination à elle-même : je me figurai que nous étions poursuivis par des loups et je me demandai, le cas échéant, lequel d'Eugène ou de moi le G.-D. jetterait bas le premier.

Je songeai ensuite que les chevaux s'emportaient; puis que je traversais un désert de

neige : c'est ainsi que mon esprit travailla, tout le temps de ce trajet, quand à la fin je distinguai une lumière, puis une grande porte-cochère où était une sentinelle qui nous présenta les armes avec un mot de salutation ; aussitôt une cloche commença à sonner : nous étions à Pavlovsk.

En quelques minutes je fus débarrassée de mes vêtements de voyage : je me trouvais dans une grande salle aussi chaude que bien éclairée : j'étais dans un ravissement mêlé de bonheur : cette impression que je ressentis en ce moment ne s'est jamais effacée ; c'est pourquoi j'ai toujours tant aimé ce palais en été comme en hiver.

Mon noble amphitryon me pria de l'excuser en disant qu'il allait dire bonjour à sa mère : il revint bientôt et l'on nous servit un souper splendide : pour cette fois la cuisine du palais ne laissa rien à désirer ; elle avait, du reste, notre appétit pour assaisonnement.

La salle était magnifique ; elle était décorée des tableaux les plus dignes d'admiration : on y voyait les portraits de Catherine la Grande,

de l'empereur Paul, par Lampré, de Pierre le Grand, par le Français Nattier : tout l'ameublement, les bronzes et les tableaux de cette salle étaient dans le style Louis XVI avec un léger mélange du genre Empire, ce qui faisait tache au milieu de cet ensemble. On voyait que tous ces objets d'art avaient été amassés par plusieurs générations : divans, canapés couverts de brocart et agrémentés d'oiseaux d'autant plus beaux que la main du temps, en passant sur eux, les avait mis plus en relief; une vaste table en porphyre rouge, des bronzes Louis XVI, une vingtaine de pendules de différentes époques, sonnant toutes à la fois et formant le carillon le plus étrange; des porcelaines et des faïences de tous les temps et de toutes les fabriques.

Plus tard, chaque fois que le G.-D. faisait un changement dans cette salle, je ne pouvais me défendre de gronder comme devant une profanation.

La chambre à coucher offrait aussi des peintures merveilleuses, mais je l'aimais beaucoup moins que la grande salle et je fus

enchantée quand le prince acheta tout un mobilier en véritable chinoiserie ancienne.

Mais revenons au souper qui fut des plus gais; mon compagnon était joyeux, il but à ma santé, souhaitant que j'aimasse cette résidence et que j'y revinsse souvent.

Puis il chanta les morceaux les plus variés. Quand je le connus bien, je sus qu'il avait pour ce palais une affection qui l'emportait sur toute autre, excepté sur celle qu'il avait pour moi.

Dans la matinée, nous prîmes une tasse de thé avec du pain miche venu de la ferme et dont je raffolle.

Pour la première fois le prince me procura un déguisement : il me fit endosser un de ses gilets de chasse, un de ses chapeaux, un bashelick (espèce de passe-montagne); j'avais ainsi tout à fait l'air d'un garçon; seulement si le traineau avait versé, mes jupons, que j'avais conservés, eussent trahi mon sexe.

La volière était fermée et couverte, je la vis à peine : quant au parc aux cerfs, il était spacieux et très-convenablement arrangé bien qu'on l'eût inauguré depuis assez peu de temps.

Cet engouement que je pris pour Pavlovsk provenait de ma sympathie pour le prince, car, pour mon compte, j'ai toujours peu aimé la campagne en hiver.

A mon retour au palais, je me retransformai en femme : le prince satisfit de son mieux ma curiosité sans éveiller les soupçons de sa mère ni d'aucun de ses serviteurs.

C'est là que j'ai vu la chambre à coucher de l'empereur Paul avec l'escalier dérobé qui est derrière le lit : il parait que l'infortuné souverain avait toujours peur d'être assassiné et pour ce motif, il se ménageait dans toutes ses résidences de ces escaliers secrets.

Le lit est splendide, tout garni des tentures les plus riches, que cet empereur avait pu se procurer pendant son voyage en France, sous le nom de comte du Nord.

Héritier du plus grand empire du monde, malgré tout cet éclat et tous les millions dont il pouvait disposer, il était plus pauvre qu'on ne peut se l'imaginer. C'est lui qui a dit un jour : Si j'avais un chien et que ma mère pensât que je l'aime, elle le noierait ?

Il n'est donc pas surprenant que, quand un simple soldat vint à Gatchinia l'informer que son auguste mère était sérieusement malade, il ait porté tout de suite ce messager au rang de capitaine : à chaque relai, à mesure qu'il apprenait que la situation de la czarine allait toujours empirant, il apostrophait son compagnon par un grade plus élevé.

Quand il fut arrivé au palais, ce dernier lui apprit que S. M. l'Impératrice était morte.

— Merci, général et ami, s'écria Paul. Et cette amitié ne fut pas un vain mot, car cette famille est encore aujourd'hui une des plus considérées parmi les plus nobles de la Russie.

Le caractère de ce malheureux monarque a été mal jugé : il était naturellement bon, franc et loyal, mais sa mère, craignant toujours qu'il ne la forçât d'abdiquer, l'entoura d'hommes faux qui pensaient qu'en abattant l'empereur ils abattraient tout un système politique, ce qui fut une immense erreur comme l'avenir se chargera de le prouver.

Paul était impressionnable, vif, fier, séduit par tout ce qu'il y a de vrai, de noble, de

juste et de beau : sa vivacité et ses accès de colère, très-fugitifs, du reste, venaient d'un excès de zèle, et c'est à sa mère qu'il faut les faire remonter.

Comme je restais en présence des souvenirs de ce prince infortuné, je me laissais gagner par l'admiration en même temps que par la pitié : je prenais tout à fait son parti et j'étais heureuse de savoir que le G.-D. se proposait de lui ériger une statue dans la cour du palais.

Je ne dirai plus rien des nombreux objets d'art que j'ai encore admirés : statues et statuettes, bric à brac, etc. Je parlerai seulement d'un brillant service de Sèvres bleu-de roi, présent de Louis XVI à Paul et dont la valeur était inappréciable, car le moule en fut détruit, comme c'est l'usage pour les cadeaux princiers, dont les sujets ne doivent pas être reproduits : on y voyait entrelacés les initiales de Paul et de Marie, de Louis de France et de Marie-Antoinette, ainsi que les portraits de ces quatre souverains et des principaux personnages de leur temps.

C'est ainsi que j'employai toute ma journée, trouvant à chaque pas de nouveaux charmes pour mes regards. Je regrette de n'avoir pas tenu un journal régulier de tout ce qu'il me fut donné de voir, c'est à dire d'admirer.

CHAPITRE VI

L'Empereur. — Un rêve. — Le caractère de N..... — Scènes d'intérieur.

Je me plaignais un jour de n'avoir pas encore vu le Czar. Quelqu'un me dit : Vous pouvez facilement satisfaire votre curiosité; allez, un de ces jours, vous promener, dans l'après-midi, vers deux heures, au Jardin d'été, et vous le verrez.

Je m'y rendis donc par une belle journée. Ce jardin est situé à l'extrémité du quai de la Cour. La grande porte est en face de la Néva : tout auprès est construite une petite

chapelle que l'empereur fit ériger en souvenir de l'attentat avorté d'un de ses sujets sur sa personne.

Il paraît qu'au moment où il voulait ravir la vie à son souverain, cet individu, nommé Karakosoff, cria : «Frères, c'est pour vous que je frappe!» S'il ne fut pas mis en pièces par les assistants, ce fut grâce à l'intervention de l'empereur autant qu'aux efforts de la police.

C'est là également qu'on aperçoit, dans un coin, la maison de Pierre le Grand. Ce jardin est fort beau; il est entouré d'une des plus brillantes grilles du monde : les promenades y sont tracées avec le goût le plus exquis et ornées des statues les plus variées.

Tout au milieu est celle de Kriloff, le La Fontaine de la Russie : il est représenté assis tranquillement et regardant les enfants et les oiseaux; ces derniers, qu'il a tant aimés et qui lui mangeaient dans la main, viennent voltiger autour de sa statue, comme ils s'ébattaient autour de lui pendant sa vie.

Le Jardin d'été est le seul endroit où en hiver on puisse faire une promenade à pied,

à cause d'un plancher mobile qu'on y pose tous les matins.

Comme je venais d'arriver, un magnifique traîneau attelé de deux chevaux, l'un galoppant et l'autre trottant, vint à passer devant moi : il était conduit par un moujik de forte stature et à la longue barbe blanche. Dans le traîneau était assis un bel officier, pas trop jeune, en costume de chevalier-garde, qui me lança un regard de côté si perçant que je me demandais : Qu'ai-je donc de singulier pour qu'il me remarque de la sorte?

Le traîneau s'arrêta : deux membres de la police s'approchèrent de lui, prirent son grand manteau, et il entra en tournant à droite.

Je passai à gauche, car je voulais revoir ses beaux grands yeux d'un bleu clair : je soupçonnai à demi que ce devait être le czar, et j'avançai rapidement en me demandant si je devais faire la révérence comme une Russe. Je ne l'oserai pas, me disais-je, mais je descendrai du plancher dans la boue pour lui laisser le passage libre.

Tout cela était fort bien arrangé dans mon esprit quand je le vis s'approcher de mon côté avec sa démarche quelque peu nonchalante et coiffé de sa casquette blanche à bande rouge.

Je me mis à trembler et à maudire ma curiosité. Cependant tout se serait fort bien passé et j'aurai pu voir parfaitement Sa Majesté, si son terre-neuve, qui l'accompagne dans toutes ses promenades, n'avait eu la fantaisie de me remarquer : ce magnifique animal, à la robe noire, qui précédait le czar, sauta sur moi en me flairant et en me faisant force caresses; cela détourna l'attention de l'empereur qui s'arrêta pour l'appeler : Milord! Milord!

Cet incident fut cause que je ne pus qu'entrevoir le czar et qu'il ne me resta de lui qu'un vague souvenir : celui de l'expression un peu dure de son regard.

Je parlai à un vieil officier de ces yeux dont la dureté m'avait frappée.

—Les yeux de l'empereur, me dit-il, sont doux auprès de ceux de l'empereur Nicolas;

les yeux de son fils n'ont aucune fermeté. Un seul regard de son père suffisait pour apaiser une sédition. Il me raconta à ce sujet qu'au temps où sévissait le choléra, la population ignorante, attribuant cette épidémie aux médecins, en avait tué plusieurs en les traitant de sorciers et de magiciens. Le bruit de cette révolte vint aux oreilles de l'autocrate qui, l'œil enflammé de fureur, accourut, ventre à terre, de Péterhoff à Saint-Pétersbourg, et, malgré les supplications de son entourage, fit mener sa calèche au cœur de l'émeute, et là, les bras impérieusement levés, cria d'une voix tonnante : « A genoux et priez Dieu pour vos crimes d'aujourd'hui ! »

En une seconde, tous se prosternèrent et la foule disparut comme par enchantement.

Mais revenons à l'empereur Alexandre II. Tel que je l'entrevis au Jardin d'été, il me produisit l'effet d'un gentilhomme beau et bien fait que tout le monde devait aimer et qu'on serait fier d'avoir comme chef de son régiment.

Quand je le revis, dans les grandes occa-

sions, avec son superbe uniforme, je sentis qu'il y avait en lui quelque chose de majestueux et qu'il devait y avoir une puissance supérieure chez un homme chargé d'une tâche digne d'un Dieu : « Dieu a des sujets, dit un proverbe russe, mais le czar a ses fidèles. » Maître absolu de tant de millions d'âmes, il me parut bien digne de les gouverner.

Peut-être suis-je trop prévenue en sa faveur; mais le G.-D. l'idolâtrait, et il m'a communiqué le culte dont il l'entourait. Je me rappelle lui avoir entendu dire souvent :

— Si jamais un malheur m'arrive, l'empereur sera le seul qui aura pitié de moi.....

—Mais quel malheur pourrait vous arriver? demandais-je; et, dans ce cas, n'auriez-vous pas votre père?

— Mon père! exclamait-il en souriant ironiquement, mon père n'a que deux passions : l'ambition et sa danseuse; mais l'empereur a un cœur d'or et il aime son sang. Je crois, ajoutait-il tristement, je crois, ma petite, que je suis marqué du sceau de la fatalité et né sous une mauvaise étoile ; il

me semble que je commettrai quelque jour une action terrible ou dégradante. Pendant trois nuits successives j'ai fait le même rêve effrayant. Écoute-moi et ris-en si tu veux, car je sais que tu n'es pas superstitieuse :

Lorsque je me trouvais, avec ma mère, à Athènes en 1868, pour les premières couches de ma sœur O..., je rêvais qu'on m'accusait d'un odieux forfait — je ne sais plus de quoi, — mais on m'avait condamné : j'étais vêtu en garde à cheval et conduit dans la grande salle Nicolas (une grande salle, blanc et or, qui sert pour les bals et les fêtes au palais d'hiver). Elle était toute tendue de drap noir : toute ma famille s'y était rendue en grand deuil : l'empereur était pâle comme un spectre. On me mena vers la fatale plate-forme; je passai entre les soldats de mon régiment qui, pour la dernière fois, firent front devant moi; je montai sur la plate-forme et vis toutes les armes chargées pour mon exécution.

Tous les spectateurs sanglotaient : l'impératrice et ma mère se précipitèrent aux

pieds de l'empereur en implorant ma grâce : le czar était très ému, mais il répondit : Je ne le puis pas... Il monta alors sur la plate-forme, m'embrassa trois fois, me recommanda à Dieu et se tournant vers la foule, cria à haute voix :

—Comme oncle, je lui pardonne et je l'aime; comme souverain, je suis forcé de le condamner et de le faire passer par les armes. Il descendit alors : on donna l'ordre de me bander les yeux et de m'attacher les mains derrière le dos : soudain l'on cria : Feu! Et, d'un soubresaut indicible, je me reveillai tout couvert d'une sueur glaciale.

Le récit de ce rêve m'impressionna vivement, mais je surmontai mon émotion : « Les songes, lui dis-je, ne sont que mensonges, » et je riais ou faisais semblant de rire jusqu'à ce que sa tristesse se fût dissipée.

Je commençais à comprendre le caractère du G.-D. : il était exalté, irascible, violent et orgueilleux; en même temps très-perspicace, très-scrutateur, bon, aimant, protégeant tout

ce qui le touchait de près, depuis moi jusqu'à son dernier chien.

Il était avare pour les petites dépenses et généreux jusqu'à la prodigalité pour les grandes : il me faisait des scènes pour une demande de cinq roubles et me jetai ensuite à profusion des billets de mille.

C'était un peu le résultat de son éducation : jusqu'à l'âge de vingt ans on ne lui alloua que dix roubles par mois, et, sans transition, on lui accorda la jouissance de sa fortune : une rente de deux cent mille roubles (environ neuf cent mille francs).

Comme on le pense, il crut d'abord qu'il ne pourrait jamais dépenser cette somme; mais avant la fin de l'année il était arrivé au bout de son rouleau.

Les princes ne portent point d'argent sur eux : quand ils ont des emplettes à faire, ils se contentent d'apposer leurs initiales chez les marchands et ceux-ci sont payés au comptoir du palais.

Voilà pourquoi ces hauts personnages n'ont pas une idée de la valeur intrinsèque de l'ar-

gent : ils se battraient pour un copeck et vous signeraient des bons pour des milliers de roubles!

La jeunesse du G.-D. avait été malheureuse : ses précepteurs l'avaient ennuyé, tourmenté et même battu; sa nature avait besoin de persuasion et non de brutalité; il avait les Allemands en horreur, la plupart de ses anciens maîtres ayant appartenu à la race germanique.

Physiquement et moralement, il avait des habitudes plus négligées que le moindre bourgeois de son pays : on lui laissait manger ce qu'il aimait, sans qu'il s'en rendît compte. Et sa nourriture préférée était du thé et du pain!

On peut, d'après cela, juger ce que devait être la constitution d'un grand jeune homme de vingt-deux ans avec un pareil régime : d'où aurait pu lui venir la vigueur?

Je dus lui livrer les assauts les plus persévérants pour lui faire abandonner sa boisson débilitante, que je lui refusais obstinément et je lui fis prendre des œufs, du beurre,

du vin rouge, des côtelettes, enfin tout ce que je trouvais de plus fortifiant.

Dans le commencement il était furieux et me demandait comment j'osais, moi petite Américaine de rien du tout, dicter mes volontés à un G.-D. et dire qu'il était mal nourri.

— Je l'affirme, répondis-je, parce que c'est la vérité, et si le G.-D. ne veut pas prendre une nourriture plus substantielle, il peut aller au palais avaler sa rinçure écœurante; mais tant qu'il restera ici, je lui découperai sa viande et la lui enfoncerai même dans la bouche.

La victoire resta à ma persévérance et il ne tarda pas à avoir meilleure mine et à prendre plus de force.

Mon succès fut tel qu'il finit par me demander ce qu'il devait manger et quels étaient mes ordres.

Un jour, nous eûmes une petite altercation, je ne sais plus à quel sujet; dans ma mauvaise humeur, je lui appliquai un léger soufflet sur la joue; il sembla exaspéré et, dans sa fureur, me demanda de quel droit je

me permettais de frapper un G.-D. Je lui répliquai qu'il n'était pas G.-D. pour moi, mais simplement mon amant, et que, quand il oubliait qu'il était gentilhomme, j'avais le droit de le lui rappeler. Il quitta la maison, en proie à sa colère, mais il revint peu après et me donna raison en ajoutant : Quel dommage, Fanny Lear, que tu n'aies pas été mon précepteur!

Sa grande affection pour moi et mon influence, j'oserais dire illimitée, sur lui venaient de ce qu'il savait fort bien que rien ne me ferait jamais reculer : de là venait surtout la confiance que je lui inspirais.

J'étais très-jalouse et je le lui montrais ; il me taquinait à ce sujet au dernier point : il faut convenir que les occasions étaient loin de lui manquer, non seulement parmi les femmes du monde auquel j'appartiens, mais parmi les dames de la haute société et même parmi les jeunes filles des plus nobles maisons.

Ces grandes dames le recevaient au fond de leurs boudoirs, dans le deshabillé qu'elles croyaient le plus séduisant ; elles entr'ou-

vraient leurs peignoirs pour qu'il pût contempler leurs beaux seins d'ivoire ou plutôt de marbre et, toutes brûlantes, comme la femme de Putiphar, pour qu'il s'assurât par lui-même de la réalité.

Sans être un Joseph, il semblait n'avoir pas d'yeux ; il est vrai que le sens de l'odorat était plus affecté que celui de la vue. Quand il rentrait chez moi, je sentais de loin d'où il venait. — Vite, s'écriait-il, qu'on m'apporte de l'eau pour me délivrer de ces odeurs! Pouah! ajoutait-il avec dédain, ces femmes, si prudes au dehors, sont au demeurant plus corrompues que les filles du ruisseau, et pourtant elles ont tout ce qu'il faut pour être vertueuses ; — elles osent parler contre toi! mais tu peux les juger par ces billets qu'elles m'écrivent.

Je riais sous cape quand je me trouvais dans une loge à côté d'elles; elles détournaient un peu la tête, tandis que je leur tournais brusquement le dos avec mépris — car j'avais le beau rôle, je savais que je possédais mon prince..... et leurs lettres.

CHAPITRE VII

Extrait de mon journal — La Pâque.

Il ne faut pas cependant que mes lecteurs se figurent que mon chemin fut toujours couvert de roses et que le plaisir soit la récompense inévitable du péché.

On pourra juger de la situation de mon esprit par ces quelques passages extraits de mon journal irrégulier.

Beaucoup de contrariétés..... j'éprouve toutes les tortures de la jalousie et les alter-

natives de l'amour et de la haine : un jour prête à le tuer, un autre jour, le serrant sur mon cœur comme si cette étreinte devait absorber et faire évanouir mes chagrins..... Non, il n'est pas l'homme que je pensais. Que ne puis-je me vaincre moi-même?

L'appétit sans passion est bestial ; l'amour sans appétit et sans passion est angélique, mais il n'est point d'anges ici-bas.

Si les femmes étaient plus libres, il y en aurait beaucoup moins de pareilles à moi et mille fois de moins mauvaises que moi ; mais après tout, ma vie n'est pas un crime. J'ai simplement préféré marcher dans ma liberté que de rester à la merci de l'opinion entre ces deux murs : la vertu et la convenance. Cette liberté m'a fait encourir la condamnation et le mépris et j'ai le courage de lutter..... et de les braver.

Les hommes aiment diversement les femmes : pour les uns, l'amour est la passion du

tigre qui cherche une proie, c'est la satisfaction brutale : pour d'autres, c'est l'amusement; les femmes sont pour eux des joujoux; pour d'autres encore, c'est de l'adoration..... enfin il y en a qui veulent dans la femme une amante et un camarade; c'est de cette manière que N..... m'aime.

Rien ne fait souffrir une femme comme la pensée qu'elle perd son influence, ses charmes, et son pouvoir sur son amant; c'est comme un vieux monarque orgueilleux qui sent que, s'il n'abdique pas, ses sujets lui épargneront bientôt cette peine.

Nous n'aimons ni les personnes ni les choses qui nous sont inconnues, et je crois que c'est la raison pour laquelle l'humanité craint tant la mort.

Paris est pour moi ce que La Mecque est pour le musulman : dans tous mes voyages c'est pour lui que j'amasse et c'est à lui que

j'envoie tout. Le but et la fin de mes pérégrinations sont de m'y fixer pour jamais; vivante, pour en jouir jusqu'au fond de mon âme; morte, pour reposer sous ce beau soleil, au sommet du Père La Chaise. C'est là, plutôt que partout ailleurs, qu'on voudrait dormir son dernier sommeil. Dans la suite, la Russie me fut aussi très chère, mais mes préférences ont toujours été pour la France et pour sa capitale, que j'appellerais volontiers le Paradis du Diable.

De temps en temps, je me sens comme lasse et dégoûtée de tout; je perds tout courage, toute force, toute envie de lutter, je succombe sous le fardeau de toutes les choses importantes ou mesquines dont je suis environnée, depuis la volonté de Joséphine qui m'impose les robes que je dois porter, jusqu'aux ordres du G.-D.

Il y a plus de cinq mois que dure ma liaison avec le G.-D, et je crois qu'il ne m'a

pas quittée plus d'une demi-heure sans une absolue nécessité. Mes amants sont tous ainsi : tout le temps que cela dure, ils m'adorent à la folie et ne me donnent pas le temps de respirer.

J'ai dîné aujourd'hui avec le ministre de Grèce, un vieux garçon fort jeune de caractère, mais tout en paroles. Une petite fille disait de lui : C'est une vieille tête qui a des yeux jeunes. Un des petits grands-ducs, assis près de lui à un grand dîner, lui dit : D'après un proverbe français, pour des vis-à-vis il faut des amis; je ne suis pas tout à fait votre vis-à-vis, mais je voudrais être votre ami.

Il me parla beaucoup de la reine Olga, de la belle, aimable et charmante Olga, en me disant que tous les Grecs donneraient leur vie pour elle, bien qu'elle soit née Russe. Il me raconta l'anecdote suivante sur le roi et le petit prince Constantin :

— J'étais, dit-il, à déjeuner avec Sa Ma-

jesté et je lui demandai la faveur de prendre le petit prince sur mes genoux.

— Je ne sais, répondit le roi en riant, si je dois en courir le risque, car si vous me le laissiez tomber, les Grecs me forceraient tout de suite de faire mes malles.

Une autre fois il causait avec la grande-duchesse Constantin (mère de la reine Olga) et lui disait : Qu'est-ce qu'on peut éprouver quand on est aussi belle que Votre Altesse? (Pour ceux qui aiment les femmes supérieurement imposantes, sa beauté n'était pas douteuse.)

— Pourquoi, riposta la princesse, n'avez-pas adressé cette question à votre femme, car elle a été fort belle.

— Oui, comme une ruine d'Athènes, ajouta-t-il.

La grande-duchesse rit beaucoup de cette saillie.

L'aimant qui a attiré les États-Unis vers la Russie, malgré les différences de races et

d'institutions, est le même qui m'a poussée vers le G.-D. et qui dirige tous les jours mes belles et riches compatriotes vers les familles des patriciens de la vieille Europe. C'est la loi de l'antithèse, la soif de l'inconnu, le désir de contempler ce qu'on n'a pas chez soi. L'amour est le grand trait d'union qui rapproche les distances, autant les distances des lieux que les distances sociales.

Je suis convaincue que rien au monde ne peut séparer deux cœurs qui s'aiment, ni scandale ni même infidélité. J'ai aussi la conviction que rien ne peut retenir un homme qui veut quitter une femme, ni prières, ni larmes, ni sourires, ni amour, ni haine — non, rien, — excepté ces trois mots : Allez-vous-en ! proférés résolûment en lui montrant la porte.

Les transformations du temps me frappent dans les choses les plus belles et même dans les termes qui servent à les désigner. Ainsi, à quinze ans, l'innocence s'appelle naïveté, à

vingt ans, elle se nomme niaiserie, après vingt cinq ans, c'est de la bêtise. C'est pourquoi, en butte aux sarcasmes de l'envie, je m'écrie avec l'héroïne de l'*École des femmes*, que dans l'état où je suis :

Je ne veux point passer pour sotte, si je puis.

La femme qui ne peut se calmer ni se dompter n'a qu'à renoncer à la vie, car elle a tout le monde contre elle. Les femmes s'affaiblissent en s'isolant, comme les hommes se soutiennent en se rapprochant.

La veille du 16 avril 1872, c'est à dire du jour de Pâques en Russie, je me suis rendue à la cathédrale comme une véritable orthodoxe. J'étais vêtue de blanc comme les autres femmes et je tenais un cierge à la main. Toute l'église était plongée dans l'obscurité. Vers minuit, des chants de la plus céleste harmonie se firent entendre. Peu à peu l'enceinte s'embrasa de lumière et je vis apparaître des milliers de femmes en robe

blanche et d'hommes en grande tenue. C'était un spectacle éblouissant.

Aussitôt que sonna minuit, l'évêque cria en se tournant vers la foule : Christ est ressuscité! Et d'une seule voix toute l'assistance répondit : C'est vrai! Christ est ressuscité!

Devant l'explosion de cette croyance générale on sentait le besoin que l'homme éprouve de reconnaître une puissance supérieure et de se prosterner devant elle.

Toutefois je ne pus m'empêcher de plaindre les pauvres évêques et les popes obligés de subir ce jour-là cette avalanche d'embrassades des fidèles, car à cette solemnité un chat peut embrasser un évêque. Je riais de voir les femmes se précipiter avec plus d'ardeur que les autres sur les braves ministres de leur religion.

L'empereur, comme chef de l'Église, est forcé de recevoir ces baisers. Il les a subis, debout, pendant trois heures, jusqu'à ce que son visage, à la fin, lui donnait l'air d'un beau mulâtre.

Dans la matinée du dimanche, j'eus aussi ma part de baisers. On se fait alors des

visites et des cadeaux. Les serviteurs du G.-D. et les miens m'apportèrent des fleurs et des fruits et me saluèrent de la phrase sacramentelle : Christ est ressuscité! à laquelle je répondis dans le meilleur russe que je pus, le tout joint aux trois baisers prescrits par l'usage.

J'acceptai leurs offrandes, et en échange je fis don à chacun d'un œuf en porcelaine rempli d'argent.

Comme on peut le supposer, le jour de Pâques en Russie est loin d'être consacré à la tempérance : je fis faire pour cette occasion un *egg-nogg* monstre et cette boisson, si prisée des Américains, obtint ici un tel succès que le prince de L..... se laissa rouler sur le tapis du salon et qu'il y dormit jusqu'au lendemain matin.

CHAPITRE VIII.

Krasnoë-Sélo. — L'été. — Le camp. — Maladie du G.-D. — Reconnaissance. — Excursions.

L'été de cette année (1872) vint prématurément et nous nous rendîmes à Pavlovsk où le G.-D. avait une datch ou villa à ma disposition. Le jardin était délicieux, tout embaumé de fleurs et dessiné avec le goût le plus artistique.

Je me trouvai là aussi heureuse que je pouvais le souhaiter, avec des amours de poneys de couleur isabelle, un arabe que je

montais tous les jours et la tranquillité d'esprit la plus complète. Je me promenais beaucoup dans le parc, tout parsemé de bosquets et agrémenté de plusieurs lacs où l'on trouve à volonté des canots et des bateliers.

Mon endroit de prédilection était celui où la grande-duchesse avait érigé un monument à la mémoire du grand-duc Nicolas, ce prince tant aimé qui mourut si jeune à Nice.

J'aimais aussi le Pavillon des Roses, adorable salon créé par le caprice de Catherine dans le style le plus Pompadour, tout étincelant de miroirs et décoré de roses artificielles.

C'était l'asile où nos rêves d'amour prenaient leur essor; c'est là que nous bâtissions nos châteaux en Espagne.

Nous allions aussi à la ferme où nous buvions du lait et mangions du pain bis; les dames de la haute société nous y rencontraient quelquefois, saluaient le G.-D. en souriant et s'efforçaient, comme on le pense bien, de l'attirer seul de leur côté.

— Comment Votre Altesse peut-elle se compromettre avec une telle femme? lui demanda un jour la femme d'un colonel de la garde.

Le G.-D., blessé, répliqua vivement : En ce cas, madame, je devrais donc me priver du plaisir de vous adresser la parole.

Elle rougit jusqu'aux oreilles et se le tint pour dit.

Mais nos promenades, nos plaisirs champêtres furent interrompus par la saison du camp qui commence dès la seconde semaine de juillet et se termine avec le mois d'août.

Ce camp est à Krasnoë-Selo (la ville rouge), c'est une grande localité où les régiments de la garde sont logés pour les manœuvres (60,000 hommes).

L'empereur et les grands-ducs y sont installés très confortablement dans de charmantes petites maisons rustiques (qu'on appelle palais par courtoisie). Celle où je demeurais portait le nom de Constantin et j'y trouvais mon rôle des plus drôlatiques, car je ne savais jamais au juste si j'étais un garçon

ou une femme ; en effet, j'avais deux costumes, l'un de valet de chambre de la cour et l'autre d'un pauvre petit garçon sans conséquence.

Dans tout le parcours entre Krasnoë et Pavlovsk, je dus monter sur l'impériale de la voiture ; mais arrivée dans chacune de ces résidences, je redevenais moi-même. Que de transes n'y éprouvais-je pas pour une vie bien chère quand l'empereur venait voir son neveu ! Il me semble encore entendre cette voix de cuivre qui criait : N.....doma? (N. est-il à la maison?) Je m'enfermais alors dans le grenier et j'étais perdue pour mon amant jusqu'à ce que je pusse, assez longtemps après, revenir près de lui en silence et en rampant.

—Tu es une fée, Fanny Lear, me disait-il alors, tu me fais toujours admirer quelque nouvelle qualité.

Le théâtre, que j'aimais beaucoup, était un chef-d'œuvre en bois sculpté et ornementé comme un chalet suisse ; l'intérieur était décoré avec le goût le plus recherché et tout émaillé d'uniformes d'officiers et de soldats,

Lorsque l'empereur y faisait son entrée, tout le monde se levait comme dans une représentation de gala.

Nous fîmes de nombreuses excursions dans les alentours; j'étais si bien sur le qui-vive que, lorsque nous voyions passer Sa Majesté ou quelque membre de la famille impériale, je me tenais hors de la vue ou tout à fait dissimulée sous le tablier de la voiture.

Le G.-D. me conduisit aussi à Strelna, palais ravissant dans le style Louis XVI et pour lequel il avait une préférence marquée. J'y admirai de superbes tapisseries, des peintures, des statues et j'aimais beaucoup une grotte où il déjeunait souvent.

La terrasse, les bosquets, l'emplacement, tout y était ravissant; les pêches de la serre surtout étaient délicieuses. Une seule chose me fâchait quelquefois, c'était d'y voir N..... trop gracieux avec la fille du jardinier en chef.

Nous allâmes ensuite à Peterhoff en nous arrêtant à Monplaisir, pour voir la maison dessinée et bâtie par Pierre le Grand; nous

y vîmes son soulier et la pantouffle de sa fiancée, l'ancienne mendiante.

C'est une maison basse et construite en pierre, s'élevant sur un promontoire un peu plus haut que le golfe. On y entend sans cesse le clapotement des eaux sur les murs de marbre. Comme il devait aimer la mer, ce digne souverain, cet infatigable ouvrier qui n'a pas moins fait pour la marine que pour l'intérieur de la Russie !

Il y a à Peterhoff des carpes plus que centenaires et dont quelques-unes sont même contemporaines de cet empereur : je les vis venir manger au son de la cloche comme des écoliers qui se rendent au réfectoire. Sur l'ordre du G.-D., on y fit jouer les eaux : j'ai vu là les statues d'Adam et d'Eve, des groupes de nymphes environnées tout à coup de gerbes de rosée ou d'arcs-en-ciel et dont l'aspect avait quelque chose de féerique.

Nous retournâmes ensuite à Strelna pour y faire une collation dans une des maisonnettes appartenant aux serviteurs de Son Altesse. J'hésitai d'abord à y aller, car, en

Russie, la propreté n'est pas toujours voisine de la dévotion. Notre attelage passa devant une petite habitation en bois, peinte en blanc, tout enjolivée de pots de fleurs aux fenêtres et nous pénétrâmes dans une pièce vaste et confortable, moitié chambre à coucher, moitié salon, et puis dans une autre, moitié chambre, moitié cuisine.

Une vieille femme à la figure avenante nous fit l'accueil le plus empressé, en s'excusant sur la simplicité de sa toilette, excuse bien inutile, car ses vêtements étaient propres et ses cheveux bien arrangés sous un joli bonnet blanc.

Après m'avoir souhaité la bienvenue, elle mit le couvert et m'apporta du pain blanc, du beurre, du fromage, de bon vin de Madère, — je me figurai en le goûtant qu'il devait provenir des caves du palais — du thé, de la crême, du sucre découpé en morceaux, et, pour finir, du chocolat, des bonbons et des cigarettes, et nous mangeâmes de tout, en vrais affamés que nous étions. Pendant le repas, Bobêche, sur l'ordre du G.-D., joua

d'un instrument russe assez semblable à un accordéon et la vieille, électrisée par cette musique et excitée par deux doigts de vin pur, comme dit la chanson, se mit à danser de la façon la plus comique.

Cela nous charma au possible, et moi surtout qui admirais en même temps ce vénérable mobilier, ces vieilles coupes d'argent, cette porcelaine antique et ces magnifiques images suspendues aux murs. On y trouvait alignés les portraits de mon G.-D., de Bobèche et de sa douchka (fiancée). Des fusils et des gravures appendus tout autour de la salle achevaient de donner à cet ensemble l'aspect le plus pittoresque.

Le plaisir que j'y goûtai venait aussi, je dois le dire, de la sympathie que j'ai toujours éprouvée pour les pauvres gens ; aussi fus-je bien affligée au moment de partir : cet excellente femme me baisa la main et, selon l'usage, j'appliquai amicalement mes lèvres sur sa joue. Pauvre vieille, mon souvenir survit à son existence, car elle a depuis lors dépouillé son enveloppe mortelle.

Un autre jour, nous fîmes une visite à Ropshin, où Pierre III fut assassiné. J'y ai vu la chambre et les taches de sang traditionnelles. Nous allâmes également à Gatchina où s'écoula la sombre jeunesse de l'empereur Paul.

Cette saison du camp a laissé dans mon esprit le souvenir le plus agréable, et, en y songeant, je crois que c'est le temps le plus heureux que je passai dans l'intimité du G.-D. Sa santé n'était cependant pas des meilleures en ce moment, comme je l'ai déjà dit: bientôt elle s'affaiblit davantage et il fut forcé de s'aliter; ce fut pour moi une occasion de lui prodiguer mes soins, mes veilles et mes plus chères attentions. Je cherchais surtout à remonter son moral, et je lui faisais des lectures attachantes pendant que sa tête reposait sur mes genoux; j'arrivais ainsi à l'endormir en lui faisant, de mes deux mains, des passes sur le front comme un véritable magnétiseur.

Sa reconnaissance envers moi fut des plus cordiales. — Fanny Lear, me dit-il quand il fut sorti de sa convalescence, tu m'as sauvé

la vie et jamais je ne te quitterai! En agissant ainsi je ne te rendrai que ce que je te dois, car, j'en suis convaincu, sans toi je serais mort.

Il n'est pas douteux qu'il n'eût tenu sa promesse; en effet, durant trois ans, je n'ai jamais entendu le moindre mensonge sortir de sa bouche.

J'étais heureuse d'être aimée de la sorte: de mon côté, l'affection que j'avais pour lui était un assemblage de celles qu'on porte à un enfant, à un amant et à un protecteur. Que n'ai-je pu lui rendre, par un plus long dévouement, les bontés qu'il eut toujours pour moi!

Mon goût pour les militaires était journellement satisfait en voyant de ma fenêtre passer les troupes qui revenaient des manœuvres: je contemplais alors mes cuirassiers adorés, les grenadiers, les dragons, les hussards, les lanciers, etc., qui s'avançaient au son des marches guerrières que les soldats entonnaient en accompagnant les musiciens.

L'alerte qui pouvait tout à coup être

jetée par l'empereur et qui heureusement n'eut lieu qu'une fois me rendait comme folle d'émotion.

Il me semble encore entendre retentir le canon: vite j'éveille mon G.-D. En cinq minutes il est prêt, parfaitement équipé, grâce à mon concours, et, toute rouge de joie, je le vois passer à la tête de sa compagnie.

Ici se place un épisode que je ne puis m'empêcher de raconter.

C'était à la fin du camp ; il y avait grande revue suivie d'une retraite aux flambeaux. La poussière, soulevée par les troupes en marche, était si épaisse qu'on ne pouvait se reconnaître à cette revue, et le G.-D. lui-même ne put m'apercevoir, bien que je fusse tout près de son cheval. De la place qu'il occupait dans son pavillon, le groupe impérial pouvait seul voir et être vu.

N..... crut que je n'y étais pas venue et que je le trompais : à sa rentrée, il m'apostropha en des termes peu mesurés; je répondis par des paroles non moins acerbes, ce qui m'attira une bonne ou plutôt une mauvaise

correction :—je lui cassai sur la tête une de mes belles brosses en ivoire, et, dans la crainte de recevoir l'autre, le G.-D. la lança aussitôt par la fenêtre.

Il jura qu'il m'enfermerait à clef et m'empêcherait d'assister à la retraite.

J'étais tout abasourdie et hors de moi. J'entendis la clef tourner dans la serrure et au dehors le bruit des régiments de cavalerie qui se rendaient, musique en tête, au champ fixé pour le rendez-vous général; car, à neuf heures, chaque régiment devait y arriver en jouant son air particulier ; le souverain devait prononcer une prière, remercier toutes les troupes et distribuer des présents aux soldats, puis lever le camp.

Dans ma rage impuissante, je me lamentais, les mains crispées et les larmes aux yeux; mon seigneur et maître était parti et j'étais prisonnière !

Tout à coup j'aperçus en bas mon petit groom : je lui criai dans mon meilleur russe d'aller chercher toutes les clefs de la maison et d'ouvrir ma porte. Il exécuta mes ordres

et, après bien des efforts, il parvintà en trouver une qui allait à ma serrure.

Je bondis d'allégresse, je m'habillai à la hâte et je partis, mais, hélas! il était trop tard ; la retraite était finie et, comme après la cérémonie de Marlborough, chacun rentrait chez soi.

En passant devant le carrosse où le G.-D. se trouvait à côté de sa mère, je le vis pâlir sans rechercher la cause de cette émotion. Je conduisais moi-même mes poneys, je vis passer l'empereur et le reste de la retraite, puis je rentrai à la maison où j'appris que N..... était malade : le sang lui avait afflué à la tête et il s'était évanoui ; son domestique en était effrayé.

Quant à moi, je ne perdis pas mon sang-froid, je le soignai comme un enfant; je lui fis prendre un bain de pied, je lui appliquai des sinapismes aux mollets et lui arrosai la tête avec de l'eau froide.

Il ne tarda pas à reprendre ses sens, et, en ouvrant les yeux, il s'écria : Ah! ma chère amie, je croyais que tu m'avais quitté; si un

tel malheur m'arrivait, je pense que j'en deviendrais fou ou que j'en mourrais. Je répondis que je n'avais aucunement l'intention de l'abandonner mais que si je le faisais, cela ne l'empêcherait pas de bien vivre.

Le lendemain de la levée du camp, nous retournâmes à Pavlovsk : pendant qu'il allait saluer sa mère, je me rendis directement chez moi. J'y trouvai mes domestiques tout bouleversés et offrant les mines les plus effarées.

Je remarquai, en entrant, l'absence d'une foule d'objets qui garnissaient mon appartement et j'appris qu'ils avaient été enlevés par l'ordre du G.-D. Je me serais fâchée si ce n'eût été risible... : plus de tableaux, plus de tapis, plus de fleurs, rien que le gros mobilier appartenant à cette maison garnie..... mon couvre-pieds lui-même avait disparu!

J'ordonnai qu'on fermât toutes les portes et qu'on n'ouvrît sous aucun prétexte. Faute de courte-pointe je m'enveloppai de mes châles et me disposai à dormir ; dormir! mais bientôt les sonnettes retentirent de toutes

parts; on frappa aux fenêtres, et, comme ma chambre se trouvait au rez-de-chaussée, le bruit était si insupportable que je fus obligée de faire ouvrir la porte. C'était le G.-D. qui arrivait. Jouant la colère et l'indignation, je le priai de m'expliquer sa conduite.

Il me répondit qu'en me voyant conduire les poneys, il avait pensé que je le quittais et que je m'en retournais chez moi; que, me sachant très attachée à ses photographies, il avait télégraphié pour qu'on les enlevât toutes de la maison avec quelques autres bagatelles; mais, ajouta-t-il, les domestiques ne m'ont pas compris et, outrepassant mes ordres, ils ont fait une rafle générale.

Cette méprise excita mon hilarité. J'en ris plus que lui. Vu l'absence de la courte-pointe, je lui proposai d'accepter la moitié de mon lit, en échange de la moitié de sa pelisse militaire.

Le lendemain tous les objets enlevés me revinrent accompagnés d'un très beau collier de perles.

Tel était son caractère; dès qu'il avait reconnu sa faute, il cherchait à la faire oublier par ses gracieusetés.

Ce caractère est traditionnel dans la famille des Romanoff. Il y a à la cour un comte russe fort connu et fort près, par sa position, de la personne de l'empereur. Ce boyard, qui a toujours beaucoup plus de créanciers que de débiteurs, ne manque jamais, quand le besoin d'argent le talonne, de provoquer d'une manière ou d'autre la colère de son souverain..... il sait bien que plus l'empereur se fâche et l'injurie dans ces moments d'exaspération, plus il se montre affable et généreux quand le calme succède à la tempête..... Dans un bon cœur la générosité descend alors d'autant que le paroxysme de la fureur y avait monté. C'est la pluie bienfaisante qui vient après le tonnerre et le rugissement de l'aquilon.

CHAPITRE IX

Voyage à l'étranger. — Mon enlèvement. — Une lettre du G.-D. — Retour à Vienne.

Le 12 août 1872 nous partîmes pour un grand voyage, avec l'intention de visiter Vienne, l'Italie, la Grèce et l'Égypte. Je devais prendre le train de midi et le G.-D. me suivrait avec sa mère par celui de cinq heures.

Le lieu du rendez-vous devait être Varsovie.

Tout en faisant nos arrangements, je le

priai de me laisser partir un jour plus tôt ou un jour plus tard, afin de détourner l'attention et d'éviter les propos ; il ne voulut point m'écouter ; autant aurait valu essayer de persuader une momie ou une statue.

Je me décidai donc à prendre les devants, bien que je fusse assez malade, et j'arrivai à Varsovie le lendemain soir à six heures. Je ne connaissais cette ville que de réputation et j'étais curieuse de voir cette ancienne capitale des Jagellons.

Elle est fort belle et son palais de Lazienki est admirable ; c'est une espèce de Trianon, bâti pour les maîtresses des anciens rois de Pologne : je vis les monuments, les casernes, etc. mais mon enthousiasme d'autrefois pour ce malheureux peuple fut comme glacé soudainement à l'aspect de la quantité de juifs qu'on rencontre dans chaque quartier : s'il y a encore un pays désigné dans quelques cartes géographiques sur le nom de Pologne, il me semble qu'on y trouve de moins en moins des Polonais.

De Varsovie nous passâmes à Dresde où je

fus assez heureuse pour voir la fameuse galerie de tableaux du musée, l'orgue mécanique, les porcelaines, etc.

Après Dresde je retrouvai Vienne que je connaissais beaucoup et qui est après Paris la ville la plus gaie de l'Europe. Le G.-D. avait reçu l'ordre de son médecin de s'installer, pour sa santé, dans les environs de cette ville.

C'était un endroit charmant où l'on trouvait un méli-mélo de toutes les classes de la société, y compris celle à laquelle j'appartiens.

Les promenades à pied et en voiture y sont de toute beauté. Les archiducs me décochaient les regards les plus obstinés, mais cela ne me fâchait pas le moins du monde. Je supportais surtout, sans timidité et sans surprise, ceux que lançait sur moi, à la dérobée, cette classe de la société qui fait parade de son vœu de chasteté. Tout me présageait un été des plus heureux. Mais ma mauvaise destinée vint traverser cette riante perspective.

Un jour donc que j'avais entrepris, seule,

une promenade à pied et que, quittant les sentiers battus, je m'enfonçai dans un endroit retiré, j'avisai un dos qui semblait m'être familier ; je m'approchai et je vis près de ce dos une Hongroise très belle, mais sale et mal mise, très appétissante cependant pour ceux des fils d'Adam qui aiment la chair et le sang : le rouge, le blond, le doré, avaient été rassemblés en elle par les mains de la nature, le tout rehaussé par le bleu éclatant de deux yeux expressifs.

Sa main tenait celle d'un homme que je ne croyais qu'à moi. Je prêtai l'oreille à leur conversation, et, avec le peu de connaissance que j'avais de l'allemand, j'entendis cette fille donnant son nom et son adresse et fixant le rendez-vous pour cinq heures.

Mon haut et noble seigneur (c'était bien lui) se leva et prit congé de sa nouvelle connaissance.

Comme il devait venir me chercher pour sortir en voiture, je retournai au logis toute pâle et le cœur brisé.

Était-ce amour outragé ou vanité blessée?

Ma lectrice est libre de le décider d'après son impression.

Dès que mon infidèle parut, il se trouva en face d'une femme aussi furieuse que peut la rendre la jalousie; je ne pris pas la peine de cacher mes sentiments, comme j'appris à le faire dans la suite.

La scène fut terrible; il m'appela plusieurs fois espionne et me dit que les gens qui vont aux écoutes n'entendent jamais faire leur éloge.

De mon côté, je lui reprochai mes bontés oubliées, mon dévouement méconnu, mon affection si mal récompensée.

Il finit par me donner un soufflet — c'est le dernier et le plus frappant des arguments des gens qui ont tort — et ajouta qu'il quittait la maison pour n'y jamais revenir.

Je pleurai, je me dépitai, je donnai ordre qu'on emballât mes effets et qu'on fît apporter ma note.

Je me mis alors à lui écrire une demi-douzaine de lettres de plus en plus amères et que je déchirai les unes après les autres.

Comme j'achevais ma dernière épître, je reçus la visite d'un très-aimable Russe de mes connaissances.

Dans la surexcitation où je me trouvais, je lui racontai la voie de fait à laquelle s'était livré le G.-D. — Il blâma sévèrement cet acte et il me proposa tout aussitôt d'écouter sa passion, de me laisser adorer par lui et me promit, si je voulais le suivre, de faire de moi la plus heureuse des femmes.

Poussée par le dépit, j'acceptai sa proposition.

En quelques instants ma malle fut prête, et je fis porter tout de suite ma dernière lettre à son adresse.

Je me rendis à la gare avec mon nouveau protecteur, mais là le courage me manqua.

— Non, non, m'écriai-je, je ne pourrai jamais m'y décider, je ne veux pas le quitter !

Nous étions sur la plate-forme, la cloche sonnait pour la dernière fois. Ma femme de chambre et mes bagages étaient déjà dans le train, lorsque je me détournai avec l'intention de m'enfuir.

Le Russe me prit alors dans ses bras et me plaça dans un wagon comme on ferait d'un enfant mutin. Je protestai, je criai que je ne l'aimais pas, que je n'avais cédé momentanément que par esprit de vengeance. — C'est le G.-D. que j'aime et non vous, terminai-je en le toisant avec colère.

— Cela m'est parfaitement égal, me répondit-il sans se déconcerter, il y a un an que je vous aime, j'ai le bonheur de vous tenir et je ne vous lâcherai pas.

Dès que nous fûmes arrivés à Vienne, je me vis enfermer comme un oiseau dans une cage à l'extrémité d'une suite de chambres. Je versai des larmes jusqu'à ce que le sommeil vînt fermer mes yeux fatigués de pleurer.

Bien qu'il parlât allemand avec son domestique, je compris en les écoutant, à mon réveil, que N..... était venu à trois heures de la nuit, en voiture, pour me retrouver, qu'on lui avait répondu que je n'y étais pas, et qu'il était parti agité comme un fou.

L'idée me vint alors d'écrire au G.-D., et d'adresser mes deux lettres aux légations des

États-Unis et de la Russie ; il devait bien savoir que j'avais à m'y rendre pour prendre mon passe-port.

V....., mon nouveau compagnon de voyage à qui ces lettres avaient été confiées, ne les fit pas parvenir à leur destination, comme il intercepta également celles que N..... m'adressa.

Je me résignai en apparence. J'appris bientôt que nous devions partir le soir pour la Russie en passant par Cracovie pour y faire viser nos passe-ports.

Ma malle fut envoyée le matin de bonne heure, et, à mon départ, je revêtis, pour ne pas être reconnue, un magnifique costume de deuil. Je sortis par l'escalier de service. On me mit dans une voiture fermée conduite par une espèce de brigand avec mon autre voleur de cœur, à côté de moi.

On me mena par des détours inextricables jusqu'à ce qu'on trouvât une station où aucun soupçon ne pouvait s'éveiller.

Je continuai à me démener tout en baisant le bracelet et les bagues qui me venaient du G.-D., ce qui ne paraissait nullement amuser

mon compagnon. Toutefois il déploya une patience angélique, arrangea ma place pour que j'y pusse dormir, et veilla toute la nuit auprès de moi. Chaque fois que je me réveillais je ne manquais pas de lui lancer une nouvelle invective.

— On n'a jamais vu, me dit-il, une femme enlevée se lamenter de la sorte et pleurer ainsi l'amant qu'elle a quitté ?

— S'il en est ainsi, répliquai-je, vous n'en êtes que plus fou d'agir comme vous le faites.

Le lendemain nous arrivâmes à Cracovie où pullule plus que partout ailleurs la tribu de Juda : c'est là qu'est enterré le dernier héros de la Pologne, Kosciusko. Tous les Polonais qui restent encore dans cette ville m'ont paru dignes de posséder chez eux les cendres de ce brave patriote, car ils portent encore dans leurs vêtements, comme dans leurs cœurs, le deuil de leur patrie.

Nous y passâmes une semaine ; j'étais la plupart du temps sous les verroux ; V..... ne me quittait pas un instant, il craignait toujours que je ne communiquasse d'une manière

ou d'autre avec le G.-D., et il n'avait pas tort, car j'étais toujours à l'affût de la moindre occasion.

Je fis donc semblant de me calmer, je dévorai mes larmes, je promis de consentir à tout ce qu'il voudrait, et j'entrai si bien dans mon rôle que, comme certains menteurs, je finis par le prendre au sérieux.

Tel fut mon succès auprès de V. qu'il promit de partir avec moi pour Paris pour y régler mes affaires.

Pourquoi ne dirais-je pas que j'éprouvais pour lui beaucoup d'amitié? car il était doux, affable, charmant, très intelligent et, tout me porte à penser que je lui aurais tenu parole et que je serais allée le rejoindre en Russie si je n'avais reçu une lettre de N.....

V. m'accompagna jusqu'à Dresde où il me fit ses adieux avec beaucoup de tristesse et dans les termes les plus passionnés.

Je crois qu'il m'aimait véritablement et si mon mauvais destin n'en eût décidé autrement, je suis certaine que j'aurais été heureuse et tranquille avec lui, ce qui eût mieux

valu, je le sens, que d'écrire ces pages qui causeront, j'en ai peur, quelque scandale parmi les bonnes vieilles puritaines.

J'allai donc à Paris : c'était vers la fin de septembre; j'y arrangeai mes affaires et me disposais à retourner en Russie auprès de V. lorsque parut un homme qui m'apporta une lettre cachetée d'un sceau bien connu.....

Je tressaillis de tous mes membres : cet homme me dit qu'il avait reçu l'ordre de me chercher partout et que dans ce but il avait fouillé toute l'Allemagne et l'Angleterre et qu'enfin il avait été assez heureux pour arriver au terme de sa mission.

— Maintenant, ajouta-t-il, il faut, madame, que vous partiez avec moi.

— Mais non, lui répondis-je, c'est impossible.

— De grâce, Madame, veuillez prendre connaissance de cette lettre; elle vous informera de tout, il faut que vous veniez avec moi; on m'a ordonné de vous emmener, vous ne voudriez pas me faire manquer de parole. Du reste, le signataire de la lettre est

très malade et je suis sûr que vous ne voudrez pas être la cause de sa mort.

Je rompis le cachet et je lus ce qui suit :

MADAME,

Je ne puis supporter l'idée qu'avant de m'oublier tout à fait, votre dernière impression sur mon compte me soit défavorable.

Souvent mon caractère impossible vous a fait souffrir d'une manière terrible.

Je ne comprends même pas comment vous l'avez pu supporter si longtemps.

Laissez-moi vous dire les raisons et de mes fureurs insensées et de mes adieux qui se répétaient si souvent.

Je vous aime de toute la force de mon âme, je vous adorais et Dieu sait pourquoi j'avais honte de ce sentiment ; je pensais que ce n'était pas digne d'un homme et je voulais vous le cacher ; je ne l'ai fait que trop bien.

Jamais l'idée de vous quitter ne m'est venue à l'esprit ; au contraire, je tremblais en pensant qu'un jour pourrait venir où nous serions séparés.

Je me faisais un idéal d'une liaison fidèle jusqu'à la mort.

Ne pensez pas que j'écrive sous l'impression de votre départ, que je veuille vous contraindre de vivre avec moi, ni que ce soit le caprice d'un enfant qui aime ce qu'on lui refuse, — non, je le jure sur l'honneur ; c'est l'expression de mes sentiments les plus

sacrés depuis le moment où je vous ai vue pour la première fois.

Ce moment peut être comparé à un seul dans ma vie, mais cet autre moment ne m'a donné que des larmes, tandis que l'autre m'a procuré neuf mois de bonheur.

Ne riez pas en lisant ces lignes, mais, interrogez votre cœur, et, si vous y trouvez une étincelle d'amour pour moi, donnez-moi l'occasion de vous presser, encore une fois dans ma vie, sur mon cœur rempli de tristesse, de vous entendre dire : *Oh! I don't care a bit. I love you all the same!* de vous appeler encore une seule fois Fanny Lear..... Alors, du moins, que je puisse dire : Cette femme chérie m'a vraiment aimé et moi..... je n'ai pas su l'apprécier.

Quand j'ai lu votre dernière lettre, le sang m'a reflué à la tête..... une fièvre violente s'est emparée de moi.

Le médecin a déclaré que, dans un état pareil, la cure ne pouvait que me nuire et je le sens moi-même.

Vous... vous seule pouvez me redonner le calme... Venez, ne fût-ce que pour un jour; serrons-nous les mains et partageons tout en amis.

Les larmes me tombent des yeux quand je pense à la triste façon dont a fini notre liaison qui a pourtant eu beaucoup de charmes.....

Ne refusez pas ma seule et dernière prière.

Votre fidèle

N.

P. S. J'aurais bien voulu vous nommer Fanny Lear

et vous tutoyer, mais je n'en ai pas le droit. Je vous baise mille fois les mains.

N.

Le porteur de cette lettre est un homme de confiance. Dites-lui tout ce que vous pensez.

En terminant la lecture de ces lignes si émues, je me sentis subjuguée... Au demeurant, je ne suis qu'une femme! je sanglotais et me décidai à l'aller retrouver.

L'agent secret du G.-D. télégraphia que j'étais décidée. Cela fait, je ne pouvais revenir sur ma promesse.

La pensée qu'il était malade et que je n'étais pas auprès de lui ne cessait de me tourmenter.

Me voilà donc repartie pour ce rapatriage... l'émotion m'étouffait, mais, en même temps j'avais peur... Pour une fois dans ma vie, je fus heureuse de me trouver en retard devant le train de Carlsrhue... Tous mes objets étaient dans le convoi et je serais volontiers retournée à Paris si l'émissaire du G.-D ne m'eût aperçue.

Je profitai de quelques heures que j'avais

devant moi pour visiter la galerie de tableaux du roi de Wurtemberg; un portrait de Louis XVI par Greuze attira surtout mon attention.

Nous repartîmes par le train suivant. Le hasard m'y plaça à côté du prince hongrois Est.....

En arrivant à Vienne, le prince, témoin d'une agitation que je ne pouvais maîtriser, eut pour moi les prévenances les plus empressées... mis au courant de ma situation, il me seconda de son mieux pour que je pusse échapper, par le sommeil, aux pensées tumultueuses qui m'assiégeaient.

Je parvins à m'endormir et ne me réveillai qu'à l'arrivée du train. En ouvrant les yeux, je vis qu'on emportait les paquets... J'étais dans une anxiété inexprimable; je serais volontiers revenue sur mes pas, ou même je me serais jetée comme une folle par la fenêtre.

— Ne perdez pas votre présence d'esprit, me dit le prince E. en me prenant par le bras, vous êtes aimée et vous ne devez rien appréhender.

Il jeta un coup d'œil autour de lui et me dit à voix basse que le G.-D. était là.

Son envoyé se hâta d'accourir, agita son mouchoir, jeta son chapeau en l'air d'un air triomphant..... Brute!

Je restai immobile : on dut me forcer de descendre.

N..... me prit dans ses bras..... je n'eus pas même le temps de saluer le prince E.

L'émotion le rendait presque muet; il ne prononça que ces mots en langue russe : *Noss! noss!* Il était pâle, agité. Il avait oublié le numéro de sa voiture, et, si le cocher n'était venu à notre rencontre, il nous aurait fallu faire le chemin à pied.

Lorsque nous fûmes installés dans ce véhicule, je repris un peu d'assurance.

— Voilà, lui dis-je, une belle façon de me souhaiter la bienvenue : est-ce que vous n'allez pas m'embrasser?

Il m'enveloppa de ses deux bras et je crus que je n'en sortirais qu'étouffée.

— Tu ne me quitteras plus jamais, n'est-ce pas? cria-t-il avec transport.

Me voyant en possession du pouvoir, j'en usai en tyran, et je répondis :

— Je ne compte rester que trois jours ici.

— C'est ce que nous verrons, répliqua-t-il; je te tuerai plutôt que de te perdre.

Il me fit alors entendre des paroles si passionnées et si romanesques que mon esprit en fut presque terrifié. J'étais convaincue que nulle femme n'avait jamais été aimée de la sorte et qu'il eût été insensé de me dérober à ce bel astre de mon destin qui m'illuminait de sa splendeur.

Je restai donc et je jouai la fin de ma comédie avec V.. qui avait, comme on l'a vu, une profonde affection pour moi.

Je lui écrivis pendant plusieurs semaines. Je fis mettre mes lettres à la poste à Paris pour Vienne, car je ne me sentais pas le courage de lui enlever ses espérances en lui avouant la vérité.

Mon séjour à Vienne fut un regain de lune de miel.

Nous allions, bras dessus bras dessous, dans toutes les rues de la ville, et chemin

faisant mes moindres fantaisies étaient satisfaites.

Dans ces promenades journalières, nous visitâmes toutes les curiosités de Vienne, et tout particulièrement le Parc aux animaux de Schönbroun de l'Empereur.

Un soir, à l'Opéra, on donnait la *Traviata*; au moment de la séparation des deux amants, je vis ses larmes prêtes à couler et il se réfugia, pour les cacher, dans le petit salon qui est au fond de toutes les loges de cette salle.

Je l'attendis quelques minutes et, comme il ne revenait pas, j'allai le rejoindre : je le trouvai étendu par terre et en proie aux spasmes les plus convulsifs.

Je m'imaginai qu'il pleurait au souvenir de sa princesse.

— Non, me répondit-il, je sens, je prévois que nous serons encore séparés et c'est là ce qui cause ma douleur.

Je le tranquillisai en protestant que je ne le quitterais jamais et qu'il était inutile de prévoir les malheurs de trop loin.

Dans le parcours de l'Opéra à notre appartement, il me répéta une phrase assez drôle du gros propriétaire de l'hôtel de l'Archiduc Charles, au moment où, après mon départ de Vienne, il s'informait de moi auprès de lui

— Oh! les femmes, les femmes! lui disait-il, elles nous coûtent tout: le cœur, l'âme, le temps et surtout l'argent! ah!

Et en achevant cette réflexion mélancolique, ce gros poussah laissa échapper un profond soupir qui dénotait que lui aussi avait perdu une Eurydice et qu'au-dessus de la perte de ses illusions, il mettait celle de ses pauvres thalers!

Cette réponse provoqua chez moi un accès d'hilarité enfantine qui dut le surprendre. Au fait, je trouvai que le brave homme avait raison; mais il ignorait sans doute qu'en Russie la gaieté est une fleur des plus rares et qu'au milieu de l'ennui qui pesait sur l'esprit du G.-D., j'étais surtout pour lui une distraction.

CHAPITRE X.

Voyage en Italie. — Visite à la reine de Grèce. — Corfou. — Aperçu d'un beau paysage.

Nous quittâmes Vienne pour Munich, et nous nous dirigeons vers le Tyrol où nous passons quelques jours en voyageant à petites journées, jusqu'à Vérone et de là à Turin.

Mais avant de partir, je dois faire à mon lecteur les portraits de mes compagnons de voyage.

En premier lieu, S. A. que l'on connaît déjà.

Venait ensuite un vieux médecin allemand,

conseiller privé de l'empereur ; un véritable type : le corps rond, la taille courte, toujours coiffé d'un chapeau de haute forme; les mains très blanches ornées de deux bagues en diamant, souvenir du père de mon G.-D; sans cesse occupé à mettre et à remettre ses gants, soit pour étaler la blancheur de ses mains, soit pour admirer ses brillants, peut-être même pour remplir ces deux fins à la fois. Ajoutez à cela, une canne à pomme d'or, des lunettes d'or et un manteau qui n'irait pas mal au rôle de Don Juan, et vous aurez le docteur H..., qui est le chef de notre clan et censément le directeur moral, mental et physique de N..... C'est lui qui avait terminé l'éducation de son auguste père et l'on verra qu'il était bien digne d'un tel emploi.

Je ne dirai pas qu'il me déplaisait, mais lorsque N..... me prônait ses qualités, je lui disais : Observez-le et observez-vous avec lui ; il me semble faux et vous verrez que je ne me trompe pas.

En effet, bien qu'il semblât ne s'apercevoir de rien, il ne fut pas plutôt arrivé à Péters-

bourg qu'il alla se jeter aux pieds du souverain et lui raconter notre liaison dans tous ses détails. Il est probable que ce rapport valut à ce bon et fidèle serviteur une troisième bague, laquelle doit lui rappeler que c'est lui qui a, le premier, contribué à la condamnation de ce malheureux prince.

Après ce docteur, je dois mentionner l'amiral, ex-précepteur de N....., natif de la petite Russie et très attaché à son ancien élève : il avait dû promettre, pour rester auprès de lui, d'étouffer en lui tout germe d'affection quelconque. Il était très aimable, et j'ai rarement rencontré un homme plus imperturbable. Je ne l'ai vu en colère qu'une seule fois ; c'était à une station près de Bari. Comme il avait payé son dîner et n'avait pas eu le temps de l'absorber il voulut l'emporter, mais on l'en empêcha ; furieux, il lança le tout à la tête du garçon : je ne fus pas moins étonnée que réjouie de voir ce trait de violence imprimé sur la veste de ce défenseur acharné du buffet.

Le troisième compagnon de voyage était

l'aide de camp du G.-D.; il était à moitié aveugle. Je n'ai jamais pu savoir si la perte de la vue du corps occasionna celle de son esprit, mais il est certain que chez lui la cécité accompagnait l'aveuglement intellectuel; il avait toujours l'air d'être empressé comme la mouche du coche; mais c'était surtout aux heures des repas, car il était de ceux qui aiment à avoir leur pain beurré des deux côtés.

Je dois nommer aussi Savioloff, vieux serviteur qui ne parlait que le russe: il avait sauvé la vie du G.-D. quand ce dernier était encore enfant, car feu l'empereur Nicolas l'avait préposé à sa garde. Je le vois toujours avec sa figure enluminée et un sac de toile cirée à la main qui contenait tout l'or et le livre de nos dépenses.

Ce livre faisait tout son bonheur; il passait tout son temps à y donner des soins comme une mère à son enfant.

Il grondait presque toujours parce que l'on dépensait trop, et il trouvait que les chemins de fer étaient une institution trop démocra-

tique parce qu'ils ne transportaient pas Son Altesse gratis et pour l'honneur.

Il y avait encore un sous-valet dont la laideur était telle que, lorsqu'il restait sur le passe-port un blanc pour le signalement, le G.-D. ne manquait pas d'y écrire : On est prié de ne pas le prendre pour un singe.

Notre courtaud de docteur avait en outre un grand domestique de son pays, une espèce de dadais tout pétri de son importance, avec des mains presque aussi blanches et aussi ornées de bagues que celle de son maître.

Pour finir, je ne dois pas oublier ma Joséphine dont le zèle était à toute épreuve et qui ne manquait aucune occasion de nous rendre service.

Nous avions dix-sept malles qui furent renforcées de trente-deux autres et de deux chiens achetés en route et qui prirent les noms des stations où l'on en fit l'acquisition, Bologne et Venise.

Il était huit heures du soir quand nous descendîmes à Turin. N..... me conduisit à son bras dans les rues et sous les arcades pour

visiter les magasins. C'est une jolie ville dont les habitants me semblèrent présenter une assez heureuse physionomie.

Le lendemain nous visitâmes le musée où j'admirai le fameux portrait du roi Charles enfant, par Van Dyck.

Dans la matinée du vendredi nous partîmes pour Bologne et nous y arrivâmes le soir à onze heures. L'hôtel où nous descendîmes regorgeait de monde et l'on dut nous loger dans le salon de lecture ; le lendemain de bonne heure, deux vieilles Anglaises voulurent y entrer pour faire leur lecture et j'eus toute la peine du monde à leur faire entendre que cette pièce était devenue une propriété privée.

Nous allâmes faire un tour en voiture sur la place du Marché, il y avait une foule de paysans, de joueurs d'orgue, de charlatans débitant des drogues ou arrachant des dents à la minute et une vieille église où est enterrée une des sœurs de Napoléon. Cette cité est très vieille, elle est entourée d'une muraille munie de douze grandes portes : elle a fourni

à Rome dix papes et une centaine de cardinaux. Plusieurs artistes célèbres y sont nés : j'y ai vu la maison de Guido Reni ornée par lui d'une petite fresque qui vaut deux fois le prix de cette habitation.

Après avoir visité un magasin de bric-à-brac, nous partîmes le lendemain à deux heures pour Rome où nous arrivâmes au milieu de l'orage le plus violent.

Je vais transcrire, pour la suite de mon récit, les notes de voyage datées de Corfou, 3 novembre 1872.

J'ai la tête toute pleine des choses les plus confuses : Rome, Saint-Pierre, le Capitole, les villas, le Colisée, etc., mais ce qui se dégage le plus clairement de ce chaos, c'est le bric-à-brac ; cette fois la passion de N..... s'est tournée du côté des tableaux et des porcelaines.

Il a acheté plein des malles d'objets curieux dont plusieurs à mon intention. Grande a été mon impatience pour les mettre en place.

Serai-je toujours errante et frappée de la même malédiction que Caïn qui, dit-on,

trouva un asile dans une terre habitée par des singes, si l'on en croit Darwin? J'espère bien que les parents du G.-D. ne m'empêcheront pas de me fixer en Russie, dussé-je y trouver, moi aussi, un peuple de magots.

Nous sommes restés une semaine à Rome, c'est-à-dire assez pour baiser l'orteil de Saint-Pierre et faire les visites ordinaires de tous les touristes.

Nous quittons Rome dans la nuit pour nous rendre à Brindisi et nous diriger de là vers Corfou; nous changeons de voiture à Caserte, fameuse par son palais, sa malaria, son ancien aqueduc qui n'offre pas même une goutte d'eau pour faire du café.

Étant à Bari, où sont enterrés les restes de saint Nicolas, nous vîmes un étrange specimen d'un homme se disant moitié Anglais, moitié Américain et qui était bien le yankee le plus nasillard, le plus madré et le plus sans-façon qu'on puisse imaginer. Il parut très satisfait de nous, nous donna sa carte et nous pria d'aller le voir à Bari. Il venait, nous dit-il, de faire condamner un voleur à cinq ans de

prison et il avait déployé son éloquence dans un latin bâtard qui, selon lui, était très élégant et très correct.

On me pardonnera si je ne le crus sur parole, car il ne lisait ni n'écrivait l'italien et son accent américain était des plus prononcés.

A Bari, nous profitâmes de quelques heures de liberté pour visiter les reliques de saint Nicolas et le ruisseau d'eau claire et cristalline qui sort de dessous son tombeau.

Comme c'est le patron de la Russie, beaucoup de pélerins s'y rendent de ce pays et l'empereur Nicolas aurait payé ses reliques à un prix fabuleux, mais le pape Grégoire XVI ne put se décider à les lui accorder. On raconte qu'un paysan russe y vint avec sa femme et son enfant dans un chariot de campagne et qu'il retourna chez lui ni plus ni moins guéri que ne le sont tous les malades qui boivent de l'eau de Lourdes. On sait, du reste, que saint Nicolas est, en Russie, le protecteur des matelots, des femmes enceintes, des spéculateurs et même des contrebandiers.

Enfin nous touchâmes à Brindisi assez tard dans la nuit. Après avoir pris un bain et du thé, je me couchai et je m'endormis sinon du sommeil du juste, du moins de celui du voyageur harassé de fatigue.

Cet endroit est véritablement favorisé du ciel; le temps était des plus favorables; le point de vue et le soleil semblaient rivaliser pour en faire ressortir la splendeur éblouissante.

Nous fîmes une promenade en voiture à travers la ville dont les rues sont fort étroites pour intercepter les rayons du soleil.

C'était un dimanche : tous les habitants étaient vêtus de leurs plus beaux habits; on les voyait, devant leurs croisées, terminer leurs toilettes. Comme la chaleur devenait suffoquante, nous dûmes bientôt rentrer à l'hôtel et attendre jusqu'à six heures, le moment du départ de notre vapeur *l'Americo Vespucci*, du nom de ce larron qui dépouilla son compatriote Colomb du nom glorieux de sa découverte.

Nous arrivâmes à bord par la nuit la plus

calme et la plus poétique qu'on puisse se figurer.

Je me tenais sur le pont et je savourais sans me lasser toute la beauté que présentait l'union de la mer et du ciel; ces deux éléments me paraissaient si étroitement unis l'un à l'autre, qu'il était impossible de dire où commençait l'un et où finissait l'autre. On aurait dit que le ciel voulait plaire à la mer et lui jeter dans le sein toutes ses étoiles, comme à une fiancée. Je ne me souviens pas d'avoir contemplé une nuit si fantastique.

Vers six heures du matin nous étions en vue de Corfou : le soleil de l'Orient était comme un bolide enflammé qui s'avançait à travers la brume du matin et lançait ses premiers rayons sur une petite île à notre gauche.

Devant nous se dressait Corfou avec ses collines escarpées, ses anciennes murailles et l'air de tranquillité qui l'enveloppait. Bientôt nous entendîmes le signal et la guigue de la frégate russe vint prendre place à nos côtés.

Des quantités de gentilshommes russes en

grande tenue et le roi de Grèce apparurent à nos regards. On hissa le pavillon du G.-D et les matelots vinrent lui souhaiter la bienvenue en langue russe, S. A. leur répondit de même, bien qu'un peu déconcertée. Il se hâta de descendre pour revêtir son uniforme d'aide de camp de l'empereur; en quelques instants il fut prêt, on le vit paraître à bord et on alla le descendre dans l'île.

Les frégates de la Russie, de l'Angleterre, de la France, de l'Italie, de la Turquie, qui se trouvaient à l'ancre, tirèrent le canon pour saluer son arrivée, la musique se fit entendre et les matelots russes s'échelonnèrent le long du mât jusqu'au point le plus élevé.

Quand il eut mis pied à terre, on joua l'hymne national de la Russie et il fut reçu dans les bras de la reine, puis il partit pour Mon-Repos, villa située hors de la ville.

Corfou est un amas de maisons qui n'ont rien de bien récréatif pour le regard, et la vue de ses habitants fait penser aux changeurs assis autour du temple de Jérusalem.

Si la tradition est vraie, Ulysse avait fait

naufrage sur le rivage de cette île; en tout cas, il pouvait trouver plus mal, car on y voit des bocages ravissants, des bosquets d'orangers, d'oliviers et d'arbres exotiques égayés par de jolies insulaires vêtues de costumes les plus pittoresques.

La reine Olga est charmante; c'est le visage le plus pur, le plus chaste, le plus innocent et le plus sympathique qu'on puisse rêver. Je ne m'étonne pas que son frère eût pour elle une affection si voisine de l'idolâtrie.

Je me sentis vivement tourmentée quand le docteur allemand et l'amiral vinrent prévenir le G.-D. que ma présence causait n grand scandale. Je sentais que c'était la vérité, et je priai N... de me laisser retourner à Brindisi pour l'y attendre; mais il ne voulut pas y consentir et, comme toujours, il paya cher son obstination; elle lui coûta le mécontentement de l'empereur et la campagne de Kiva.

Je m'imaginai qu'on l'embarquerait sur la frégate russe stationnée à Corfou et qu'on

l'enverrait Dieu sait dans quelle direction; mais ma crainte ne se réalisa pas.

Il en est presque toujours ainsi : lorsqu'on s'est préparé à quelque mésaventure; le mal qu'on a prévu n'arrive pas.

CHAPITRE XI

Suite de mon voyage en Italie. — Retour en Russie où il est question de l'expédition de Kiva.

Le soir même je quittai Corfou seule, car N. devait revenir par la frégate. J'arrivai saine et sauve à Brindisi. Je ne quittai point les fenêtres de l'hôtel, dans l'espoir de découvrir à l'horizon l'approche de ce vaisseau.

Enfin, après quelques heures d'attente, je le vis apparaître; le G.-D. mit immédiatement pied à terre et vint me rejoindre.

J'étais bien heureuse, car rien ne fait ap-

précier un être ou un objet qui nous est cher comme la crainte de le perdre.

Nous partons immédiatement pour Naples, où nous arrivons le lendemain.

De toutes les villes de l'Italie, c'est la plus séduisante et la plus délicieuse. L'hôtel où nous sommes descendus est un ancien palais; notre appartement est au rez-de-chaussée en face de la mer, que nous entendons tantôt murmurer comme une jeune amoureuse babillarde, tantôt mugir et hurler comme une matrone irritée.

Mais son aspect le plus enchanteur, c'est par le clair de lune, quand cet astre, ami du silence, plonge son regard dans les flots et les illumine, comme par enchantement, de sa lueur argentée; joignez à ce tableau de la nature les danses, les farandoles et les chants si curieux des Napolitaines. Celui de *Sancta Lucia* surtout ne retentit jamais à mes oreilles sans me faire battre violemment le cœur...

C'est la nuit qui nous fait le mieux goûter les charmes de l'amour et qui révèle le mieux aussi ce qu'il y a de noble et de bon dans

le cœur humain; c'est alors qu'on éprouve véritablement le bonheur d'aimer et d'être aimé; une douce mélancolie joint son impression à ce ravissement; mais la tristesse s'ajoute fatalement à la joie comme l'ombre à la lumière et comme pour nous montrer qu'ici-bas nulle félicité n'est parfaite.

Notre premier dimanche fut consacré à visiter Pompeï, cette ville morte, qui suggère en nous le désir de savoir quelles gens y ont vécu et de quelle façon ils y ont passé leur vie. Y a-t-il des fantômes dans ces rues silencieuses? est-ce qu'ils se cachent dans ces maisons dépourvues de leurs toits? Que n'avons-nous quelque Asmodée complaisant pour nous servir de guide au milieu de ces ruines et pour satisfaire notre curiosité, pour nous dire, à propos des anciens habitants de cette nécropole, comment ils ont aimé, comment ils sont morts; pour nous raconter leurs transes à la vue de la lave qui les enveloppait sans pitié, et peut-être leur suprême résolution de quitter gaîment la vie dans les élans d'un amour invaincu..... Il me semble, en effet, que beau-

coup de ces prisonniers de la mort ont dû lui jeter un dernier défi en lui tendant la coupe où ils buvaient fièrement à son approche.

Il est regrettable qu'on doive emporter tant de restes précieux dans les musées pour empêcher les snobs anglais de s'en emparer. Oh! ces Vandales de Cockneys, il y a longtemps qu'ils auraient volé le tombeau de Mahomet s'il n'était pas si lourd!

Notre seconde visite fut pour Sorrente par Castellamare: nous y prîmes une troïka italienne et nous parcourûmes assez rapidement cet espace par un fort beau chemin sur la montagne. Près de Sorrente, nous trouvâmes la route obstruée par les rochers qui s'étaient écroulés; nous fûmes donc forcés de descendre de voiture et de monter dans de petits esquifs, qui nous secouèrent comme une bascule à vapeur, car les vagues montaient, pareilles à des assiégeants.

Nous retrouvâmes notre voiture de l'autre côté, et nous repartîmes pour notre hôtel. C'est un joli bâtiment situé sur la mer et qui

fut depuis la résidence passagère de l'impératrice de Russie.

Nous y mangeâmes à la table d'hôte, ce qui nous parut assez divertissant : il y avait trois Allemands vantards, aux larges bouches et à la voix criarde, comme ils sont presque tous ; deux vieilles dames américaines à qui la flirtation sentimentale semblait n'avoir pas réussi et qui me parurent des partisanes résolues des droits de la femme ; une vieille Anglaise, portant, incrusté sous les lèvres, un un jeu de dominos, c'est à dire assez semblable aux caricatures que le *Charivari* fait de la perfide Albion.

Dans la soirée, nous vîmes danser la tarentelle par deux femmes hideuses et deux hommes assez beaux ; malgré ce contraste, ou peut-être à cause de cette antithèse, ce spectacle nous parut assez attachant.

Le lendemain, nous allâmes visiter à ânes un célèbre point de vue d'où l'œil embrasse Capri et les deux golfes. Nous faillîmes mourir de rire en voyant la résistance acharnée de nos montures que nous voulions faire

galoper à toute force. Les longues jambes de N..... touchaient à terre : je le surnommai Don Quichotte ; en revanche il m'appela sa Dulcinée, et tout le long du chemin nous jouâmes les rôles de ces deux personnages excentriques.

Nous ne pûmes voir Capri que de ce point de vue, car la mer était trop haute pour pouvoir y aborder ; de là également nous aperçûmes le palais de Tibère, mais, cette fois, c'étaient les montagnes qui étaient trop élevées pour pouvoir y atteindre ; pour parler plus clairement, N.... était impatient ; il voulait rassembler à la fois le plus de jouissances possible, c'était, comme je le surnommai, l'essence du mouvement perpétuel ; il voulait mettre, non, comme on dit, les morceaux doubles, mais triples, et vivre sept existences en une minute, comme une souris dans l'oxygène ; il ne voulut attendre ni la baisse des eaux, ni l'ascension de nos baudets.

Je ferai grâce à mes lecteurs des environs de Naples, du Vésuve, de la Grotte du Chien, de celle du Champagne, de la Bouche fumante

du Solfatare, du Pausilippe, de l'antre de la Sybille de Cumes, où les porteurs nous transportèrent avec de l'eau jusqu'à la taille.

En passant, je dois noter une nouvelle manie de N... Elle se porta cette fois sur les bustes et les statues de marbre, sur les antiquités d'albâtre, de porphyre, etc. On ne peut se faire une idée de ce nouvel assemblage de bronzes, de marbres, de terres-cuites, de bric-à-brac... En vérité, j'en avais la tête perdue.

Mais tout est bien qui finit bien. Ce mauvais vent ne me fut pas défavorable, comme on va le voir. C'est grâce à ce nouveau caprice que l'on me fit revivre en marbre dans la pose de Pauline Borghèse par Canova; pour cinquante mille francs, le statuaire Solari anima ce duplicata de la nature.

Je ne conseille à aucune femme, si elle n'a une dose suffisante de volonté jointe à une solide vanité, de s'exposer à la torture du moulage; pour mon compte, je ne cessai de souffrir que lorsque j'entrevis le terme de ma délivrance.

Le temps s'écoula fort vite à Naples, et je fus

désolée de quitter cette ville enchanteresse.

En arrivant à Rome, je visitai moins de monuments que je ne l'avais pensé. On a vu que le G.-D. avait enfourché son nouveau dada avec la plus féroce passion : pour lui il n'y eut ni Vatican, ni Colisée, ni Saint-Pierre, parce qu'il n'y avait là rien à acheter. Si, comme on le dit, chaque étape de notre vie n'est qu'une préparation à la vie suivante, je me demande si, après l'acquisition de toutes ces curiosités, je dois devenir riche et jouir un jour de ce goût si dispendieux, ou si je ne dois pas plutôt épouser quelque marchand de bric-à-brac et l'aider à liquider toute cette pacotille ruineuse.

Nous allâmes voir les ateliers de plusieurs artistes célèbres et en particulier ceux de Story, mon compatriote, et ceux de Bradsky.

La *Cléopâtre* du premier ne m'a pas enthousiasmée, et j'ai trouvé sa statue de beaucoup inférieure à son poème sur le même sujet; mais je fus frappée d'admiration devant sa *Salomé*, sa *Dalila*, sa *Sybille lybienne* et sa *Sémiramis*. Quant aux œuvres de Bradsky,

elles me semblèrent marquées au coin du génie qui rend bien ce qu'il conçoit par la tête et ce qu'il sent dans le cœur.

De Rome nous passâmes à Florence, puis à Gênes où je vis la statue de Christophe Colomb, ce grand homme que le malheur et la persécution ont rendu digne de figurer au premier rang du pilori de la société.

De Gênes nous nous rendîmes à Milan où je fus impressionnée par l'aspect imposant de la plus belle cathédrale gothique qui soit au monde; j'y admirai le tableau de la *Cène*, par Léonard de Vinci, et je vis l'arc de triomphe érigé par Napoléon Ier et sous lequel, par une bizarrerie de la destinée, la première tête couronnée qui passa fut celle du vainqueur de Solférino!

Nous allâmes ensuite à Venise où je devins romanesque autant que le comporte ma nature. Saluons, en passant, le pont des Soupirs, le Rialto, la place Saint-Marc et n'oublions pas les pigeons familiers qui venaient, tous les matins manger, dans ma main.

Après Naples, c'est Venise que j'aurais choisie pour lieu de résidence favorite dans la séduisante Italie.

De Venise nous partîmes pour Trieste où nous restâmes assez longtemps pour visiter Miramare, le palais inachevé du malheureux Maximilien. Il est situé sur un rocher qu: semble se précipiter dans la Méditerranée; ce rocher est en pierre blanche, avec des terrasses et des jardins ravissants : l'intérieur est imposant ; on sent que la main qui y a travaillé est morte : l'ensemble a l'air d'un immense monument funéraire, et l'on s'attend à trouver sur tous ces sombres murs cette inscription tumulaire : Ici repose!...

Les boiseries sont merveilleuses, autant dans les couloirs que dans les antichambres et sur l'escalier.

Le cabinet de travail est exactement le même que celui du bateau dans lequel il fit le tour du monde: ce voyage d'où il rapporta tant d'admirables bagatelles recueillies sur tous les points qu'éclaire le soleil. Chacune des chambres présentait un style différent et

offrait une collection parfaite du Japon, de la Chine, de la Turquie, de la Hollande, des genres moresque, Pompadour, Louis XVI et Empire. L'appartement destiné aux visiteurs royaux et impériaux était vraiment princier et très original. Dans la chambre à coucher, chaque panneau offrait aux regards un portrait ayant la couronne sur la tête et les armes peintes au dessous.

Le lit avait plus de trois cents ans, il était en bois sculpté et présentait, à la tête, un amour endormi, chef-d'œuvre de Raphaël.

On peut deviner mon émotion au souvenir de cet infortuné d'une race si fière et dont la fin fut si tragique et si terrifiante; à la pensée de la pauvre Charlotte que la douleur a privée de la raison... En vérité, les princes ont aussi leurs souffrances, et, sous le rapport des émotions, ils me semblent même devoir ressentir plus que nous les misères humaines, vu qu'alors leurs épreuves sont en proportion de leur précédente élévation.

De Trieste nous allons, d'un trait, jusqu'à Vienne où nous nous arrêtons deux jours.

et de là nous nous dirigeons vers ma Russie bien-aimée.

Jusqu'au moment de passer la frontière, je me tins constamment sur mes gardes; mais en entrant à Varsovie, je me sentis la femme la plus fière du monde : le régiment de N..... vint au devant de lui à la station : c'est le Volinski, ainsi appelé du nom de ce héros que fit tomber la tyrannie de Biron, jointe au caprice de sa maîtresse, l'impératrice Anne.

Le G.-D. est la grâce en personne, aussi ne peut-on s'empêcher d'éprouver à son sujet un sentiment de vanité unie à la reconnaissance.

Notre voyage jusqu'à Saint-Pétersbourg s'effectua assez promptement et sans rien offrir de remarquable.

Pendant que nous nous bercions, tout en voyageant, des plus douces illusions, le gros docteur allemand ourdissait sa secrète conspiration et faisait parvenir au grand-duc Constantin des lettres dans lesquelles il lui conseillait d'envoyer N..... loin de moi, et lui suggérait l'idée de le faire partir pour l'expédition de Kiva.

Dans tout notre parcours, il ne parlait que des faits d'armes de la Russie de ce côté, faisait miroiter aux yeux du G.-D. l'éclat des victoires, enflammait son imagination, lui promettait le retour le plus triomphal, les promotions militaires et la croix de Saint-George.

Le but que poursuivait sa trahison ne fut que trop bien atteint. Après avoir affronté les plus terribles scènes avec son père et l'empereur, le G.-D. fut pris du délire de la fièvre, il dut se mettre au lit; plusieurs jours après, il se sentit un peu mieux et finit par s'avouer vaincu en consentant à partir pour Kiva. C'était pour lui, outre la fascination des rêves de gloire, un moyen d'échapper à toutes les toiles d'araignée dans lesquelles il se débattait.

— Sois forte, ma chérie, ne te désole pas, me disait-il en me voyant pleurer, mon absence ne durera que quelques mois et, quand je serai de retour, on me traitera, non plus en enfant, mais en homme.

Il y eût encore plus d'un orage à mon

sujet et il ne se décida à partir que lorsqu'on lui eut promis qu'on ne toucherait pas à ma personne et qu'on ne tenterait pas de rompre notre liaison.

Il dit même à l'empereur que ses services et sa vie étaient aux ordres de Sa Majesté, mais qu'il y avait une limite où le G.-D. finissait et où commençait le cœur de l'homme.

Dans une autre occasion, il fit une réponse pleine d'à-propos et d'intelligence à son père qui lui reprochait sa conduite et lui montrait l'immoralité qu'il y avait à garder une maîtresse : — Je ne suis pas tant à blâmer, lui dit-il, c'est dans le sang. Et il cita Pierre le Grand, Anne, Elisabeth, Catherine, Paul, Nicolas, ses oncles et quelqu'un qui était infiniment son plus proche parent.

Le père rougit et se tut, car il y a quinze ans qu'il a la même maîtresse. On a raison de dire qu'on se voit d'un autre œil qu'on ne voit son parent : chacun des membres de sa famille blâme chez un autre ce qu'il ne trouve pas répréhensible en lui-même, car tel est

l'aveuglement humain qu'on croit posséder seul le secret de sa vie privée. Un tel mystère ne peut cependant pas rester longtemps caché, car tout le monde, à l'intérieur comme au dehors de l'empire, connaît les détails les plus insignifiants de ces mariages de la main gauche.

On sait, par exemple, que tel de ces princes entretient si mesquinement sa maîtresse, que celle-ci doit supplier pour obtenir quelques copecks destinés à l'achat des citrons qui doivent assaisonner son thé; que s'il a fait l'effort inouï de lui acheter une villa, c'est parce qu'elle est située près de sa résidence d'été, qu'il aime passionnément la musique, qu'il va plusieurs fois par jour jouer des duos avec elle et que c'est pour lui une grande économie de temps et surtout de roubles.

Personne n'ignore non plus qu'un très haut personnage subit les charmes et les chaînes d'une dame aussi capricieuse que diaphane, qui fait, défait et refait des ministres, comme une petite fille habille, déshabille et rhabille ses poupées.

Mais je ne veux pas, pour le moment, m'ingérer dans les affaires d'autrui, j'en ai assez des miennes, car il vient d'être décidé que N..... devait partir comme attaché à l'état-major dans l'armée du Kiva.

Ma douleur fut indicible, la sienne ne fut pas moindre; mais le chagrin n'empêche pas la destinée de suivre son cours fatal. Je cherchai toutefois à dissimuler de mon mieux les regrets dont j'étais abreuvée et j'achetai même une croix de Saint-Georges que je devais attacher à sa boutonnière quand il aurait le droit de la porter.

Pauvre enfant! il était né, comme il l'a dit souvent, sous une mauvaise étoile, et il ne devait jamais avoir le bonheur de la recevoir.

CHAPITRE XII

La Noël. — Lettres de Nice.

Avant d'entreprendre son grand voyage, le G.-D. voulut m'installer de la manière la plus confortable.

En conséquence, il loua sur la place Michel un superbe appartement où j'entrai un peu avant la Noël. Pour mon cadeau de fête, il me donna un arbre qu'il décora lui-même et une table toute chargée de bronzes, de livres, de bijoux, de tableaux et de porcelaines. Lorsque tout fut prêt, on me fit venir comme un enfant

à qui l'on a préparé une surprise, et je laisse à penser si ce réveillon me fut agréable. Le lendemain mon étonnement fut plus grand encore : je trouvai à ma porte un traîneau attelé de deux chevaux noirs, une magnifique peau d'ours et mon beau cocher Vladimir qui, depuis ce jour, ne m'a pas quittée.

Une romance française dit, avec raison, que les beaux jours sont courts : au sein de mon bonheur, je n'oubliais pas cependant que le 1er février approchait : même avant cette date fatale nous fûmes obligés de nous séparer pour quelque temps, car, vers la fin de janvier, il dut partir pour aller dire adieu à sa mère qui se trouvait malade à Nice.

Son absence ne dura que dix jours ; il ne s'arrêta, dans le parcours, ni en allant ni en revenant, et c'est pendant cette courte séparation qu'il m'adressa les lettres qu'on va lire.

Nice, lundi 29 janvier 1873.

MA CHÈRE PETITE ÉPOUSE,

Je suis excessivement triste sans toi : tu es devenue pour moi une nécessité, et il me semble que, si notre séparation était plus longue, je ne pourrais pas vivre.

Imagine-toi le contraste. Mercredi, à Pétersbourg, hiver et neige. — Dimanche, à Nice, été, chaleur, oranges et violettes. Je me représente ainsi notre passage de ce bas monde au ciel : seulement je voudrais que, dans le jardin qui nous attend là-haut, tu sois toujours et tout à fait à moi et que personne ne puisse nous séparer.

Ici-bas, à ce qu'il paraît, nous ne sommes pas nés pour être heureux ensemble. Si tu pouvais savoir, ma chère, ma favorite, ce que je souffre en pensant à notre avenir.... Quand je songe que, dans quelques jours, je te donnerai le dernier baiser, mon cœur est prêt à se déchirer.... je sens que le sang coule moins vite dans mon malheureux corps. Ah ! c'est horrible !

Je n'aurais jamais cru être capable d'une telle passion, mais c'est ma dernière, je le sens. Tâche seulement, ma chère petite, de ne point me causer de peine, j'en ai assez sans cela.

A Paris, il neigeait ; les boulevards étaient hideux ; nous avons cherché ton adresse au moins pendant deux heures, impossible de la trouver. N'avais-tu pas dit que c'était au n° 23 ?

Rien d'intéressant pendant le voyage ; seulement entre Lyon et Marseille, nous étions en wagon avec des Français très-typiques : l'un officier de marine, et l'autre sous-officier aux chasseurs d'Afrique en retraite.

— Oh ! ils ne reviendront plus, ces coquins, disait le vieux soldat furieux, en parlant des Bonaparte. La France ne leur pardonnera jamais sa honte : Bazaine sera fusillé ou nous n'aurons plus de cœur... pourvu

que messieurs les Prussiens ne l'empoisonnent pas... car, si la vérité se fait jour, ils perdront la moitié de leur gloire. Comment ! un maréchal qui fait ordonner aux régiments de rassembler leurs drapeaux à la mairie de Metz et qui les rend à l'ennemi au lieu de les brûler !... qui leurre cent cinquante mille hommes, au lieu de les faire combattre ! ce n'est pas un traître ? — Est-ce que vous pensez, demandai-je au marin, que la haine contre les Prussiens passera de père en fils et qu'un moment doit venir où vous vous vengerez? — Je crains, répondit-il, que nous ne soyons devenus trop lâches pour cela : nous ne sommes plus les vieux Français de Napoléon Ier... J'ai vu poindre deux larmes aux yeux de ce pauvre jeune homme. Qu'il doit être affreux de parler de la sorte de son propre pays ! Je me suis juré, continua-t-il, n'importe ou je serai, de venir assister à l'exécution du maréchal Bazaine. Ah ! que je vous envie d'être nés Russes, messieurs, que je vous envie d'avoir brûlé Moscou ! Que j'aurais voulu voir Paris en cendres ! Maintenant, ces boulevards, ces théâtres, ces magnificences, ces gens si bien mis, tout cela c'est notre honte... c'est la France déchue. Nous sommes comme les vieux Romains ; les Barbares sont venus, on les a payés, ils sont partis cette fois ; dans quelque temps ils reviendront, l'or n'aura servi de rien, ils nous auront sabrés et anéantis.

On m'a reçu ici à bras ouverts, mais un peu comme un homme perdu... Qui sait ? je le suis peut-être : pourvu que je ne te perde pas, toi, c'est tout ce que je demande. Tâche que cela n'arrive pas. Si tu le veux

si tu persistes à tenir à moi, si tu veux être la même, personne ne réussira contre nous. Si je t'ai, je me sentirai capable de faire de grandes choses. Ce n'est pas une illusion et je puis le déclarer à haute voix. Mais si ce malheur arrivait, si pour me sauver, comme on le dit, on parvenait à nous séparer, sois sûre que je ne reviendrais plus occuper mon poste de G.-D. en Russie : je me ferais tuer, ou bien je fuirais en Amérique ; ceci est plus probable, car le premier moyen est lâche, tandis que le dernier me donnerait la possibilité de t'avoir pour toujours. Tu vois que j'ai de toi une haute opinion, que je t'estime, car pour une femme seulement, c'est à dire pour un beau visage ou pour un joli esprit, on ne jette pas son casque par dessus les moulins, surtout celui d'un G.-D.

Toute ma vie, ma personne, mon esprit, mon cœur, mon âme sont à toi; — tout, hors le service qui m'appelle et jusqu'à ce qu'on sache l'apprécier.

A toi, mon âme, à toi toujours,

N.

Nice, 31 janvier 1873.

Tu es tellement ravissante, ma chère petite femme, quand tu te mets à écrire, que c'est à en devenir fou de joie et de bonheur. Continue, mon trésor, de me traiter ainsi et il n'y aura pas un seul homme qui sera plus fier que moi. Cela me tourne la tête, mais d'une manière adorable. C'est drôle à dire, mais rien au monde ne me rend aussi hautain, aussi orgueilleux

que l'amour de la femme que j'ai choisie dans la foule.

Tu sais que j'ai eu dans ma courte vie des moments que beaucoup d'autres auraient voulu avoir dans la leur; eh bien, ils ne m'ont occupé que pendant quelques jours, tandis que le sentiment que j'éprouve maintenant aura de l'influence sur toute mon existence.

Ces sortes de sentiments, tu le sais, ne sont pas à la mode; ce n'est pas *chic* peut-être, mais que nous importe? Si notre liaison paraît ridicule à quelques personnes, laissons-les rire; cela ne doit en aucune façon nous affliger.

J'avoue que je tiens mille fois plus à la bienveillance de Meneken (c'était sa *chienne*) qu'à l'estime de toutes les nations et sociétés du monde.

Tu as raison, Nice est superbe, huppée, le temps y est beau,mais les soirées sont froides et l'on est tenté de rester à la maison. A trois heures, le quai des Anglais fourmille de monde; les lorettes de toutes les nations tâchent d'éblouir le monde par la splendeur de leurs costumes et de leurs équipages.

L'air est embaumé de parfums. J'aime à me placer sur un banc et à laisser passer ces dames en défilades entourées de petits crevés.

La plupart de la journée je reste auprès de maman qui est très souffrante et je tâche de la distraire.

Il est déjà question de la belle princesse. On a même composé une lettre que je dois soi-disant expédier de Kiva, à l'empereur, afin qu'elle produise plus d'effet;

je te la montrerai à Saint-Pétersbourg. Je ne contredis pas, car ce serait inutile et cela causerait du scandale.

Je t'embrasse si fort que tu devras te reposer une heure de ce baiser. Ah! que je brûle d'impatience.....

Enfin, après-demain, je quitterai cet endroit qui commence à me devenir odieux.

Pense souvent à moi, ma toute chérie, cela me soulagera un peu.

Au revoir, mon ange bien aimé.

A toi, à toi, à toi.

N.

Il partit, en effet, le jour qu'il avait indiqué et me pria de venir à sa rencontre à Luga, à quatre heures de Pétersbourg.

Nous fûmes heureux de nous retrouver et il me rapporta de ce voyage les souvenirs les plus charmants: un drap de Turquie brodé en vrai or qu'il avait acheté avec l'argent qu'il avait gagné à Monaco; plusieurs rouleaux de cinquante louis portant le cachet de ce temple de Plutus, où la chance lui avait été propice; des oranges en branches, cueillies dans la propriété où était mort le prince héritier de Russie et des bouquets de violettes. Le lendemain, il joignit à ces pré-

sents un superbe bracelet orné de diamants.

Si, comme on le dit, les cadeaux entretiennent l'affection, c'est à condition, comme dans ce cas, qu'on ne puisse savoir lequel éprouve le plus de jouissance du donateur ou du donataire. Quant à moi, je sentis qu'un voile de tristesse assombrissait ma joie et que plus j'étais heureuse de notre réunion, plus j'allais bientôt souffrir de notre nouvelle et longue séparation.

CHAPITRE XIII.

Départ pour Kiva. — Nos adieux. — Lettres écrites en route.

Lorsque N...... fut de retour de Nice, les jours et les heures s'écoulèrent sur les ailes d'or du temps. Le 15 janvier arriva trop tôt ; à la veille de nous séparer, nous avions peur de nous regarder en face et nous ne pouvions nous exprimer le chagrin que nous ressentions ; nous déjeunions avec une tranquillité apparente, comme si nous étions sûrs d'avoir, comme précédemment, un lendemain assuré.

Il dut me quitter pour faire ses adieux à plusieurs membres de sa famille ; près de deux heures après, je reçus la lettre suivante:

15 février 1873.

Ma chère petite,

Tu trouveras peut-être mon idée singulière et biscornue, mais exécute mon projet, c'est ici ma dernière idée en ce qui te concerne. Selon la coutume de notre famille, je vais aujourd'hui saluer les tombeaux de mes ancêtres ; j'y serai à trois heures. Viens-y pour ce temps. Je veux t'offrir une ancienne croix que mes parents m'ont donnée dans mon enfance près du cercueil de Pierre le Grand. C'est lui qui a eu l'idée de prendre Kiva; c'est son officier, le prince Tchercassky, qui a été massacré là-bas, c'est lui que nous devons venger; c'est Pierre le Grand enfin qui s'est le plus intéressé au sort de la Russie et de la famille impériale.

Après cette entrevue, je me rendrai chez toi pour un instant.

N.

Il est inutile de dire que je me rendis à sa demande : il faisait un temps des plus sombres et, en traversant la Néva, je ne pus m'empêcher de remarquer que cette fois la nature était d'accord avec mes pensées.

Le prince m'attendait au lieu marqué, il

me prit par la main et nous passâmes de tombeau en tombeau. Je le vis s'incliner devant chacun d'eux en récitant quelques mots de prière, en se signant et en baisant le marbre de tous les monuments.

Il me fit agenouiller sur les tombes de Paul et de Nicolas, et quand nous arrivâmes à celle de Pierre le Grand, il me fit entendre quelques paroles affectueuses et de bons conseils et me donna la croix promise dans sa lettre, en me faisant promettre de ne jamais l'oublier. Je fis selon son désir; les sanglots m'étouffaient; j'étais vivement impressionnée par la majesté du lieu, par une espèce de terreur bien naturelle et la solennité de ce serment. Il me semblait que je lui parlais pour la dernière fois.

Nous nous rendîmes ensuite chez moi. Comme on le voit, il était systématique jusque dans les moindres détails qui touchaient à son affection ; aussi me donna-t-il les ordres les plus scrupuleux sur ce que je devais faire pendant son absence. Il n'oublia même pas de faire son testament. Il coupa

une mèche de mes cheveux et la mit dans un médaillon qu'il passa autour de son cou avec la clef qui fermait mon premier bracelet. Autre singularité, il ne prit pas mon portrait, disant que cela l'affecterait par trop. Il me serra sur sa poitrine et se mit à pleurer.

Notre entrevue au milieu des tombeaux de la forteresse avait ébranlé mon système nerveux; je ne pus maintenir plus longtemps ma résolution d'être calme et je laissai éclater toute ma douleur. Peut-être eut-il la pensée de donner sa démission; mais on sait qu'en Russie la discipline et l'obéissance au souverain sont les premières lois de la nature.

Il était six heures; force lui fut d'aller dîner avec son père et de partir de là pour la station de Moscou.

Quand nous nous séparâmes, c'est à peine s'il proféra une parole et s'il m'embrassa.

Tout ce qu'il éprouvait se trouve exprimé dans sa correspondance.

Il m'envoya plusieurs dépêches jusqu'à Saratoff.

En voici quelques-unes.

La première était ainsi conçue :

Moscou. — Au Kremlin pour quelques heures. Grand déjeuner chez le général-gouverneur. Toutes mes pensées, tous mes sentiments à toi. Tiens ferme.

Saratoff. — Commencé le voyage sur chevaux, la mort dans l'âme. Malgré longue séparation, suis sûr que ce n'est pas la fin. Je t'embrasse.

Saratoff sur Volga.—Chère Douschka Fanny Lear, je ne puis t'exprimer ce que j'ai senti pendant que le train s'éloignait de la station à Pétersbourg, quand mon père et la garde à cheval ôtèrent leurs chapeaux pour faire le signe de la croix, selon la coutume russe. Il me semblait qu'on allait m'enterrer... que veux-tu? Je t'aime comme un fou, comme l'empereur Paul n'a jamais pu aimer sa belle à Pavlovsk. Je sens que je ne supporterai pas un adieu éternel avec toi... c'est plus fort que moi. Pendant tout le voyage, il n'a été question d'autre chose que de la guerre. Il y a espoir que nous aurons contre nous les Turquemènes, un peuple qui sait bien tirer et peut se battre.

Je me demande s'il est possible qu'une femme m'aime assez pour ne pas m'oublier pendant une absence de six mois. Dieu veuille qu'il en soit ainsi. Je t'embrasse, ma chère, mon trésor idéal.

A toi,

N.....

P. S. Les chevaux attendent : je dois partir pour

Orenbourg, où je serai dans deux ou trois jours. Pense souvent à moi; le médaillon avec tes cheveux me console immensément.

Encore un télégramme d'Orenbourg:

Déjà fait 760 verstes en traineaux. Bientôt les dépêches finies. Télégraphie. Te sens-tu capable d'attendre mon retour ? Si tu m'aimes assez, je garderai ta dépêche comme un talisman qui devra me porter bonheur pendant la guerre. En tout cas, sache que je t'adore.

N.....

Ma réponse peut aisément se deviner; on peut en juger par la présente que je ne tardai pas à recevoir :

Tu es mon seul, mon véritable ami; heureux comme rarement dans ma vie. Trop peu pour toi d'un prince du sang; il te faut un héros dont tu puisses être fière, et tu le seras. Seulement reste fidèle.

N.:...

Je pars en ce moment; je pense à toi constamment; tout mon désir, te retrouver gaie, bien portante et heureuse. Ecris si quelque chose te manque; si c'est possible c'est fait, si c'est impossible, ce sera.

N.....

Vint ensuite une autre dépêche d'Orsk, où finit l'Europe et où l'Asie commence, comme

un dernier adieu, car à partir de là le fil télégraphique cesse d'exister.

Toutes ces dépêches que je reçus pendant la campagne sont sans prix, car elles étaient portées par des Kirghises, à travers des centaines de verstes jusqu'aux premières stations.

Orsk. — Traversé l'Oural. Sommes en Asie. Adieu Europe! adieu, cher Pavlovsk! adieu, Fanny Lear! adieu, mon amour! Adieu, chère patrie, salut pour la dernière fois! Plus mon corps s'éloigne, plus mon âme se rapproche de vous!

Cette dernière dépêche m'attrista beaucoup; je crus y lire un adieu éternel. Je ne puis dire combien sa présence me manquait à toute heure. Pétersbourg, que j'aimais pourtant beaucoup, me devenait insupportable.

Je commençai à faire mes préparatifs pour aller à Paris; je crus que les lettres ne m'arriveraient jamais et j'attendis plus d'un mois. Enfin je reçus la suivante, à Paris, datée d'Orenbourg 22 février 1873.

Voilà que nous sommes déjà à 2,000 verstes de Pétersbourg, ma chère Fanny Lear, et il faut avouer que le voyage n'a pas été facile. Ce n'est pas tant le voyage en traîneau, nuit et jour, sur une route affreuse,

que les stations, qui au fond sont faites pour que les voyageurs puissent se reposer.

Partout des réceptions, des présentations, des gardes d'honneur, du pain et du sel rompus, c'est à dire la bienvenue selon la coutume russe, des hourras insensés.

Ce n'est qu'en voyant tout cela soi-même, qu'on peut comprendre la puissance de l'Empereur de Russie, cette adoration qu'on a pour sa personne et pour tout ce qui l'entoure. Je parle du peuple seulement, les autres ne font que bonne mine à mauvais jeu.

Les cosaques de l'Oural et les colonies allemandes que l'impératrice Catherine a fait venir de leur pays m'ont frappé également. C'est un enthousiasme impossible à décrire. Entre autres choses, il faut que je te raconte un épisode de mon voyage, dont j'espère être de retour au mois d'août.... dans tes bras.... Comme alors je vais pleurer, mais, cette fois, ce sera de bonheur. Mon médecin est toujours dans le traîneau à mes côtés; à une station la foule le sépara de moi pour quelques instants. Je me trouvais déjà dans l'équipage; une vieille femme le pria de lui venir en aide pour me voir. — Jamais, dit-elle, je n'ai vu un prince de sang impérial et je le voudrais tant! — Comment cela, lui objecta le docteur en lui frayant le chemin, et le prince de Leuchtenberg qui a passé par ici il y a deux semaines? — Ah! ce n'est pas cela; c'est un parent par les femmes, tandis que celui-ci, c'est notre chéri, c'est notre sang; c'est pour son sang que la Russie se donnera tout entière quand il en sera besoin.

Voilà le secret de notre force... allez, messieurs les

nobles, allez; protestez et pestez autant que vous voudrez; mais pour faire quelque chose il vous faut l'intrigue et le crime, autrement vous ne réussirez pas, ce ne sont pas vos salons qui donnent une idée de ce qu'est la Russie à l'égard du Czar, c'est le peuple

Aujourd'hui, malheureusement, au lieu de me reposer, comme je le pensais, j'ai dû recevoir près de trois cents personnes. Le général gouverneur d'Orenbourg me les a présentées (toute l'administration militaire et civile, puis le clergé).

Je viens de sortir d'un immense dîner qu'il m'a donné.

Aujourd'hui, soirée des dames chez le chef de l'état-major.

Au dîner, le général gouverneur a porté un toast au succès de nos troupes à Kiva. (J'aurai de ses cosaques sous mes ordres.)

Il est heureux que W... n'y ait pas assisté, sans cela il y aurait eu du désagrément pour lui, car on croit généralement que les Anglais ont fourni des armes à nos ennemis.

Demain, de grand matin, je continue ma route. J'ai encore plus de mille verstes à parcourir jusqu'à Kasala, forteresse d'où commenceront nos marches militaires.

D'après ce qu'on dit, nous aurons contre nous un fameux partisan kirghise (peuple nomade toujours à cheval) qui s'appelle Sadouck. Cet individu s'est battu contre nous il y a trois ans, lorsque nous lui avons pris Tachkent, Kokane et Boukara. Après sa défaite, il se sauva à Kiva où il fit tout son possible pour nous nuire.

Je me figure d'avance les émotions que je vais éprouver pour la première fois de ma vie en voyant dans le lointain, au milieu de steppes sans limites, une bande de brigands à cheval. Puis les Cosaques feront quelques coups de fusil, et nos ennemis se précipiteront comme des sauvages pour nous attaquer en criant, le poignard aux dents et le sabre à la main.

Tout mon sang est en ébullition quand je songe à cela. Une autre pensée me fait bouillir aussi, même plus fort. C'est quand je vois devant moi une ravissante blonde en costume oriental les bras derrière la tête avec un type plutôt occidental.... c'est Fanny Lear, mon idole charmante.... Je t'aime, je t'adore, je t'appartiens tout à fait comme un enfant.... comme un esclave.

A toi toujours.

A la suite de cette lettre, je donne celle-ci datée d'Irguise, mercredi 28 février 1873.

MA CHÈRE PETITE ÉPOUSE,

Il y aura demain deux semaines que je t'ai vue pour la dernière fois. Tu ne peux te figurer combien je suis malheureux sans toi. Premièrement, je déteste d'être séparé de toi, en général, pour quelques heures, même à Pétersbourg. Je suis alors comme un bébé qui a perdu sa bonne. Souvent, à dîner au palais de marbre ou ailleurs, je me disais : Ah! quand cela finira-t-il pour que je puisse aller chez Fanny Lear? Il est ridicule d'être amoureux à ce point-là et puis c'est très

mal, car, d'après ce qu'on dit, les femmes préfèrent les hommes qui se moquent d'elles.

Je comprends qu'avec un pareil caractère, une séparation aussi prolongée que celle-ci doit être affreuse. Avec cela, mon imagination se tourmente davantage. Je m'imagine que certaines personnes vont te faire la cour et avec ta passion pour les spectacles et les soupers, il est facile de t'entraîner plus loin. Je suis sûr du moins que si j'étais à leur place je réussirais dans cette entreprise. Pardonne-moi, ma chère, mais tu es femme, tu dois être vaniteuse.

J'ai la fièvre comme autrefois. Combien ces pensées me tourmentent! Qu'il est malheureux d'être le petit-fils de l'empereur Paul et d'avoir son tempérament! J'envie celui de Georges de L..... il est alors si agréable d'être bête et insensible! Mais non, non, non, me dis-je une autre fois, il est impossible que ma petite Fanny Lear soit infidèle; elle a dit même à K..... qu'elle serait bientôt veuve, et il ne sied pas à une veuve d'avoir des amants.

Puis, pendant quelques heures, je deviens plus calme. De temps en temps je m'imagine que tu pars avec quelqu'un pour ne jamais revenir.... je me répète alors: Que m'importe où tu seras? Je te trouverai et, par ma force d'esprit et ma volonté, je saurai bien te forcer de m'aimer et pour toujours.

Comme tu le vois, ma chère, les chevaliers du moyen âge et des croisades ne sont pas tous morts; il y en a encore qui vont en guerre non seulement pour se distinguer entre tous, mais pour devenir plus

braves aux yeux de leurs belles et pour les rendre fières.

Quand je suis plus raisonnable, j'ai plus confiance en toi : je sais que tu m'aimes et même beaucoup, car tu l'as prouvé d'une manière assez prononcée quand je tombai malade l'année dernière et au camp lorsque j'étais insupportable (exprès pour te taquiner).

Enfin tu as eu à Vienne une jolie occasion pour ne plus revenir à Pétersbourg ; mais non... tu t'y es rendue aussitôt que tu as su que je t'aimais et que tout ce que j'avais fait jusqu'alors n'était que par pure plaisanterie. Je suis donc l'homme le plus heureux du monde et, comme je l'ai déclaré au docteur, je ne supporterai pour rien ici-bas l'idée d'être séparé de toi.

Lorsque je devins majeur, je sentis que je n'avais pas de famille ; le palais de marbre m'était devenu odieux. Je me dis alors : Je trouverai une famille autre part. Je rencontrai la princesse, je voulus l'épouser ; ce projet a échoué. Je continuai à chercher parmi toutes les femmes de Saint-Pétersbourg ; la C..... seule me plut, bientôt je fus puni et désenchanté avec la B.....

Enfin, je rencontrai la jolie petite blonde Fanny Lear (je n'aime que les blondes), spirituelle et, ce qui est plus grave, tenant à moi. C'en était fait... le *home* était trouvé.

La mauvaise éducation que j'avais reçue, les déceptions et les systèmes sans fin que j'avais pour me faire aimer, Dieu sait quelles espèces de livres et quelles têtes de conseillers firent que je gâtai toute

une année. Comme nous aurions pu être heureux alors! Triple insensé que je fus! Mais pourtant voilà bientôt un an et demi que nous sommes ensemble.

Puisse le sort nous aider et prolonger ce bonheur! Rien au monde ne console l'homme comme l'amour.

Pardon pour t'avoir tourmentée si longtemps, mais il est si agréable de causer avec toi, même de loin.

Je sens que tu me comprends et que tu m'aimes un peu.

Depuis Orenbourg le chemin a été plus difficile ; il nous reste maintenant encore 340 verstes à faire et nous sommes à Kasala, notre forteresse de la frontière.

Est-ce que tu iras à Vienne? cela me tourmente aussi... j'ai si peur de te perdre que chaque niaiserie de mon esprit me rend fou.

Écris-moi vite par la poste ou par courrier spécial. Ah! comme je voudrais t'embrasser et être à toi, en réalité, comme je t'appartiens de cœur et d'âme!

N....

CHAPITRE XIV

Lettres des Steppes

Fort n° 1. — Kasalinsk, 8 mars 1873.
Au bord de la *Syr-Daria*, en Asie.

MA PLUS CHÈRE,
MA PLUS JOLIE, } traduit du russe.
MA PLUS GENTILLE,

Me voilà officier d'état-major dans l'armée russe de l'Asie centrale, de la même armée qui, un beau jour, devra traverser l'Afghanistan pour occuper les Indes anglaises. Lundi nous avons eu le grand *Te Deum* très solennel. On a béni les drapeaux et les soldats, c'était touchant. Mardi la marche a commencé en quatre colonnes dont la dernière sortira demain. J'ai

déjà reçu l'ordre de construire un fort pour 300 soldats et deux canons dans les steppes, à 250 verstes d'ici. Puis on me donne l'avant-garde à commander. Cela me console un peu, car je suis triste à l'excès. J'ai tellement peur que notre liaison ne soit rompue par quelqu'un ou quelque chose. Je m'habitue si difficilement à un changement de genre de vie que c'est affreux. Il y a un projet qui me sourit. Cela doit rester entre nous. Il y aura peut-être un moyen pour m'expédier de Kiva en courrier à Saint-Pétersbourg, au mois de mai ou de juin, c'est même presque sûr. Une fois la ville de Kiva prise et occupée par nos troupes, il y aura très peu à faire pour un officier d'état-major. Enfin, moi, je ne perdrai pas mon temps; tâche seulement, ma petite, de ton côté, d'être bien sage. Conduis-toi comme doit le faire la dame de mes pensées. Je te l'ai répété bien souvent ; ne va pas souper avec des officiers, ne fais pas de grandes toilettes, tâche de faire oublier que tu es avec moi.

Tout cela est peut-être ennuyeux, difficile, mais c'est nécessaire. Si tu réfléchis un peu, tu diras toi-même que j'ai raison. Et puis nous serons si heureux après mon retour. Je vois déjà, dès maintenant, ma Fanny Lear à Moscou, venant à ma rencontre en chemin de fer. Ce sera à peu près comme la dernière fois à Luga, mais avec un peu plus de joie et de plaisir. C'est à devenir fou quand on pense que cela aura lieu dans deux mois et non pas demain, aujourd'hui!... Je tâcherai de bien employer ce temps; je reviendrai tout à fait à la santé, car la vie des steppes

est, dit-on, excellente sous ce rapport. Je saurai enfin pour sûr que je t'adore et que je ne peux pas exister sans toi. Ne ris pas; je ne suis plus un gamin, quoique j'aie dit à peu près la même chose à la princesse, bien que j'aie dû me passer d'elle. Mais son souvenir est resté très longtemps imprimé dans mon cœur.

Depuis, je suis devenu plus âgé, plus expérimenté; j'ai vu beaucoup de choses et je sais mieux ce que je dis à présent.

Nous passons tout notre temps ici à choisir des chevaux kirguises pour la campagne. Ils sont très-petits, très laids, mais forts, et ils peuvent rester plusieurs jours sans manger, ce qui est très-important.

Les chameaux sont déjà à la portée pour prendre les bagages.

Tout est tellement extraordinaire ici! Par exemple, nous avons 50 habitants des steppes auprès de notre détachement : on les nomme les Djiguites; il y a parmi eux des représentants de tous les peuples nomades, des Kirguises (même de ceux qui nous sont hostiles), des Turquemènes, des Ousbecks, des Karakolpacks, etc., et même des habitants de la Kiva, de la Boukara et du Cokan qui ont trahi leur pays en passant à nous depuis quelques années. Ils sont à cheval, gardant leurs costumes nationaux et armés jusqu'aux dents. On les emploie comme des espions en les envoyant en avant pour savoir ce qui se passe.

Hier ils ont apporté la nouvelle qu'une grande bande se rassemble au bord de l'Amon Daria (grand

fleuve sur lequel est Kiva) de notre côté. Il y a aussi des bruits comme si le Khan voulait se rendre sans combattre. Ceci serait bien triste.

Le jour de mon arrivée ici on m'a présenté tous les officiers qui partent avec nous et je les ai invités à dîner. Aux soldats j'ai fait cadeau de plusieurs sortes de conserves.

Le 4 avril, nous nous réunirons avec l'armée principale qui vient de Tachkent et le 15, nous traverserons l'Amon Daria.

Puis restera à prendre la capitale et ce sera tout. Nous voulons ériger un monument à Kiva en l'honneur du malheureux prince Bekowitch-Tcherkasky, envoyé par Pierre le Grand à Boukara et tué d'une manière si affreuse à Kiva; au Palais même du Khan.

Tout le monde ici est heureux de marcher contre la Kiva: cette ville est détestée généralement pour ses brigandages; les cosaques de l'Oural surtout ne peuvent la souffrir. L'année 1630, les cosaques de ce pays, au nombre de 700, sous le commandement de l'ataman Netchay, sont allés la punir. Ils réussirent à prendre la ville principale, s'emparèrent de toutes les richesses du Khan (qui était alors absent) et de son harem. Une des femmes du Khan, Persane d'origine, s'amouracha de Netchay et lui conseilla de partir sur-le-champ. Il lui obéit, mais ne put marcher vite à cause des objets volés. Pendant ce temps, le Khan revint, se mit avec toute son armée à la poursuite des cosaques et les trouva au bord du Syr-Daria (où je suis maintenant). Tous les cosaques furent massacrés; trois seulement

se sauvèrent et, venant au pays, purent raconter le malheureux sort de leurs camarades. J'ai vu hier le tombeau de Netchay et de la Persane amoureuse, tuée par le Khan lui-même. Ecris-moi souvent même par la poste. L'adresse : Fort 1, Casalinsk, Asie centrale, G.-D. N....

Je t'embrasse mille et mille fois et je soulève tes jolis bras.

Bivouac Outebas. — 12 mars 1873.

MA PLUS GRANDE PASSION,

Je profite du départ d'un Djiguite, expédié par ordre du chef à Kasan, avec des papiers, pour t'écrire ces quelques mots. Il faut dire que nous sommes déjà à 100 verstes de la dernière forteresse russe, par conséquent à 100 verstes de la dernière station de poste et à 1,000 verstes de la dernière station de télégraphe. Le 6, l'armée a quitté Kasala et traversé heureusement le fleuve Syr-Daria (je dis heureusement, car la glace, dans cette saison avancée, est très peu solide). Les journées étaient assez chaudes, mais la nuit, il faisait extrêmement froid dans nos tentes, bien qu'elles soient assez bien faites d'après le modèle des peuples nomades kirguises. Nous avons déjà plusieurs soldats dangereusement malades et quelques chameaux morts de fatigue. Il est vrai que la marche dans les steppes sablonneuses est très difficile, autant pour les hommes que

pour les chevaux et les chameaux. Nous avons devant nous à traverser un endroit qui fait peur ; 100 verstes de sable sans eau et tellement profond que l'homme, en marchant, s'y enfonce jusqu'aux genoux. Il faudra faire ce trajet en deux jours avec des provisions d'eau pour 3,000 hommes et en mettant les soldats sur les chameaux. J'ai auprès de moi douze cosaques d'escorte qui sont très adroits. Je les envoie de temps en temps pour savoir ce qui se passe en avant. Un officier sapeur est arrivé aujourd'hui de Tachkent d'où sort l'autre colonne avec laquelle nous devons nous réunir dans quatorze jours. Il s'est présenté chez moi, et nous allons construire ensemble le fort à Yrkibay. Il m'a communiqué qu'à Tachkent on est persuadé que l'ennemi s'avancera contre nous, car nous sommes plus près de Kiva, et non pas *nous contre eux*, comme je le voudrais.

Je me demande souvent, à propos de tout cela, même presque toujours : Est-il possible que de notre temps, où tout est calcul, qu'il se trouve une jeune et jolie femme (assez passionnée avec cela) qui, pendant l'absence de son amant, lui soit fidèle ? A Byron cela aurait paru ridicule, mais je ne suis pas Child Harold et toutefois je n'en suis pas moins heureux.

Il est doux de penser à la femme qu'on aime ; n'importe quand et n'importe où l'on se trouve, cela soutient l'homme.

A quoi bon l'esprit, à quoi bon la haute position, l'argent, la carrière, les distinctions, tous les bonheurs du monde si l'on n'a pas sa belle ?... Sans elle, la vie

humaine ressemble à celle d'une machine qui fonctionne sans savoir pourquoi.

Je pense à toi, je rêve à toi, je vis pour toi. Aime-moi autant que je t'aime, c'est tout ce que je te demande.

A toi jusqu'à la mort.

N.....

Puri Dgara-Koudouk, 18 mars 1873.

Ma plus chère et ma plus belle,

Je viens de me réveiller sur mon lit de guerre avec une grande émotion. Je t'ai vue en rêve entourée de tout un monde : tu faisais l'aimable à droite et à gauche. C'était à un souper chez Dorote.

Depuis dix jours nous ne voyons que des steppes, c'est à dire des sables. Le temps a été affreux. La tempête a duré cinq jours consécutifs; il faisait six degrés de froid avec le vent du nord... Nous grelottions tous... Aujourd'hui il fait beau pour la première fois. Demain nous arriverons à Trkibay où doit s'élever la nouvelle forteresse. J'ai déjà fait le plan et calculé la grandeur et les endroits pour les canons.

Nous nous levons à six heures, on commence de suite à mettre les effets sur les chameaux et à sept heures nous sommes en marche. Vers la moitié du chemin, on s'arrête pour manger quelque chose et à six heures environ on arrive au prochain parc. Ici tout est cal-

culé d'après l'eau. Le soir on fait un grand feu et les soldats se chauffent tout autour, chantant tous ensemble et moi avec eux. Dans quelques jours je serai chef d'avant-garde, mais j'aurais préféré être chez toi dans ton petit cabinet, couché sur le canapé et toi à mon côté... Ah! des rèves... et puis rien.

A toi toujours,

N......

CHAPITRE XV

Lettres de la forteresse. — Le bivouac. — Description d'une bataille près de Kiva.

Yrkibay, 23 mars 1873.

MA TOUTE BELLE ET TOUTE BIEN-AIMÉE,

Enfin je reçois aujourd'hui ta chère lettre après quatre semaines d'attente et je la savoure avec une passion difficile à décrire ; ainsi fait un forçat quand on lui fait savoir qu'il est libre, qu'il peut revoir sa chère patrie, ses parents, sa bien-aimée. Hélas ! moi je suis moins heureux que lui.

Tu trouves que ma position est plus facile, car j'ai, dis-tu, des distractions ; mais non ! Plus je suis occupé,

plus ma tête travaille ; plus on est gai autour de moi, plus je suis triste. Toujours, à chaque moment, mes idées voyagent à la Place Michel, dans ton joli appartement. Tantôt je m'imagine te voir en costume du matin, les cheveux éparpillés, tantôt en toilette de Théâtre-Michel le samedi soir, tantôt comme tu étais les derniers jours à déjeuner avec une grande boucle.

Je n'oublierai jamais le dernier jour, le jeudi 15 février, lorsque je suis allé chez toi pour la dernière fois, comme j'avais le cœur gros (les gardes à cheval avaient bien raison) ! surtout après ma conversation avec l'Empereur.

Rappelle-toi qu'au moment de partir j'étais assis dans ton cabinet, toi à genoux. Eugène est sorti par l'autre pièce. Tout à coup tu as jeté tes bras autour de ma taille, ta petite tête s'est penchée sur ma poitrine et tu as fondu en larmes tout doucement.

Il faut avouer que j'ai été privé d'aller chez mon père et de lui dire que j'étais malade, mais je ne pouvais partir. Cette seule idée m'arrêta ; c'est qu'en revenant de l'expédition, si tout va bien, je puis être un autre homme qui a fait quelque chose et qu'alors personne ne pourra nous séparer. J'ai bien fait, j'en suis sûr.

J'ai grand'peur seulement que la Kiva ne se rende sans combattre et que je ne puisse pas avoir l'occasion de me distinguer.

Dans tous les cas, je retournerai au mois de mai à Pétersbourg, ne fût-ce que pour quelques jours, en courrier chargé de revenir au plus vite.

Je t'en prie, ne quitte pas Pétersbourg pour que ma dépêche d'Orsk, dans le cas où je retournerais à l'improviste, ne manque pas de te trouver. Si tu veux absolument voir l'exposition de Vienne, vas-y au plus tôt, mais je crains beaucoup que tu ne sois dans cette ville lorsque j'arriverai.

J'espère que notre appartement devient toujours de plus en plus joli et que tu en prends grand soin ; je tâcherai de choisir de belles étoffes orientales pour le rendre encore plus élégant; les tapis, comme tu le sais, sont un très bel ornement.

Envoie-moi quelques mots par chaque poste; elle part pour ici tous les trois jours. Adresse: Kasalinsk G.-D. N....

J'ai devancé les troupes de deux jours pour choisir l'emplacement de la nouvelle forteresse. Ta lettre m'a été apportée par un Kirguise armé, à cheval. J'ai laissé l'ordre à Kasalinsk, où finit la poste, de m'expédier ainsi chaque lettre. Le Kirguise, expédié comme courrier, est à cheval et tient un autre cheval de réserve par la bride. Lorsque le sien se fatigue à force de courir, il descend et monte l'autre, tandis que le premier le suit à côté. De cette manière ces émissaires peuvent parcourir très vite de grandes distances. Les troupes sont déjà toutes ici et l'on m'a donné un bataillon tout entier pour achever les travaux de terrassement. Cela fait 750 hommes. Le fort est déjà prêt : il est assez grand, calculé pour une garnison de 300 soldats et cosaques et deux canons de bronze. On a travaillé deux journées nuit et jour, parce que demain

nous devons aller plus loin en laissant ici la garnison.

Ce matin nous avons hissé le drapeau russe au coin de la forteresse en présence de toutes les troupes. Au moment où il commença à monter, les soldats poussèrent des hourras frénétiques et les canons répondirent par des salves à ces acclamations. C'était très beau; jamais, jusqu'à ce jour, le pavillon russe n'avait paru ici si près de Kiva. Les habitants nomades des steppes assistèrent en grande foule à cette cérémonie solennelle. Ils avaient l'air très étonnés; la garnison, toute désolée de rester, fit son entrée. En ce moment, les espions apportèrent une grande nouvelle. Un corps ennemi de Kiva, composé de cinq mille hommes à cheval, a été aperçu par nos Kirguises à Mine-Boulack pour où nous partons demain et où nous serons dans trois jours. Cela me rend bien heureux, d'autant plus que je suis commandant de l'avant-garde. J'ai deux compagnies de tirailleurs armés admirablement (leurs fusils sont américains, système Berdan), une compagnie de ligne, cinquante cosaques, deux mitrailleuses qui tirent six cents balles à la minute et deux canons. Cela fait à peu près 600 hommes. Une autre bande de l'ennemi est à 150 verstes de nous dans une forteresse qu'elle agrandit en nous attendant; elle est armée, dit-on, de fusils anglais. Tout cela est admirable et très consolant pour moi. Plus nous aurons à faire ici, mieux ce sera pour notre projet. J'ai reçu un nouvel ordre, c'est de construire le pont sur le grand fleuve que nous devons traverser tout près de Kiva, l'Amon-Daria (daria veut dire rivière). C'est le

même fleuve qu'a traversé Alexandre le Grand de Macédoine quand il occupait l'Asie; ce fleuve portait alors le nom de l'*Oxus*. Ce pont est assez difficile à faire, car il n'y a pas de bois pour cette destination dans les steppes! nous serons forcés de *casser* un village appartenant à Kiva et de prendre les charpentes aux toits des maisons importantes.

Demain nous entrons dans les steppes sablonneuses Kysil-Koum (sables rouges). Tout l'espace de 105 verstes, nous n'aurons pas d'eau. Tu ne peux te figurer quelle horreur nous éprouvons pour l'eau de ces parages... C'est quelque chose d'affreux et d'indescriptible. — Ah! j'oubliais presque de te dire qu'ici nous avons eu pour la première fois une preuve de la haine de Kiva contre nous. Les puits étaient remplis de terre et de saletés, et en les creusant nos soldats y ont trouvé un chien à demi pourri qu'on y avait jeté. Si les puits avaient été plus profonds, nous aurions pu mourir de soif.

Maintenant nous envoyons toujours en avant des Kirguises pour savoir si les puits sont en bon ordre. L'eau, après le séjour du chien pourri, était peu agréable à boire, mais il n'y avait rien à faire : il n'y en a pas une goutte ici excepté dans les puits. Pour commencer, nous avons laissé boire les chameaux pour savoir s'il n'y avait pas de poison.

Dans ma prochaine lettre, j'espère pouvoir te décrire un combat avec des choses plus intéressantes que celles-ci. Il me semble que je n'ai pas trop écrit en te donnant tant de détails militaires. Tu t'intéresses

à tout au monde, femme extraordinaire, incompréhensible !

11 heures du soir. — Je rentre d'une chasse qui a failli mal finir.

Plusieurs officiers cosaques et tirailleurs m'ont invité à aller à cheval tirer des canards à quelques verstes d'ici : j'ai quitté cette lettre, commencée le matin, pour aller avec eux. La nuit nous a surpris et nous avons perdu notre chemin ; n'ous n'avons pu le retrouver pendant trois heures. Heureusement, au bivouac, on a remarqué notre absence. Le chef s'effraya, fit tirer un coup de canon et expédia, à notre recherche, vingt cosaques et tous les officiers. Cela nous sauva ; sans cela nous aurions pu devenir prisonniers ou mourir de faim, car ici dans le désert, on se procure difficilement des provisions de bouche. Je voudrais savoir ce qu'on aurait fait dans le premier cas.

Je te prie, ma douce bien-aimée, de finir toutes les lettres comme tu as terminé celle-ci. Je suis très content ; je me figure tes baisers comme si tu me les donnais en réalité. Avant tout, sois fidèle, ne permets à qui que ce soit même de te baiser la main ; elle est à moi, tu dois le savoir. — Maintenant c'est à moi de t'étouffer dans mes bras, mon ange chéri, mon plus grand amour ; en écrivant ces lignes j'ai la fièvre, je deviens fou de passion... Adieu, tout à toi jusqu'à la mort, ton N...

P. S. Prends soin de ta santé ; habille toi chaudement, mets toujours ton gilet de zibeline ; le printemps est dangereux à Pétersbourg.

Il y a alors des quantités de malades.

J'ai mis dans cette lettre la petite croix que l'empereur Nicolas m'a passée autour du cou le jour de mon baptême, il y a vingt-trois ans. Porte-la, elle doit te porter bonheur et te garder pour moi. Elle te restera en cas de ma mort, ma Fanny Lear.

Tu n'as pas besoin de mettre de timbres-poste sur les lettres qui me sont destinées, car celles adressées à la famille impériale voyagent gratis..... Economie!!!

Bivouac dans le désert Kisil Koum, 31 mars 1873.

Ma chère toute petite,

Nous avons heureusement laissé derrière nous 100 verstes des steppes les plus stériles nommées les sables rouges, après trois jours de marche. Je dis heureusement, parce que je me sens plus près du but de mes aventures et par conséquent de mon retour dans le *homestat*. Ce *home* est, comme tu l'as déjà deviné, l'appartement de Fanny Lear; je n'en ai pas d'autres. Ces sables sont vraiment effrayants. M. Schuyler pourra te montrer où ils se trouvent sur la carte. Les soldats au nombre de 650, mes 60 chevaux et mes 750 chameaux s'enfonçaient très-profondément, marchaient avec peine. Avec cela la chaleur était accablante pendant le jour, et pendant la nuit il faisait très froid. Nous avons pris de l'eau avec nous, car il n'y en avait pas une goutte sur ce dernier parcours.

Le jour du départ, les chefs des trois compagnies et de l'artillerie sont venus se présenter chez moi et m'ont demandé s'il fallait charger les fusils. J'avoue que cela m'a beaucoup émotionné ; il y a des choses dans la vie auxquelles il est impossible de s'attendre avec calme. Pour la première fois, l'instrument de la mort humaine dépendait de ma volonté.—Je ne sais pas mieux exprimer ma pensée — mais tu me comprends.

En donnant l'ordre à mon détachement d'être prêt pour le départ d'Irkibay plus loin, j'ai signé comme il suit : Chef de l'avant-garde, aide de camp de Sa Majesté l'empereur, capitaine de l'état-major, N...

N'était-ce pas drôle? Sans transition, après avoir quitté les gardes à cheval il y a quelques semaines. Je fais construire un fort tout près de Kiva dans une steppe de l'existence de laquelle je m'étais très-peu douté, et aujourd'hui je commande l'avant-garde et, par conséquent, j'ai le droit de faire juger n'importe qui dans mon détachement en 24 heures d'après les lois militaires et même fusiller -- et j'ai deux colonels et cela à vingt-trois ans! Raconte cela à l'amiral, il rira de bon cœur.

Tu dois être contente des progrès de ton amant.

J'ai presque oublié de te raconter que le jour de la fête de la garde à cheval, le 28 mars, pendant qu'on arborait le pavillon russe sur le fort à Trkibay, que les troupes l'acclamaient et que les canons tonnaient, deux aigles se sont montrés à une hauteur immense juste au-dessus de la nouvelle forteresse et sont restés presque immobiles dans l'air.

Tous les officiers étaient tellement réjouis de ce présage, qu'il m'est impossible de décrire cette scène: leurs visages étaient rayonnants; on me serrait la main en me disant que c'était un bonheur extraordinaire: l'enthousiasme passa aux troupes qui crièrent: Hourra! et comme les deux canons du fort après le salut étaient chargés, on fit feu cette fois-ci, pour les aigles. N'était-ce pas curieux et original?

N'oublie pas, ma chérie, de lire cela à l'amiral, cela lui fera plaisir.

Je te décris naturellement le côté intéressant de mes aventures, mais je ne puis dire qu'en général cela soit agréable. Je m'ennuie toujours comme au commencement, et quelquefois je deviens terriblement triste en pensant à toi et à tout ce qui peut arriver au bout de plusieurs mois! Je suis sûr que tu m'aimes, mais je suis sûr aussi que la vie est une course avec de nombreux fossés — une chose bizarre, comme dit Olivier (Dupuis) dans Fernande. « Dire que la vie d'un homme dépend quelquefois d'un seul mot! » et le bonheur.... n'est-il pas plus fragile que la vie? Et qu'est-ce que cela, la vie sans bonheur? Je deviens philosophe... il ne le faudrait pas cependant. Passons.

Hier, le souverain de Kiva nous a expédié un ambassadeur, qui est arrivé accompagné de 25 hommes d'escorte. Il a amené 21 Russes, de ces malheureux qui, depuis des années, étaient prisonniers chez lui. Probablement il espère nous arrêter, mais il est trop tard... L'heure des Ourgentch a sonné (ainsi nomme-t-on ici les habitants de Kiva).

Dans quatre jours nous nous réunirons avec les autres troupes qui vont du côté de Tachkent, et alors commencera la prise des villes de l'ennemi, les unes après les autres.

La poste est arrivée : il n'y a pas de lettre pour moi. Pourquoi ne m'écris-tu pas? Depuis trop longtemps je suis sans nouvelles. Je te serre dans mes bras, ma ravissante petite femme, et pense continuellement à toi. A bientôt. — Sois fidèle.

A toi de cœur,

N.

La lettre suivante est du mois de mai, sans la date du jour et sans l'indication de l'endroit, qui doit être une station plus avancée de Kiva.

Ma chère petite,

Je t'aime, je t'aime, je t'adore, voilà tout ce que je pense tout le temps, bien qu'il y ait ici une foule de distractions. Nous avons eu plusieurs rencontres avec l'ennemi. Hier ç'a été la *grande journée ;* nous avons livré une bataille.

L'ennemi pensait nous barrer le chemin à la rivière Amon Daria, croyant nous faire succomber ainsi de soif et de fatigue dans les sables ; il est vrai que nous étions très altérés et trés fatigués, car nous avons fait 850 verstes, mais nous sommes maintenant au bord du grand fleuve et la campagne est finie.

Figure-toi trois cent mille hommes de cavalerie sur des chevaux magnifiques avec des fusils et des sabres à la main, de hauts bonnets à poil noir sur la tête et des drapeaux.

Ils nous enveloppèrent de toutes parts à douze verstes de la rivière. La nuit, nous avons passé vis-à-vis d'eux. Leurs feux nous indiquèrent qu'ils avaient froid. Cependant, dans la nuit du 10 au 11 mai, ils tirèrent sur nous jusqu'à 11 heures.

Le lendemain nous nous mîmes en marche de grand matin ; ils se jetèrent sur nos tirailleurs avec des cris féroces. Les plus hardis s'approchaient à quarante pas et tiraient sur nous. J'ai vu distinctement comme plusieurs d'entre eux tombaient tués; quant aux blessés, ils ne les laissaient jamais sur le champ de bataille; leurs camarades s'approchaient au grand galop et prenaient ces malheureux sur leur selle. C'est noble, n'est-ce-pas? Il est affreux de voir les tués. Le général m'a envoyé avec la cavalerie (ainsi qu'Eugène) pour les poursuivre.

Nous nous sommes emparés du camp ennemi et nous les avons suivis. Un grand bateau rempli de Kiviens, qui voulaient s'échapper, a été surpris par les nôtres sur la rivière; ils voulaient passer de l'autre côté. J'ai ordonné aux cosaques de l'Oural de mettre pied à terre et de faire feu sur le bateau; de la rive gauche de la rivière et du bateau l'on tirait sur nous ; mais nos balles cosaques produisirent un effet colossal. Les Kiviens se jetèrent à l'eau et se noyèrent; les Turquemènes voulurent les aider et au nombre de

400 cavaliers se précipitèrent sur nous, mais un coup de canon les éloigna.

Il était inutile de songer à les poursuivre, cela était impossible; nos chevaux avaient fait, depuis hier, 75 verstes et n'avaient pas bu. A quoi bon du reste? L'ennemi avait été battu le matin par l'infanterie et l'artillerie; dans la journée, la cavalerie l'avait poursuivi, chassé du camp et de la position où il croyait passer la nuit; c'était bien assez! Par-dessus le marché, un grand bateau de prisonniers kiviens est resté entre nos mains. Les cosaques se jetèrent dans la rivière avec leurs chevaux à côté et s'emparèrent de cette embarcation; les derniers Turquemènes qui s'y trouvaient se précipitèrent à la nage. Trente minutes après, le trophée était chez nous. J'ai presque oublié de te dire que, quand nous nous approchions du camp ennemi, il y avait encore 150 Turquemènes; le colonel commandant la cavalerie me proposa de commander l'attaque. J'étais heureux; j'ordonnai au trompette de donner le signal et je commandai à mes cavaliers de dégaîner; moi-même je pris mon sabre avec un sentiment tout autre qu'au Champ-de-Mars à Pétersbourg, devant l'escadron de l'empereur.

Je me retournai et je remarquai que les cosaques que je commandais pour ces quelques heures firent le signe de la croix, se préparant à la mort. Puis, levant le sabre, je commandai : Carrière! En dix minutes nous étions dans le camp de l'ennemi, mais ce dernier ne nous montra que son dos. Je n'oublierai jamais ce moment, bien qu'il n'y ait pas eu de sang répandu.

J'avoue franchement que j'eus des battements de cœur quand les balles sifflaient tout autour de nous. Heureusement, l'ennemi tirait mal, nous subîmes peu de pertes ; en général ce fut une journée terriblement émouvante.

Merci pour tes charmantes lettres, ma chère petite, mon ange adoré. Ton amour me fait tant de bien ! Si tu savais combien je t'aime, combien je suis à toi !

Si je veux qu'on m'estime, qu'on me distingue, c'est uniquement pour toi, pour que tu m'aimes encore davantage. C'est toi tout entière que je veux ; je veux être ton idéal, ton seul amour... Je veux qu'en mourant un jour tu dises : « Ah ! comme j'aimais N... je n'aimais personne plus que lui ! » Voilà mon rêve. Tu comprends maintenant que tout m'est égal, que je me moque bien de la vie et que je n'ai que toi dans ce bas monde.

Au revoir dans quelques semaines, dans quelques jours peut-être ! Douchka, je t'adore plus que jamais !

Le général m'a remercié : tout le monde en parle et l'on est furieux.

A toi de cœur.

N...

CHAPITRE XVI

Lettre de Bouchara. — Trois télégrammes. — Je quitte Paris.

La lettre qu'on vient de lire est une des dernières qui me furent adressées de l'Asie; une autre ne tarda pas à les suivre; j'y étais sollicitée, comme on va le voir, d'aller à la rencontre de N.....

Bouchara, 18 Avril 1873.

MA CHÈRE PETITE, MON ADORABLE ÉPOUSE,

La vie militaire est agréable, mais plus agréable encore est l'amour. Je sens en moi un vide terrible, bien que je ne manque pas d'occupation. Nous sommes à cent verstes de Kiva: nous espérons prendre cette ville dans quelques jours; immédiatement après j'ob-

tiendrai un congé pour trois ou quatre mois et je retournerai à Pétersbourg pour tout l'été et peut-être pour toujours. Attends-moi, tâche de prendre patience et nous serons heureux comme nous l'avons été à Naples et à Vienne après ta risible et amusante escapade, et peut-être comme nous ne l'avons jamais été.

Mon espérance de retour me paraît certaine de se réaliser. Je serai à Pétersbourg pour le 18 juin au plus tard ; mais nous pourrons nous voir avant ce temps. Je vais te dire comment.

Achète une grande carte de la Russie et examine-la bien. Pour arriver à toi, je dois passer par Orenbourg, par Samara sur la grande rivière du Volga, de là, en bateau à vapeur, par Kasan, Nijni-Novogorod et Moscou.

Je t'enverrai un télégramme d'Orsk en retournant en Russie. Tu partiras alors tout de suite, et tu pourras me rencontrer à Samara (dans un hôtel). Tu sauras bien quel jour aura lieu mon arrivée dans cette ville et où je m'arrêterai. Tu me feras parvenir un billet qui me dira où te trouver.

A Samara nous passerons quelques jours peut-être tout à fait tranquilles, ce qui est impossible à Pétersbourg. Il me semble, ma bien-aimée, que tu seras aussi contente que moi. Ne parle de cela à personne.

Mon père m'écrit qu'il veut aller à Vienne au mois de juillet : nous irons aussi visiter l'exposition.

Je t'embrasse comme un fou, comme un Espagnol.

A toi pour toute mon existence.

N.....

La chose peut paraître singulière, mais j'ai toujours pensé qu'il avait une force magnétique qui me touchait partout et toujours, à n'importe quelle distance il se trouvât de moi.

Quand je devais recevoir une lettre de lui, je ressentais une agitation invincible que je ne pouvais maîtriser.

Je pressentais sa présence à un tel point que si tout à coup, bien qu'il fût alors en Asie, je l'avais vu entrer chez moi, je n'en aurais pas éprouvé le moindre étonnement.

Dans mon impatience, je harcelais à chaque instant mes femmes de chambre en leur demandant si rien n'était arrivé; cela les ennuyait assez, comme on peut le supposer et l'on s'imaginera facilement leur triomphe quand elles m'apportèrent la dépêche suivante.

Orsk, 1er juin 1873

En faisant la reconnaissance de la forteresse ennemie qui se trouvait du côté gauche de l'Amon-Daria, nous avons rencontré un feu terrible. La rivière nous séparait; le premier boulet kivien est tombé à droite, à quinze pas de moi; le second, que j'ai ramassé après, à gauche, à sept pas. La terre, sautant en l'air, nous a enveloppés; mon médecin fut renversé

à terre avec son cheval. Vingt boulets, succédant à ces deux, tombèrent tout près; deux de nos chevaux ont été tués; une roue de canon a été brisée. Notre artillerie a répondu par cinquante obus.

L'ennemi a pris la fuite en laissant plusieurs morts et plus de cent hommes privés de jambes et de bras. Nous avons traversé le fleuve sur des bateaux pris aux Kiviens. Le peuple se rend.

Mille et mille de mes plus tendres baisers.

N....

Ce télégramme fut suivi de celui-ci :

Orak, 2 juin 1873.

MA CHÈRE AME,

Grande forteresse occupée par nos troupes après un combat de cinq heures. Partirai d'ici dans les premiers jours de juin. Serai à Samara le 16 ou le 18. Je veux, je dois vous voir... C'est plus fort que moi.

Tendres embrassements.

N....

Enfin cette dernière dépêche m'arriva quelque temps après d'Orenbourg :

Je vous attends le 6 juillet; je pars à l'instant. La ville m'a donné un bal superbe. Je brûle d'impatience.

N....

On devine quel fût mon ravissement; je fis mes préparatifs pour partir le soir même.

Laissant mes bagages aux soins de ma Joséphine, je me mis en route avec Catherine, ma femme de chambre russe. Bien que j'allasse au devant de celui qui m'était cher à tant de titres, je ne vis point sans un serrement de cœur la gare du Nord d'où j'avais, on s'en souvient, dirigé naguère ma course aventureuse vers l'empire de Russie. L'impression que je ressens toujours en quittant Paris sera facilement comprise des voyageurs pour lesquels un poète semble avoir écrit :

Paris, doux et brillant rivage
Où l'étranger reste comme enchaîné!

Qu'y a-t-il donc dans cette ville enchanteresse pour qu'elle attire et retienne ainsi le monde comme par une puissance magique? Pour mon compte, je puis dire que je ne l'ai jamais quittée sans regret comme je ne l'ai jamais revue sans bonheur.

CHAPITRE XVIII

Je descends le Volga. — La rencontre. — Retour à Saint-Pétersbourg.

C'est dans la soirée du 26 juin 1873 que je quittai Paris pour me rendre directement à Samara.

Le soir du 27, j'étais à Berlin, le 28 à Varsovie où je ne m'arrêtai que quelques heures pour consulter les cartes routières et les employés d'hôtels au sujet des meilleurs chemins à suivre pour aller à Nijni Novogorod, et je me décidai à prendre celui de Smolensk et de Moscou où je devais arriver le 30 au plus tard.

Le désir d'arriver bientôt semble rendre la

route interminable ; je trouvai celle-ci la plus monotone et la plus ennuyeuse de toutes celles que j'eusse jamais parcourues.

Je voyageai avec une dame qui allait à la rencontre de son mari, qu'elle n'avait pas vu depuis un an ; j'enviai sa patience et sa froideur apparentes; mais la vue de ce dernier me donna bientôt la raison de ce calme. Qu'on se figure un militaire au nez rouge, aux lèvres épaisses, aux yeux injectés de sang et qui, tout hébétés, semblaient vouloir passer à travers ses lunettes, et, l'on devinera pourquoi la femme, assez jolie, du reste, de ce piètre époux lui prodigua aussi peu de baisers que de caresses.....

Il était nuit close quand j'arrivai à Moscou, au milieu de la poussière et d'une chaleur non moins intense qu'en plein jour, et roulant sur des rues les plus mal pavées du monde. Cette vue m'enleva d'abord mes illusions, mais le lendemain je fus d'avis qu'on ne doit jamais se fier à ses premières impressions : forcée d'attendre jusqu'au soir à huit heures le départ du train pour Nijni

Novogorod, je consacrai, à visiter la ville, le temps que j'avais à y passer.

Je m'habillai de bonne heure, et tout naturellement ma première visite fut pour le Kremlin. Il n'est personne qui ne connaisse ce gigantesque monument par les descriptions des Guides des voyageurs, et cependant je défie qu'on puisse se vanter de le connaître sans l'avoir vu.

Je visitai aussi les principales églises et un fameux restaurant où il y avait un orgue mécanique qui produisait les accords les plus extraordinaires; les garçons de cet établissement portaient tous les costumes pittoresques des moujicks.

J'envoyai des dépêches à droite et à gauche et je crois avoir dépensé en télégrammes la valeur d'une petite fortune; leur destinataire n'a pas dû en trouver moins de vingt à Orsk, comme à Orenbourg et à Samara.

Ainsi que je l'ai dit, je quittai Moscou dans la soirée et je descendis le Volga, *la Mère-Volga*, comme disent les Russes, à bord d'un bateau à vapeur.

Ce bateau n'avait rien de bien séduisant : les 1res et 2e classes étaient prises, et j'aurais été obligée de me rendre dans la troisième avec les moujicks si le capitaine n'avait mis gracieusement sa cabine à ma disposition.

Je garderai toute ma vie le souvenir de ce triste fleuve qui va s'élargissant de plus en plus, et de ses rives sablonneuses près desquelles on distingue de temps en temps un arbre solitaire et rabougri. Depuis Nijni Novogorod jusqu'à Simbirsk, je n'aperçus rien qui mérite la moindre mention. Mais, comme si la nature voulait se venger, après avoir provoqué un dédain si long et si mérité, elle fait surgir tout à coup, à partir de ce dernier point, des montagnes escarpées et des collines toutes verdoyantes : le fleuve se rétrécit un peu, puis reprend sa largeur primitive et jusqu'à Samara il peut soutenir la comparaison avec les parties les plus poétiques du Rhin.

La chaleur était insupportable; le jour, nous étions tourmentés par les mouches et la nuit dévorés par toutes sortes de moustiques.

La plupart des voyageurs me semblèrent

assez bizarres. Pour ne pas faire de dépenses à bord ils avaient apporté du thé, du sucre et des provisions de bouche. Mon regard fut attristé, je devrais dire mon cœur fut oppressé à la vue d'une pauvre poitrinaire qui allait à Samara pour boire du kymus, lait de jument qu'on fait fermenter et qui, au moment où on le prend, mousse comme du vin de Champagne. Ce breuvage, qu'on dit souverain pour la phthisie, plaisait beaucoup au G.-D.; quant à moi, je ne pus jamais en avaler deux gorgées.

Je trouvai parmi mes compagnons de voyage un ex-officier de la garde qui avait gaspillé toute sa fortune dans les plaisirs et qu'on avait envoyé au Caucase; il me dit en confidence qu'il aurait bien voulu être mort et qu'il ferait tout son possible pour devenir une victime de plus de la boisson. Pauvre naufragé de l'amour, je le plaignis sincèrement de s'être ainsi laissé charmer par tant de sirènes ruineuses.

Je remarquai aussi un Persan à l'attitude très digne qui s'agenouillait souvent en notre

présence et priait son Dieu et son prophète sans se laisser déconcerter par nos sourires moqueurs.

Les moujicks étaient parqués les uns sur les autres comme des bestiaux; on les voyait couchés sur des sacs de foin, sur des matelas et des oreillers qu'ils avaient apportés; les voyageurs, à quelque classe qu'ils appartiennent, n'ont garde d'oublier ce dernier ustensile de voyage. Ces braves gens ne semblaient pas trop malheureux dans la saleté où ils croupissent en plein soleil et par une chaleur capable de les rôtir : nous les entendions souvent entonner leurs chants en l'honneur de Dieu et du Czar.

Lorsque je montais sur le pont, je trébuchais presque toujours en me frayant un chemin à travers cette foule grouillante; ils me priaient de les excuser, regardaient avec la plus naïve contemplation mes cheveux blonds et m'appelaient la Belle Anglaise. Tout le temps du voyage et à l'arrivée à chaque station je les voyais se tenir près de la cabine du capitaine. Leur admiration si honnête

n'était pas sans me charmer et me rendre quelque peu vaniteuse.

Ce qui me frappa surtout, ce fut l'aspect des femmes qui travaillaient le long du rivage et qui ramassaient du bois, qu'elles transportaient dans les bateaux, ce qu'elles faisaient avec autant de célérité que de courage.

La journée s'écoula aussi rapidement que la nuit, et, le lendemain matin, je me trouvai à Kasan, qui est, comme on le sait, la capitale des anciens Tartares et est encore toute peuplée aujourd'hui de cette race originale.

Kasan est situé dans l'intérieur du pays. Après avoir quitté le bateau, je dus, pour y arriver, faire cinq verstes en voiture. Je me dirigeai sur-le-champ vers l'*Hôtel Comengo*, qui est le meilleur de l'endroit.

On m'y donna un très singulier appartement. Il y avait un salon assez grand pour y faire danser deux cents personnes et une superbe chambre à coucher ornée de draperies jaunes et rouges; les fenêtres ressem-

blaient à des vitraux d'église où le soleil dardait ses rayons les plus ardents, car il n'y avait pas de rideaux.

Comme je n'avais reçu aucune dépêche, je résolus d'attendre et de voir si je n'entendrais pas parler de mon N......

Cette décision plaide en faveur de ma patience, car la chaleur était intolérable au point qu'on ne pouvait sortir que vers neuf ou dix heures du soir.

Le directeur de la télégraphie m'envoya cependant une quantité de réponses à mes demandes, et je fus convaincue que mon jeune vainqueur n'était pas encore parvenu à Orsk.

Pendant une promenade que je fis en voiture, le peuple me regardait d'un air qui avait de quoi m'effrayer; je pensais que c'était parce que je n'étais pas voilée comme les indigènes.

Il n'y avait dans cette ville ni livre à acheter ni à emprunter, excepté ceux qui étaient en langue russe, et ma connaissance de cette langue, surtout pour la lecture, était alors assez limitée; d'un autre côté, si la nour-

riture intellectuelle me faisait défaut, l'alimentation corporelle n'avait rien de bien attrayant, car on ne m'offrait à manger que du veau, que j'ai toujours considéré comme la plus insipide de toutes les viandes.

Je ne me souviens pas d'avoir mangé, bu et dormi si peu que dans l'espace de ces dix jours assaisonnés d'une telle chaleur. Toutefois, j'aurais continué d'attendre si ma camériste Catherine ne m'avait déclaré que c'était inutile et que des mois pourraient se passer avant l'arrivée du courrier.

La ville de Kazan, dont je parlerai peu, est extraordinaire par son côté désert et silencieux ; on la croirait sœur d'Herculanum. J'y voyais, à de rares intervalles, passer une femme voilée qui me lançait un regard de ses yeux noirs et perçants et me considérait comme un phénomène.

Une ou deux fois par jour j'entendais des chants solennels sous mes fenêtres ; je voyais alors s'avancer une procession funèbre et j'apercevais, comme aux funérailles d'Ophélie, la tête du défunt, car on n'y couvre les visages

des morts que lorsqu'ils sont arrivés au cimetière.

L'impatience finit cependant par me gagner et, un matin, je payai ma note et je partis pour remonter le Volga. Cette fois je me trouvai très confortablement établie : il y avait à bord une société charmante. Parmi les passagers, je rencontrai un courrier détaché de Tachkent pour informer l'Empereur que la ville de Kiva avait été prise le 28 mai; je remarquai aussi plusieurs femmes d'officiers dont les maris étaient dans l'Asie Mineure et qui me firent le récit de leurs voyages; on comprendra que leurs détails me causèrent la plus vive impression.

On soupçonnait, je pense, qui j'étais, mais on ne fit pas la moindre allusion à ma position et l'on s'efforça de me rendre la traversée le moins désagréable possible.

Il y avait à bord du bateau une vieille dame de plus de soixante-quinze ans, à la physionomie fort expressive : elle était très riche et possédait à Saratoff une magnifique habitation. Elle louait cette maison et de-

meurait elle-même dans une simple chambre meublée : cette crainte de vivre dans sa propriété lui venait de la convoitise de ses parents qu'elle supposait capables de l'assassiner. Elle ne mangeait jamais avec eux, dans l'appréhension de se voir empoisonnée. Elle passait ses étés à monter et à descendre le Volga sur le bateau à vapeur, et ses hivers sur le chemin de fer de Saratoff à Moscou.

Elle avait à sa suite une dame de compagnie qui l'habillait d'une manière charmante, lui mettait en main sa tabatière, c'est alors qu'Alina Ivanowa (tel était son nom) était toute prête pour recevoir sa cour.

Je la surnommai la reine du Volga et elle l'était en effet, ayant passé plus de trente étés sur ce grand fleuve. Tout le monde la connaissait sur le parcours et je vis quantité de personnes qui venaient lui baiser les mains. Elle s'éprit pour moi d'une grande affection : quand mon répertoire russe me faisait défaut, elle recourait au français qu'elle n'avait pas parlé depuis plus de quarante ans; il paraît que son second mari, qui ne com-

prenait pas cette langue, était fort soupçonneux et lui défendait de la parler.

Elle me raconta toute sa vie et lorsque le bateau nous déposa à Nijni-Novogorod, elle me demanda si je voulais l'embrasser pour lui dire adieu.

— Cela vous ennuie-t-il, me dit-elle, d'embrasser une vieille ratatinée comme moi? je crois qu'un baiser de vos belles lèvres si jeunes et si fraîches me donnerait une nouvelle existence.

Je jetai mes bras autour de son cou et je l'embrassai de tout mon cœur; elle en devint pourpre de plaisir.

— Que Dieu, ajouta-t-elle avec émotion, vous rende bientôt votre prince et puissiez-vous être heureuse avec lui!

Elle m'engagea à l'aller voir si jamais je repassais par le pays et me fit promettre de lui envoyer mon portrait, ce à quoi je n'eus garde de manquer.

A mon arrivée à Nijni-Novogorod, l'impression que mon jeune guerrier était en route me fit m'y arrêter quatre jours

dans l'espoir de recevoir de ses nouvelles.

Cette ville est, comme chacun le sait, la foire du monde entier, et, quoique ce fût alors le 1er juillet, on disposait déjà tout pour l'ouverture qui n'a lieu qu'au commencement du mois suivant.

Le 29 juin était la fête de saint Pierre et saint Paul; j'étais si agitée au sujet de mon ami, que j'allai à l'église prier sur les dalles comme une vraie Russe et y invoquer les mânes de ses ancêtres.

Dès que le service fut terminé, je fis chanter un *Te Deum* à son intention; je me sentis plus calme à la suite de l'exécution de ce chant religieux et, deux ou trois jours après, je partis pour Saint-Pétersbourg.

A mon arrivée, qui eut lieu le dimanche matin, je reçus une dépêche m'informant que le G.-D. était à Orsk et que je devais partir sans désemparer. Je me remis donc aussitôt en route et je repassai par le même chemin, mais en poussant vingt-quatre heures plus loin jusqu'à Samara.

Les incidents du voyage firent sur moi peu

d'impression, car l'impatience et la joie absorbaient toutes mes facultés; j'arrivai à Samara vers cinq heures du matin; je ne pus fermer l'œil de toute la nuit. Dès quatre heures du matin je fus habillée, coiffée et même frisée, s'il vous plaît!

Bien avant que le bateau fût arrivé, je reçus un domestique de N..... qui me remit la lettre suivante :

Samara, 6 juillet.

Ma plus adorée que jamais, ma Fanny Lear,

Enfin, après cinq mois, je vais te revoir : cela me paraît impossible et pourtant j'ai en main tes dépêches et tes lettres qui me prouvent que je ne rêve pas.

Il me semblait déjà que j'étais enterré et que tout était fini, et voilà que je reviens à la vie. Ah! Dieu, combien je suis heureux! Il y a donc dans notre existence de ces moments si difficiles à supporter et même à comprendre à force de bonheur!

Je suis persuadé que tu avais bien raison; me voilà, comme tu le disais, devenu un homme et toi, tu dois être devenue plus femme que lors de mon départ. Si jusqu'ici on n'est pas parvenu à nous séparer, si l'expédition de Kiva n'a pas suffi pour cela, tous les autres moyens sont impuissants.

Baboura t'indiquera le chemin de l'hôtel; prends-y

le numéro 16; c'est le meilleur établissement de ce genre.

Je ne tarderai pas à arriver et nous serons tranquilles, car à côté sont logées deux personnes venues avec moi; on pensera que je suis en leur compagnie.

Encore quelques minutes, chère amie de mon âme, et je t'écraserai de mes caresses.

N.....

Au reçu de ces lignes, je tressaillis de bonheur; je pris bien vite une voiture pour me rendre à l'hôtel; je m'y trouvai effectivement entre deux de ses amis. Le garçon de l'hôtel entra, ferma la porte de communication et emporta la clef.

Restée seule, j'arpentai le parquet d'un pas fiévreux, je me regardai dans la glace, je donnai à ma coiffure un dernier coup de main et je serrai ma ceinture à en perdre la respiration, car mon bel ami adore les tailles de guêpe. J'essayai de lire, mais cela m'était impossible; je me mis à la fenêtre où, malgré l'ardeur du soleil, je regardai longtemps de tous mes yeux et écoutai de toutes mes oreilles. Mon cœur battait à se rompre..... je revins ainsi maintes fois de l'intérieur de

la chambre à mon poste d'observation et j'avais tout aussi envie de pleurer que de rire.

Tout à coup j'entendis des hourras frénétiques ; je me précipitai à la croisée et j'aperçus enfin l'homme que j'aimais s'avançant à grands pas, suivi d'une foule de gens qui lui baisaient les mains et même les pieds. Il avait voulu venir me voir secrètement, mais la multitude avait déjoué ce dessein et, l'ayant reconnu, elle s'était, jusqu'au bout, précipitée à sa suite.

Je l'entendis s'avancer vers l'appartement que j'occupais ; mon oreille saisit son pas bien connu quand il pénétra dans la pièce attenante à la mienne.

Pour se montrer à la foule, il dut paraître au balcon. Les acclamations les plus enthousiastes retentirent alors de toutes parts ; il y répondit brièvement, mais dans les termes les plus gracieux. J'avais une envie folle de m'élancer par ma fenêtre sur ce même balcon d'où je l'entendais sans le voir. C'était un supplice horrible que de le savoir si près de moi et de ne pouvoir ni le voir ni lui parler.

Cependant il fut bientôt libre et vint frapper doucement à ma porte en me parlant comme si nous n'avions été séparés que depuis quelques heures. — Fanny Lear, ouvre ta porte! me cria-t-il. — Mais je ne le puis pas, répondis-je, le garçon l'a fermée et a emporté la clef.

Après l'avoir attendu si longtemps et avec tant de patience, il me semblait étrange de l'entendre ainsi m'adresser la parole à travers une porte sans que je pusse le voir. Bientôt pourtant la clef tant désirée tourna dans la serrure et la porte s'ouvrit.

Au lieu de me jeter à son cou, je me mis, je ne sais pourquoi, à fuir, et j'allai me cacher derrière un rideau où il fut forcé de venir me chercher.

Il me tint alors dans ses bras, me regarda comme s'il avait envie de me dévorer et je vis de grosses larmes rouler dans ses yeux; puis il me serra plus fortement sur sa poitrine et m'accabla de baisers et de caresses. Un assez long intervalle s'écoula avant que j'eusse la force de proférer un seul mot; mon

cœur était trop plein pour que je pusse parler.

Je le trouvai affreusement noirci par le hâle, si amaigri et l'air si fatigué que je tremblai qu'il ne fût sérieusement malade. Il me rassura de ce côté et peu à peu il me raconta les principaux incidents de la campagne et de son retour.

Je le félicitai sur la certitude où il était de recevoir la croix de Saint-George qu'il me paraissait avoir si bien gagnée; cette idée l'enchantait, et cependant, dans sa modestie, il me dit que ce qu'il avait fait était trop peu méritoire pour lui attirer une si brillante distinction, et ajouta que cependant on pourrait la lui accorder, vu que l'usage est de la donner à tous les membres de la famille impériale qui ont reçu le baptême de feu.

Il ne put s'arrêter auprès de moi que quelques instants, car la municipalité lui avait offert un grand déjeuner suivi de la revue des pompiers de la ville. Il était, comme moi, désolé que nous n'eussions pas notre tranquillité d'autrefois; d'autre part, son père

lui avait mandé par dépêche qu'il l'attendait, et il devait se rendre à ce désir.

Le lendemain nous nous embarquâmes pour Saratoff à bord de l'*Alexandre II*, steamer construit sur le modèle de ceux des États-Unis; de là nous nous dirigeâmes en chemin de fer vers Pétersbourg; le jour suivant, nous reprîmes le bateau à vapeur, moi de très-bonne heure pour ne pas éveiller l'attention, lui un peu plus tard, au milieu d'une foule d'officiers, de magistrats et de membres de la noblesse et du clergé.

Le calme dont il avait besoin le fuyait partout; à chaque station, c'étaient de nouvelles démonstrations des municipalités, des arcs de triomphe, des drapeaux suspendus, des roulements de tambours et les souhaits de bienvenue avec les offrandes traditionnelles de pain et de sel.

Il prononçait alors quelques mots de remercîment, on poussait des hourras à soulever la terre et c'était fini. Je ne dois pas oublier les défilades des dames, à chaque station où nous devions nous arrêter une heure et même

davantage ; on les voyait pénétrer à la queue-leu-leu dans le salon du bateau, faire une révérence, jeter un coup d'œil et disparaître par l'autre porte comme dans une procession d'opéra comique.

Toutes les stations par lesquelles nous passions dans la nuit étaient brillamment illuminées. Le G.-D. avait l'air joyeux, malgré la fatigue qu'il éprouvait. Son tempérament nerveux lui donnait une force qui le soutenait momentanément, mais de temps en temps il venait en cachette dans ma cabine, laissait tomber son visage sur mes genoux et cédait à l'épuisement et au sommeil. Je contemplais alors avec amour sa figure pâle et décharnée pour bien m'assurer qu'il était vivant.

Quand nous passâmes à Saratoff, ma chère et bonne vieille reine du Volga vint à ma rencontre, m'entraîna chez elle et me fit prendre à la hâte une collation avant mon départ pour la gare du chemin de fer.

Ce fut un voyage aussi lent que fastidieux; mais comme mon ami ne me quittait point,

excepté pour les réceptions officielles, je ne ressentais pas trop la fatigue. L'ovation faite à Moscou fut magnifique; elle fut suivie d'un déjeuner de gala chez le gouverneur général.

Tous ces bruyants accueils ennuyaient beaucoup N... Je n'ai jamais vu un prince qui s'en souciât si peu que lui et qui dédaignât à ce point tous ces honneurs attachés à son rang.

Enfin, nous arrivâmes à Pétersbourg, le 12 juillet, pour n'y rester que trois jours.

CHAPITRE XVIII

Le palais des grands-ducs de Lithuanie. — L'exposition de Vienne. — L'achat d'un palais.

Nous passâmes très agréablement ces trois jours à Pavlovsk ; il ne me quitta presque pas. Mais son père était impatient de se rendre à Vienne, et en même temps N... était forcé de partir pour Varsovie afin d'y présenter ses hommages à l'Empereur.

Nous nous séparâmes donc à la fin de la semaine ; je devais le suivre le lundi suivant, mais, à son arrivée à Varsovie, il apprit que

le souverain était obligé de retourner à Vilna pour y recevoir l'Impératrice et la grande duchesse Marie à leur retour d'Italie. On devait y passer une grande revue. L'empereur l'invita à l'y accompagner, et l'on sait que toute invitation de sa part équivaut à un ordre.

Je reçus alors une dépêche qui m'intimait de me rendre à Vilna et de rester tranquillement à la station jusqu'à ce qu'un émissaire vînt me dire ce que je devais faire. Conformément à ce désir, je pris le train dans la soirée du dimanche. J'arrivai la première à Vilna et j'eus le plaisir d'y voir le czar, sa suite et la réception qu'on lui fit. L'aide de camp du G.-D. arriva presque aussitôt et me désigna l'hôtel où je devais me rendre pour y attendre son maître.

La ville était merveilleusement pavoisée; ce qui me frappa surtout ce fut l'aspect des riches tapis qui garnissaient toutes les fenêtres.

A trois heures, l'Impératrice et la grande-duchesse arrivèrent. L'accueil que leur fit

Sa Majesté avait quelque chose de fort édifiant, surtout pour le public.

Je me rendis alors à l'hôtel par un ciel gros d'orage et j'y commandai un dîner. Bientôt je reçus le billet suivant :

Sois la bienvenue, ma belle, dans l'ex-palais des grands-ducs de Lithuanie. Je t'attendrai à huit heures. Tu entreras par la porte du jardin où se tient la sentinelle qui n'osera pas te retenir.

A toi de cœur,
N.....

Le domestique qui me remit ces mots me fit monter dans un drochki et je partis sans savoir où était situé ce palais ni comment j'y entrerais, et avec une frayeur mortelle de la sentinelle. J'y pénétrai pourtant sans difficulté et me trouvai aussitôt dans un grand salon tendu de jaune : le G.-D. m'envoya du thé, et j'appris dans la suite que je l'avais pris à la table même où Alexandre Ier avait tracé les plans de sa retraite vers Moscou et où, le lendemain, Napoléon Ier avait élaboré les siens contre la même ville. L'encrier, les plumes et tous les petits accessoires étaient restés intacts, les

Russes les ayant abandonnés dans leur précipitation et les Français ayant sans doute oublié de les emporter.

Le temps que je passai à examiner toutes ces curiosités s'écoula rapidement. On devait donner un grand dîner et N...... ne pouvait quitter la table. Il me dit ensuite qu'il croyait que le duc de M. n'aurait jamais fini de manger, de boire et de poser.

Le lendemain je m'habillai de bonne heure, car nous devions partir pour Varsovie en route pour Vienne.

Le voyage s'effectua sans autre incident qu'une chaleur excessive. Je voyageai, en gilet à larges manches, dans le wagon spécial du G.-D. A notre approche de la frontière, on recueillit les passe-ports; naturellement je passai inaperçue et j'oubliai tout à fait que ma femme de chambre était portée sur le mien qu'elle fut obligée de remettre.

On fit ensuite l'appel de mon nom, mais Joséphine ne pouvait pas avouer que j'étais avec le G.-D.; elle déclara toutefois que j'étais dans

le train. On me chercha partout sans le moindre succès; les employés purent croire que ma caméristeétait quelque Jude en jupons et s'était débarrassée de moi. Mais bientôt les serviteurs du G.-D. surent de quoi il s'agissait et vinrent nous en informer. Je quittai aussitôt le wagon par le côté opposé de la descente, au risque de me casser bras et jambes, et je grimpai dans mon coupé où je trônais triomphalement quand les employés revinrent pour s'emparer de la personne de ma malheureuse Joséphine. Le lecteur peut se figurer l'ahurissement de ces braves officiers qui, me voyant comme sortie d'une boîte magique, pensèrent qu'on leur avait joué une mauvaise farce. Ils n'osèrent pourtant pas me questionner; peut-être l'un d'eux devina-t-il la vérité; le fait est que nous rîmes beaucoup de cette scène amusante.

Le lendemain nous arrivâmes à Vienne où N...... s'empressa d'aller à l'ambassade avec son père, pendant que je m'installais au *Grand-Hôtel.*

Pendant les trois ou quatre premiers jours

l'exposition nous intéressa au plus haut point, de même que le Prater et toutes les curiosités qui reliaient les parties de ce vaste pandémonium.

Le père de N....., ne voulant pas rendre lui-même sa visite à sa grande-duchesse, proposa à son fils d'y aller à sa place. Elle se trouvait à douze heures de Vienne, à un endroit nommé Marienbrün, près de Munich; elle était alors entre les mains d'une espèce de sorcière que N....., appelait la *doctoress*. Sa magie ou plutôt son charlatanisme avait si bien empaumé la princesse, qu'elle avait en cette femme la confiance la plus aveugle : il n'y a, après tout, comme on dit, que la foi qui sauve.

Il m'est impossible de ne pas croire que cette foi ne fût véritable, car, dans une de ses lettres, elle parle d'elle dans les termes les plus chaleureux, en disant que c'est une envoyée de Dieu et que, tout en prenant soin de sa santé, elle influence et guérit en même temps son âme et son esprit.

En tous cas, il est sûr que cette influence

était puissante; cette femme, d'ailleurs, se pliait à tous les caprices de sa malade pour mieux la gouverner.

Un jour que la Grande-Duchesse ne pouvait dormir, elle écrivit à sa doctoress. Celle-ci lui répondit de lui expédier son matelas en l'assurant qu'elle remédierait à cet inconvénient.

Le matelas fut envoyé, puis renvoyé, et la sorcière déclara que désormais la princesse goûterait les douceurs du sommeil le plus parfait; elle ajouta qu'en défaisant ce matelas, elle y avait trouvé des feuilles sèches, des morceaux de bois, des épingles et Dieu sait quoi encore; et qu'elle avait tout enlevé.

La bienheureuse princesse ne douta pas de l'efficacité de ce moyen, et déclara dans la suite que le sommeil lui était revenu aussi calme et aussi profond que celui d'un enfant.

Quand le train nous déposa à Munich, nous étions profondément endormis l'un et l'autre, et nous fûmes sur le point d'aller jusqu'à Strasbourg. La chaleur continuait d'être aussi intense que jamais : je dus rester

seule dans mon appartement de cette ville maussade pendant les visites que N... faisait à sa mère. Je ne le quittais que pour aller voir mes *morts*, ce qui égayait beaucoup le G.-D. Il y a, dans le cimetière de Munich, une maison, partagée en deux sections où l'on est obligé d'exposer les défunts pendant vingt-quatre heures; le côté droit est destiné aux pauvres et le côté gauche est réservé aux riches. Cette précaution vient de la crainte qu'il n'y ait parmi eux un cas de léthargie

C'est un spectacle très bizarre; les morts sont couverts de fleurs au milieu de cierges allumés, et chacun tient à son poignet un cordon qui communique avec une sonnette. S'ils ne sont pas morts et que leurs muscles fassent le moindre mouvement, l'impulsion donnée à la sonnerie doit réveiller le gardien.

Je demandai à ce dernier si jamais un cas semblable s'était présenté. — Une seule fois, me répondit-il, mais ce ressuscité fut si effrayé, à son réveil, en se trouvant dans ce lieu de sépulture, qu'il expira pour tout de bon le lendemain.

Les visites quotidiennes que je faisais à ce lieu de repos m'enhardirent peu à peu et je m'habituai à regarder avec moins d'effroi cette déesse qui, en définitive, ne fait que rompre les chaînes, souvent trop lourdes, de la vie.

Je fus très heureuse de partir pour Voslau où les bains ferrugineux étaient recommandés comme fortifiants pour mon ami, après sa campagne de Kiva. Nous allions tous les jours de Voslau à Vienne où N... ne manquait jamais de faire des stations interminables à l'exposition.

Les sections de la France et de l'Italie me parurent les plus jolies et les mieux arrangées.

L'Italie était riche en objets d'art de toute espèce : statues, bronzes, mosaïques, etc. Pendant mon voyage dans ce pays, il y avait beaucoup de sujets que j'avais admirés à l'état d'ébauche et que je retrouvai ici avec plaisir entièrement et fort admirablement achevés.

Parmi les doux souvenirs qui me restèrent de cette exposition, je dois citer un bracelet enrichi de diamants de couleur et deux

boucles d'oreilles en émeraude qui ont appartenu à l'impératrice Eugénie.

Il y avait une très belle parure de diamants qui avait également été la propriété de cette gracieuse souveraine; toutes les pierres en étaient inappréciables, tant à cause de leur origine que pour leur valeur réelle et pour la pureté de leur eau. Quelques-unes avaient été données par l'impératrice Marie-Thérèse à sa fille Marie-Antoinette; plusieurs avaient été portées par Joséphine, Hortense et Marie-Louise. L'étui était en écaille et l'on y voyait le chiffre et la couronne de la dernière souveraine des Français. On envoya cette parure en Russie, dans la pensée que le czar en ferait don à sa fille adorée, mais il ne l'acheta point, et l'on doit déplorer qu'une œuvre si belle et si riche soit devenue la proie des juifs qui se la sont partagée en morceaux pour les faire tomber dans les mains épaisses de quelque roturière, au lieu d'avoir servi à rehausser la beauté d'une vraie princesse du sang, bien que parmi toutes les plus séduisantes je n'en aie jamais trouvé une qui, sous le rapport de la

séduction et de la beauté, pût rivaliser avec l'impératrice Eugénie.

Nous restâmes six semaines à Vienne et dans les environs : les beaux jours sont ceux dont on parle le moins, comme les peuples plus heureux sont ceux qui ont le moins d'histoire. N...... quitta notre nid d'amour pour la Crimée et non pour Saint-Pétersbourg ; son absence dura quelques semaines et sa santé s'en trouva bien, ce dont je fus ravie. On ne lui accorda que la croix de Saint-Vladimir; il trouva que c'était trop pour ce qu'il avait fait. Mais ce qui le froissa le plus fut de voir que son cousin, à force de flatteries auprès de ce cuistre de K....., avait reçu celle de Saint-George. Il en fut très affecté, mais il ne dit pas un seul mot qui pût faire soupçonner son désappointement; il le voila sous le masque du silence et son cœur aigri n'en porta pas moins la blessure intérieure qui devait lui être si funeste dans la suite. Comme la campagne de Kiva n'avait pu réussir à le défaire de moi, son père eut l'idée de le marier, or l'usage veut que tout G.-D.,

avant son mariage, s'achète ou se fasse bâtir un palais.

Il y en avait un qui appartenait à une princesse moitié sotte, moitié femme galante : fille d'un moujick, elle s'était élevée, par ses mariages successifs, au point qu'une Altesse devint, pour son argent, son troisième époux, mais cette union ne lui fut pas des plus favorables, car sa femme perdit au jeu presque tout ce qu'elle avait.

On la connaissait bien, ainsi que ses riches toilettes si excentriques, ses mains aux ongles noirs de crasse, ses jupons crottés, son visage fané, ses dents noires et le nombre incalculable des heureux qu'elle a faits ; la chronique va jusqu'à dire qu'il dépasse celui des roubles qu'elle a perdus; mais cela me semble un peu exagéré.

On m'a cité d'elle un seul mot un peu spirituel et encore je crois qu'elle a dû le lire dans quelque roman : « Pourquoi ne les aurais-je pas, tous ces amants ? Cela me donne si peu de peine et cela leur fait tant de plaisir ! »

Elle fut enfin obligée de ce dessaisir de cette propriété, soi-disant pour parfaire la dot de sa fille; mais dans l'hiver qui suivit, elle perdit au jeu tout l'argent qu'elle en avait retiré.

Le G.-D. fit donc cette acquisition; c'était un palais princier et qui fut vendu, comme nous disons en Amérique, « pour une chanson » : la construction seule avait coûté plus qu'il ne paya toute la propriété. Les boiseries, les tapisseries, les meubles de boule et les autres objets épars qui y étaient restés attestaient la plus vaste opulence; les juifs en avaient malheureusement distrait la meilleure et la plus belle partie, entre autres une collection de coupes antiques en argent.

Ce palais avait été construit et orné par le deuxième mari de la princesse; il devait avoir un vrai goût de connaisseur et d'artiste; mais, après sa mort, tout s'était détérioré, et les objets de valeur avaient été remplacés par les ordures les plus abjectes. Dans le même salon, où il y avait un vase magnifique donné par Louis XVI à un des ancêtres du

comte, on trouvait des bibelots modernes dignes de la foire de Saint-Cloud, et à côté de la vraie porcelaine de Saxe s'étalait une faïence sortant d'une poterie de village.

Le nouveau possesseur de cette demeure enchantée était comme un garçon à qui on donne sa première toupie. Ce nouveau joujou lui avait réellement tourné la tête, il ne parlait et ne rêvait que de sa magnifique résidence; mais il ne voulut pas que je la visse avant qu'il en eût fait enlever tous les objets de rebut et que tout fût mis dans l'ordre le plus symétrique et le plus complet.

On comprendra l'impatience et la jalousie que je ressentis de cette acquisition, car je craignais qu'il n'eût plus le moindre goût pour notre petit intérieur, pour ce *home* dont il parlait autrefois avec tant d'enthousiasme.

Le matin du jour où je fus invitée à y déjeuner, je me sentis assez mal à mon aise, j'y allai en rechignant, comme lorsqu'on pressent un malheur, et, pour compléter le mauvais présage je m'y présentai en robe noire. A mon arrivée N..... me dit que

j'étais la bienvenue et chez moi aussi bien que chez lui. Il me fut impossible de sourire quand il me remit une petite clef en argent doré pour une petite porte..... je me laissai même aller à verser quelques larmes, il en parut assez mécontent. Je n'osai pas lui avouer à quel point j'étais oppressée.—Cette habitation, lui dis-je, en essayant de rire, est ma rivale et j'en suis jalouse.

— Enfant, s'écria-t-il, j'aime mon palais, c'est vrai, mais je lui préfère de beaucoup ma Fanny Lear.

Il me prit par la main et me mena près d'un grand escalier de marbre rose décoré de vases splendides et orné à son entrée de deux statues en bronze; il m'introduisit ensuite dans une vaste salle de bal, blanc et or, dans le style renaissance, puis dans un salon tout étincelant de draperies dans le style Louis XIV; de là sur un balcon d'où l'on peut contempler l'escalier, et dans un fumoir moresque qui devait être exquis avant que son ex-propriétaire eût perdu au jeu la collection des armes qui s'y trouvaient suspen-

dues. N...... me dit qu'il en avait déjà commandé une autre et qu'elle ne serait pas inférieure à la précédente.

Il me fit voir ensuite un salon Louis XV, moitié Saxe et moitié Sèvres, mais l'ensemble ne me plut pas beaucoup, car les tapisseries étaient violettes et fanées comme leur ex-maîtresse; puis je pénétrai dans une autre salle Louis XVI dont les tapis d'Aubusson étaient plus frais que ceux dont je viens de parler.

Il y avait un boudoir Pompadour tendu dentelle blanche et de soie rose et qui avait servi, disait-on, de retraite à la princesse et à ses nombreux intimes, probablement parce que ces reflets rosés amoindrissaient un peu la nuance olivâtre de son visage.

Je visitai aussi un cabinet florentin tout brillant de biscuits de Sèvres et d'autres ornements trop longs à détailler. N..... eut alors une idée fantasque : — Prends donc place sur ce canapé, me dit-il, et joue le rôle de la princesse. Je ne me fis pas prier et je pris de mon mieux l'expression ridicule et bête

de cette dame; de son côté, il déploya toute la galanterie d'un jeune premier, et après cette farce exécutée en catimini, il me dit que cette chambrette serait toujours la mienne. J'insistai pour qu'il fît recouvrir ce sofa témoin de tants d'ébats érotiques, et il accéda à mon désir.

Je dois mentionner également un cabinet de toilette avec un bain en marbre superbe, ainsi que la chambre à coucher du G.-D. en reps gris dont les meubles étaient en bois sculpté moyen âge.

On arrivait, par le balcon qui donnait sur le petit escalier, à la salle de billard, puis à une longue galerie qu'il se proposait de remplir de tableaux, et de là on se trouvait dans une serre chaude qu'il avait déjà ébauchée. Venait ensuite un très-beau corridor qui devait aussi recevoir quantité d'ornements.

En sortant de la serre, on pénétrait dans une salle à manger éclairée d'en haut par des vitraux coloriés; les boiseries en étaient aussi riches que solides et les murs tendus de cuir de Cordoue; elle était, en outre, décorée

de quatre tapis des Gobelins; à droite il y avait une salle style Elisabeth et à gauche une bibliothèque.

Qu'on ajoute à cette longue nomenclature une salle de spectacle, une chapelle délaissée, dont tous les objets avaient probablement été vendus pièce à pièce, et un jardin tout à fait abandonné, et l'on aura une idée à peu près exacte de toute cette magnificence.

Je déjeunai enfin en tête-à-tête avec lui et je bus à sa santé et à son bonheur dans ses nouvelles pénates. Nous causâmes longuement et, en nous levant pour prendre le café dans le salon, il m'offrit le bras et ouvrit une porte. Cette fois, je restai muette de surprise et de ravissement : c'était son cabinet de travail. Nul palais, sauf celui de Miramare, ne m'avait offert un aspect si merveilleux.

A droite et à gauche de la porte par laquelle nous entrâmes, il y avait deux statues de femmes en bois sculpté dont l'une tenait à la main un verre de champagne et présentait la face la plus radieuse, tandis que l'autre, un peu plus sérieuse, avait un doigt sur la

bouche comme l'antique déesse du silence. Cela voulait dire : Mangez, buvez, amusez-vous, mais, une fois cette porte franchie, imitez ma discrétion.

La cheminée était à la Charles-Quint, assez spacieuse pour contenir douze personnes : de grands anneaux de fer y étaient attachés pour servir d'appui pendant qu'on s'y chauffait les pieds ; les boiseries en étaient adorablement ouvragées ; j'y vis des figures de femmes qui tenaient des cadres vides ; j'en demandai la raison, il me répondit qu'il ne savait qui mettre à la place.

— Mettez-y Pierre le Grand, d'après Nattier, et tout en haut, sur le cartouche, les paroles qu'il prononça avant la bataille de Pultava.

Ma proposition le fit tressaillir de joie.

De chaque côté, il y avait des amours et des armoiries. La boiserie supportait, à hauteur d'homme, des marbres qui formaient un entablement où N... avait disposé des vases de toutes couleurs et de toutes espèces avec des quantités de chinoiseries.

Comme ceux de la salle à manger, les murs étaient tendus de cuir de Cordoue, et l'on y voyait étinceler les faïences, les cristaux de Venise, la majolique, les chinoiseries, les porcelaines de Saxe, de Berlin, de Vienne, les chaises Louis XIII sculptées et recouvertes de cuir comme les murs; il s'y trouvait une table en bois sculpté ayant appartenu à M. Thiers.

Le parquet et le plafond étaient des chefs-d'œuvre d'art et de patience. Les vitrines regorgeaient de montres, de tabatières, de cristaux, de médailles, de porcelaines de Sèvres; j'y remarquai un cruchon en cristal qui avait été la propriété de Pierre le Grand et qui portait le chiffre de ce souverain.

J'aurais pu rester des heures en contemplation devant toutes ces merveilles. Connaissant le caractère impatient de N..., je lui dis, quand il m'eut détaillé tous les achats simultanés qu'il se proposait de faire : — Mais, mon ami, tu as toute ta vie à passer dans ce palais, il vaut mieux l'orner en détail, c'est le meilleur moyen pour que tout

atteigne à la perfection que tu ambitionnes.

— Mais, m'objecta-t-il, cela exigerait trop de temps et je veux que tout le monde admire mon palais avant mon nouveau départ pour Kiva.

— Mais, à ton retour ici, tu n'auras plus rien à faire ?

— Si; je pourrai vendre les objets qui me déplairont et en acheter d'autres.

Là-dessus, son imagination ne connaissant plus de frein, il voulait avoir des Greuze, des Rubens, des Wouwermans, des Van Miéris, le tout d'une seule fournée; déjà il y avait des Teniers et d'autres peintures d'artistes célèbres.

— Est-ce qu'on fait, lui disai-je, des galeries de tableaux en si peu de temps? Il faut pour cela des années ; les plus grandes fortunes n'y pourraient suffire s'il fallait ainsi se procurer à la fois tant de fantaisies.

— Ma chère Fanny Lear, me répliquait-il, tu es très gentille; eh bien, tu le seras davantage si tu me laisses à mes chers caprices, pour t'occuper de tes chiffons.

Je le conjurai de ne pas se laisser entraîner par sa nouvelle passion, de se méfier des marchands et de ne pas faire de dettes; j'ajoutai que sa bonté naturelle et sa franchise l'exposaient à être trompé et que tout le blâme retomberait fatalement sur moi.

Il me promit de faire de son mieux pour ne pas m'affliger; mais, connaissant son caractère, je n'augurai rien de bon. Comme je sortais, le cœur gros, du palais, après cette promesse, je me rencontrai face à face avec un brocanteur qui apportait déjà un Rubens! A propos de ce tableau nous eûmes une petite scène d'intérieur où mon hilarité égala, si elle ne la surpassa, la colère à laquelle il se laissa emporter. Je réussis cependant à empêcher cette emplette, dans l'impossibilité où fut le marchand de bric-à-brac de prouver que c'était une œuvre authentique.

Tous les jours c'étaient de nouvelles acquisitions; son palais était devenu pour lui ce qu'est l'idole pour l'Indou.

Bientôt il y fit transporter ses trésors artistiques de Pavlovsk; il travaillait lui-

même dans sa serre-chaude qui, je dois le dire, était ravissante. Il y construisit des fontaines, des grottes, une miniature de lac où il mit des poissons; il y ajouta des volières toutes retentissantes du gazouillement des oiseaux, des fleurs et des arbustes au milieu desquels on voyait s'élever les plus charmantes statues, entre autres celles de Léda, de Vénus et d'Adonis.

CHAPITRE XIX.

Signes du temps. — Chasse aux lynx et aux loups.

Pendant le mois de novembre et de décembre, qui s'écoulèrent rapidement, je me tenais presque toujours au palais du G.-D. Il ne pouvait s'en absenter une heure et se désolait à la pensée de son second départ pour Kiva où devait avoir lieu une exploration scientifique sur l'Amon Daria.

Notre vie était fort tranquille : nous mangions souvent ensemble. Lorsqu'il était forcé

de dîner chez son père, il venait tout de suite après me chercher, et nous allions nous promener en traîneau dans la neige soit jusqu'aux îles, soit jusqu'au Tauride, le plus souvent dans l'intérieur de la ville.

Dès que nous rentrions à son palais, on nous servait le thé, nous jouions au billard, et souvent il me quittait pour arranger et déplacer ses chers bibelots, selon son habitude.

Nous allions parfois passer un jour ou une nuit à Pavlovsk et y visiter le parc aux cerfs et la volière si admirablement organisée; mais il était toujours impatient de retourner à son cher palais.

Sa manie de vendre, d'acheter, d'échanger était quelque chose d'incompréhensible; il prenait à condition tout ce que les marchands lui envoyaient; puis, il se défaisait tout à coup de ce qui cessait de lui plaire et mêlait à tort et à travers les objets qui lui restaient.

Que de choses précieuses il donna pour quelques oboles! Je me rappelle de superbes

antiquités chinoises en ivoire sculpté dont il se défit en échange de véritables ordures.

Ses revenus ne lui suffisaient déjà plus et il voulait restreindre ses dépenses ; aussi bientôt ses écuries n'eurent-elles plus que quatorze chevaux au lieu de quarante-huit ; il parlait même de se défaire de ses précieuses médailles en or qui lui rappelaient les principaux événements relatifs à sa famille depuis plus d'un siècle ; je m'opposai de mon mieux à ce projet ; il céda en apparence à mes raisons, mais quelques jours après, ces médailles avaient disparu à leur tour pour la misérable somme de trois mille roubles. Il me montra un tableau *attribué* par lui à Carlo Dolci et que cet argent avait servi à payer.

Je lui fis les remontrances les plus sérieuses et lui demandai s'il n'avait pas honte, dans sa position, de recourir à de pareils procédés pour satisfaire des caprices si ridicules. Il apportait chaque jour quelque chose de nouveau : des flacons émaillés de pierreries, des petits chiens en porcelaine, des

figurines en cire qui ne valaient pas deux sous, enfin toute sorte de brinborions.

Quand je lui demandais où il s'était procuré tous ces objets, il me répondait : C'est maman qui me les a donnés, ou bien : J'ai trouvé cela dans les vieilleries du palais.

Je ne pouvais suspecter sa franchise, car je savais que la grande-duchesse, quoique fort capricieuse, l'aimait beaucoup; d'un autre côté, je n'ignorais pas qu'il n'y eût dans son propre palais bien des bagatelles oubliées ou laissées à dessein par son ancienne propriétaire, mais jamais la moindre idée ne me vint qu'il fût atteint de la kleptomanie.

La Noël fut célébrée avec moins d'entrain que l'année précédente; le G.-D. me semblait toujours rêveur et distrait; je me figurais parfois qu'il était épris d'une autre femme : il y avait certainement entre nous quelque chose d'inexplicable. On aurait dit qu'il méditait un dessein des plus importants; c'est qu'il songeait à un nouvel objet à prendre et qu'il avait peur que je ne découvrisse la vérité.

Dans le mois de janvier, eurent lieu les préparatifs pour les noces de la grande-duchesse Marie. L'arrivée des princes étrangers, les réceptions, les parades, les dîners, etc., prenaient une grande partie de son temps. Il m'était donc impossible de le suivre, comme autrefois, dans tous ses mouvements; je le voyais en passant deux ou trois fois par jour, et le soir, quand il rentrait, il était harassé de fatigue, alourdi par le sommeil et me parlait fort peu.

Un jour il voulut ajouter une nouvelle étoile à mon ciel bleu et me proposa une chasse aux loups : c'était le 6/18 janvier; je n'y tenais pas démesurément, car il y avait dans la soirée un nouveau ballet et j'avais une bonne loge pour le théâtre; cependant, comme d'habitude, je me pliai à ses désirs. Je dînai chez lui; pour montrer la délicatesse d'un homme d'intérieur, il me fit servir mes plats favoris et surtout le chambertin et le champagne à volonté; cette dernière particularité me réjouit singulièrement, car il n'était pas très prodigue de son vin,

Je rentrai bientôt chez moi et revêtis des habits de chasse exactement pareils aux siens; mes bottes me serraient tellement qu'il fallut son aide et celle de ses domestiques pour les chausser; cela me fit penser à un vers anglais que j'avais appris dans mon enfance : « C'était si dur à tirer, que chevaux et valets y perdirent leur peine. »

Ces bottes dépassaient mes genoux; je partis d'assez mauvaise humeur; je grondai comme peuvent seuls le faire mes compatriotes en voyage; mais, malgré tout, je commençai bientôt à m'amuser et j'aurai été fâchée si l'on m'avait laissée en arrière.

On nous conduisit en traîneau jusqu'à la station de Moscou; je pénétrai avec lui dans le salon impérial, tout en fumant un cigare avec un sans-gêne égal au sien. On me prit pour un jeune prince anglais; je fus traitée avec le cérémonial d'usage et je répondis par le salut militaire presque aussi bien que mon compagnon.

A deux heures nous étions arrivés et les moujicks vinrent nous accueillir avec des

oranges et des gâteaux; notre visite improvisée nous dispensa de recevoir le pain et le sel ordinaires.

Nous prîmes place dans un traîneau et nous nous lançâmes au milieu d'une neige qui nous aveuglait; nous entendions les serfs chanter dans les champs et nous distinguions des lumières de toutes parts, car c'était le jour de la Chandeleur.

On y célébrait un mariage; le cocher nous avait proposé de nous y mener, ce qui sembla d'abord nous intéresser, mais le G.-D. craignit qu'on ne reconnût mon sexe, car on était obligé de se découvrir. Nous dûmes nous contenter de passer en traîneau, d'entendre les chants et d'apercevoir ces braves gens à travers les fenêtres.

Notre cheval, comme l'enfant prodigue, ne voulait pas retourner à la maison; il tenait à nous jeter dans quelque fossé... il n'y réussit que trop bien; heureusement ce fossé était plein de neige et nous en fûmes quittes pour une chute sans gravité.

Nous fûmes hébergés dans une cabane de

paysan; pendant que le domestique montait notre lit de camp, nos membres engourdis se détendirent peu à peu et, gais comme des rois..... qui s'amusent, nous nous jetâmes sur ce lit qui n'était pas des plus larges, et nous nous endormîmes d'un profond sommeil.

A six heures nous étions sur pied et nous partions dans une dormeuse, immense traîneau qu'on emploie à traverser les steppes; il ne faisait pas très froid, mais l'air du matin ne laissait pas que de me paraître assez piquant.

Nous fîmes ainsi six à huit lieues. C'était le moment de nous mettre à l'œuvre. Nous quittâmes notre véhicule et avançâmes à pied au milieu de la neige. Nous nous enfoncions, nous glissions, nous tombions; plusieurs fois je me sentis disparaître dans la neige jusqu'aux reins et on dut m'en retirer au risque d'y laisser mes bottes.

Tout cela me charmait au possible, car j'adore la neige; je ne vois jamais une de ces nappes d'une inaltérable blancheur sans éprouver l'envie d'y descendre, de m'y rouler, de la manger, de la caresser comme un

objet cher entre tous; il me semble même qu'une mort avec elle pour linceul ne manque pas d'une certaine poésie.

On nous signale enfin la piste d'un lynx, et pendant plus d'une heure nous la suivons sans difficulté; mais bientôt nous la perdons, et nous commençons à penser au danger, car lorsque cet animal dépiste ainsi les chasseurs, il arrive souvent qu'il se précipite sur l'un d'eux du haut d'un arbre, l'attrape à la gorge et lui suce le sang dont il est très friand: les Pythagoriciens pouvaient supposer avec raison que les âmes des tyrans et des cannibales passaient dans les corps de ces bêtes féroces.

Nous dirigions donc les yeux sur tous les arbres et nous les explorions avec la plus grande attention, lorsque, tout à coup, j'aperçus un objet de couleur fauve, avec deux yeux étincelants; sur un léger signe que je fais, N... l'aperçoit, l'ajuste et tire; le lynx ne bouge pas, sa griffe, comme incrustée dans la branche, l'y retient; un second coup l'atteint et l'abat; je le vois glisser à terre comme un bâton et je le sup-

pose mort, mais non, il fallut encore un dernier coup pour l'achever.

En l'examinant de près, j'admirai sa forme gracieuse, sa peau bigarrée, ses yeux grands, beaux et doux, comme ceux d'une biche... Après cela fiez-vous toujours à la douceur de ce que les hommes appellent les miroirs de l'âme!

Après l'avoir relevé, nous le plaçons sur le traîneau et nous le portons dans la chaumière du paysan où nous faisons notre déjeuner.

De là nous repartons en troïka à travers la neige pour Pavlovsk : il y avait 75 verstes à franchir, nous y arrivâmes vers trois heures.

Déjà la chasse était préparée; il y avait cinq loups à tuer. Nous nous rendons aussitôt du côté du bois où se trouvaient réunis des centaines de paysans.

N..... se plaça avec moi près de la piste en attendant qu'on donnât le signal; soudain les paysans hurlèrent tous ensemble pour éveiller et pour effrayer les loups; une minute après, nous en aperçûmes un d'assez

forte stature qui bondissait à notre droite.

N..... tira, le blessa, mais l'animal continua de se sauver en laissant à sa suite une trace de sang. Une seconde après, un autre loup passa si près de nous que je me reculai saisie de terreur, puis trois autres ensemble, ce qui fournit au G.-D. l'occasion de les tuer à très peu d'intervalle; nous nous mîmes à la la poursuite du blessé et bientôt une dernière balle lui donna le coup de grâce.

Il n'y eut donc que le deuxième qui fut manqué.

Les moujicks traînèrent ces quatre bêtes aux pieds du G.-D., qui cassa une branche à un sapin et me la présenta pour la placer en trophée sur leurs cadavres ; c'est là, comme on le sait, la marque du chasseur.

Les paysans le saisirent alors avec enthousiasme dans leurs bras et le firent sauter en l'air en criant : Hourra!

Pour ma part je n'étais pas sans crainte à propos de cette cérémonie; je craignais qu'en me secouant de la sorte, on ne détachât mes cheveux enroulés sous ma toque et qu'on

ne s'aperçût que j'étais une femme. Mais je réussis à esquiver ce dangereux honneur.

Nous eûmes tout juste le temps d'atteindre le train de six heures pour Pétersbourg, et, à huit heures, j'étais au théâtre Michel où, ayant repris mes plus beaux atours féminins, j'admirais le rare talent de Mme Pasca.

Tout en l'applaudissant dans son rôle de Fanny Lear, je pensais que le mien n'était pas moins difficile, et qu'à ma place, elle pourrait y causer une grande surprise ; et finalement je conclus qu'elle pourrait être aussi mauvaise en jouant mon personnage que moi détestable en me chargeant de celui qu'elle représentait d'une façon si merveilleuse. Singulier contraste ; comme la nature se plaît souvent à en imaginer : c'était la fausse déesse qui avait le plus l'air de la vraie et la vraie qui ressemblait le plus à la fausse.

CHAPITRE XX.

Mariage de la Grande-Duchesse Marie. — Fêtes données aux princes étrangers.

Le 11/26 janvier eut lieu le mariage de la Grande-Duchesse Marie; la température ressemblait, ce jour-là, plutôt à celle du printemps qu'à celle d'un hiver en Russie.

Je me préparai de bonne heure, de manière à avoir une bonne place, car j'avais obtenu un billet d'entrée pour la galerie, dans le salon où devaient passer les familles impériale et royale pour se rendre à la chapelle et pour en revenir.

La foule des spectateurs dans cette galerie avait quelque chose d'inouï ; ce n'était pas du populaire, comme on pourrait le penser, mais des membres de la haute bourgeoisie et des notabilités choisies dans la classe moyenne, car la cour de Russie est la plus exclusive du monde entier, et l'on ne peut y être présenté si l'on est ou négociant ou boutiquier ou fermier. La noblesse elle-même est divisée en quatre classes, et si une femme prend un mari au-dessous de son rang, il lui est interdit de paraître à la cour.

Cette galerie regorgeait donc d'une foule de spectateurs élégants; partout brillaient les vêtements les plus riches, les parures les plus étincelantes, les rubans aux couleurs les plus variées, les éventails scintillants comme de grands papillons magiques. Des propos étaient échangés entre les curieux parmi lesquels se trouvaient des vieillards, des enfants, des matrones parées de leurs atours les plus voyants, des artistes dramatiques et — ajoutons-le tout bas — des cocottes.

Dans la grande salle au dessous, on

voyait se mouvoir des vagues humaines de la splendeur la plus variée; les costumes nationaux offraient le coup d'œil le plus pittoresque; partout scintillaient, comme celles de l'arc-en-ciel, les couleurs du satin, de la soie, du velours, rehaussées par l'éclat des perles et des diamants. Je me figurais que ces dames étaient plus jolies d'où je les voyais que de près, car, dans la salle, le jour leur était défavorable et je pouvais m'imaginer le tableau qu'elles présenteraient quand le soleil, comme heureux de les faire admirer, les inonderait de ses rayons.

Je remarquai des figures jaunes, d'autres ridées, des nez poudrés, des joues passées au pinceau, et de temps en temps une jeune beauté fraîche et vermeille qui formait avec les autres un contraste à charmer l'homme le moins poétique.

Quant au sexe fort, il ne brillait pas moins par les costumes de gala : c'était un amalgame d'uniformes bleus, blancs, noirs, rouges, dorés, argentés, tout ruisselants de rubans et de décorations,

Notre attente durait depuis longtemps quand un silence absolu se fit tout à coup dans la salle d'en bas et je vis les dames de la cour former une double haie au milieu de laquelle s'avança, précédé du grand-maréchal de la cour, l'Empereur de Russie avec la Czarine, pâle, délicate et l'air si fragile que je me demandais comment elle pouvait supporter le poids de ses diamants.

Le souverain avait l'air grave et triste ; on sentait qu'il était très ému intérieurement et je crus lire sur son visage la trace de ses larmes.

La robe de l'Impératrice était d'une magnificence éblouissante ; elle était en satin, de couleur crème, garnie de zibeline ; la voilette descendait d'un superbe diadème tout orné de brillants de l'éclat le plus fascinateur ; le cou, les bras, la poitrine et même la ceinture n'étaient qu'un amoncellement de diamants ; il y en avait jusque autour de la traîne de sa robe. N... me dit qu'il s'en trouvait sur la seule personne de Sa Majesté pour une valeur de vingt-huit millions de francs.

Venaient ensuite les quatre héritiers des trônes de Russie, d'Angleterre, du Danemark et de Prusse; ils marchaient en ligne comme des soldats sous les armes, car il y avait eu, paraît-il, discussion pour la préséance.

Je vis apparaître après eux les trois princesses, en ligne également, avec la princesse de Galles, jolie et gracieuse comme toujours.

La princesse de Pr.... servait de repoussoir à ses voisines; sa figure déparait-elle sa mise, ou sa mise sa figure? Je ne pourrais le dire, mais il est certain que le rouge ne lui allait nullement et que, sans la dentelle qui marquait la transition, on n'aurait pu dire où commençait la chair ni où finissait le velours.

Comme contraste apparaissait la princesse Dagmar, avec son air heureux et piquant, et, en la contemplant de tous mes yeux, je me convainquis que, malgré la beauté de son costume exceptionnel, c'était elle qui parait sa toilette.

Parut enfin la jeune mariée, appuyée sur le bras gauche de son jeune époux en grand uniforme de la marine russe et ayant à sa

gauche le prince Arthur. Elle portait une robe de drap d'argent, avec une traîne de velours cramoisi et garnie d'hermine; cette traîne était portée par quatre chambellans. Elle avait sur la tête la plus belle couronne en diamants que j'aie jamais vue; c'est avec cette couronne que se marient toutes les Grandes-Duchesses et c'est avec elle aussi que l'on consacre grandes-duchesses de Russie toutes les princesses étrangères. De l'endroit où j'étais je la distinguais assez pour voir qu'elle avait de quoi charmer... si on ne la regardait pas trop longtemps.

Derrière venaient les autres grands-ducs, princes, seigneurs, ambassadeurs, etc.

Je me hâtai de rentrer pour voir N... après le déjeuner et apprendre de lui ce qui s'était passé à cette cérémonie; mais il me fit savoir qu'il était trop fatigué pour me parler, qu'il avait une passe et qu'il me l'enverrait par un de ses serviteurs pour voir le dîner et le commencement du bal dans la grande salle Nicolas.

Je hâtai mon départ avec ce domestique et

après avoir grimpé des marches interminables, je passai devant la cuisine où je vis les tables toutes garnies, mais chacune ayant son plat particulier; depuis le potage jusqu'au café tout était servi de la sorte. L'argenterie était aussi belle que le Sèvres commandé autrefois par l'impératrice Catherine.

Toute la grande salle était remplie de petites tables pour la noblesse et les nombreux invités des nations étrangères.

La table de l'Empereur était au bout en forme de demi-cercle; l'évêque métropolitain était assis en face de lui; la mariée était auprès de l'Empereur et son époux à côté de l'Impératrice.

Je me trouvais près de la Patti, et je fus enchantée de l'entendre; après son chant on porta un toast, puis ce fut le tour des instruments de musique, puis d'un autre artiste de l'Opéra; le festin continua de la sorte et dura fort peu de temps, ce qui me parut assez surprenant; en effet, c'était une chose des plus étranges de voir des milliers d'invités servis comme dans nos théâtres

de féeries, au milieu du cliquetis de couteaux, de fourchettes et d'assiettes, et dont plusieurs eurent le malheureux sort qui leur est réservé dans nos repas ordinaires.

Et au dessus de tout cet ensemble on voyait ce demi-cercle magique tout émaillé de bijoux, de croix et de crachats; peut-être n'y en eut-il jamais autant autour d'une table.

A cinq reprises on entendit les toasts, les chants et la musique militaire.

Ma part ne fut pas oubliée, car un aimable serviteur m'apporta des glaces, des gâteaux, des oranges, du vin et des bonbons.

Le bal fut, comme tous ceux de la cour de Russie, et les étrangers disent généralement que nulle part il n'y en a de plus brillants.

Les fêtes se succédèrent sans relâche au point que N... finit par s'en plaindre. Pour moi, j'étais comme fascinée par tout ce que mes yeux ne se lassaient pas d'admirer.

Avant le départ des invités, on vit arriver l'empereur François-Joseph. Il venait cimenter la réconciliation opérée à l'exposition de Vienne.

L'empereur Nicolas aimait beaucoup le souverain de l'Autriche, car il le connaissait intimement depuis son enfance et il avait promis de l'aider et de lui être utile partout où il le pourrait.

François-Joseph manqua plusieurs fois aux promesses qu'il lui avait faites, notamment dans les affaires de la Valachie ; cependant Nicolas lui pardonna ses torts et le secourut contre la Hongrie, car les Hongrois, comme on le sait, après la guerre de Kossuth, ne se rendirent qu'aux Russes.

Six ans après, pendant la guerre de Crimée, l'Autriche mit deux cent mille hommes sur la frontière de la Russie, et Nicolas dut, en conséquence de cette attitude, laisser de ce côté une grande partie de son armée, ce qui diminua ses forces en Crimée. Quand Nicolas apprit la conduite du jeune monarque autrichien, il s'écria : C'est le premier clou de mon cercueil ! On sait du reste que depuis la guerre d'Orient jusqu'à l'entrevue des trois empereurs à Berlin, l'entente fut assez faible entre la Russie et l'Autriche.

C'est le 1er février que François-Joseph arriva à Pétersbourg : le lendemain il se leva de bonne heure, se rendit à la forteresse et, s'agenouillant sur la tombe de Nicolas, il la baisa après y avoir déposé une couronne de laurier qu'il avait apportée de ses propres mains.

C'était une noble manière d'exprimer ses regrets, et cette conduite ne manqua pas d'être appréciée par le grand cœur de l'empereur Alexandre.

Il y eut aussi, comme on le pense, beaucoup de fêtes données *sub rosis* où firent assaut les vins, la musique, les lumières étincelantes, les chants des Bohémiens, les propos joyeux, les grâces, les toilettes élégantes, les diamants et l'esprit endiablé des convives. Les princes nous y prodiguèrent leurs regards admirateurs et nous entendîmes chuchoter à notre sujet les amabilités les plus flatteuses.

Nous fîmes flèche de tout bois et il est probable que nous touchâmes le but tout aussi habilement que nos rivales de l'autre monde.

Les fils des empereurs et les princes des-

tinés à régner avaient dépouillé leur pourpre et les soucis nés avec eux pour redevenir de simples mortels sous l'influence fascinatrice du vin et surtout de la femme.

Je n'irai pas jusqu'aux indiscrétions — le lecteur a dû s'apercevoir que j'ai souvent fermé ma main pleine des révélations les plus curieuses—mais après tout, un homme est un homme, comme dit la sagesse des nations.

CHAPITRE XXI.

Commencement de l'orage. — Ma dernière visite au palais de N... — Son arrestation.

Après le départ de la Grande-Duchesse Marie et des princes étrangers, commença la période du carême ; tout Pétersbourg devint plus calme et plus sombre que pendant ces solennités d'où le décorum excluait, selon moi, un peu trop la gaîté.

N..... continua à donner à son palais tout le temps dont il pouvait disposer. Sa passion pour les curiosités ne faisait que s'accroître tous les jours et il semblait avoir oublié son

projet de faire partie de l'expédition scientifique dont j'ai parlé précédemment.

Un jour que je lui en touchais quelques mots, il me répondit qu'il y pensait dans ses rares instants de loisir, qu'il était loin d'y avoir renoncé et qu'il serait heureux de voir, à son retour de l'Amon Daria, les travaux qu'on devait effectuer à son palais pendant son absence.

Or le temps s'écoula et la Pâque ne tarda pas à arriver: cette fête fut très agréable; N.... me donna une jolie parure de perles et, de mon côté, je lui fis cadeau d'une belle miniature de l'empereur Paul; nous fîmes aussi, selon l'usage, des dons à nos domestiques.

Après Pâque il me dit qu'il voulait acheter un grand tableau, mais qu'il n'était pas assez riche; qu'en conséquence il voulait engager ses médailles et une foule d'objets qui lui seraient inutiles pendant son absence.

Je lui fis remarquer que cette idée était absurde et ridicule, mais il ne m'écouta pas, et, un beau jour, je découvris qu'il avait

suivi son caprice; tous les objets en question avaient disparu.

Toute la semaine qui suivit la Pâque, il me sembla qu'il y avait quelque chose dans l'air; le silence, les distractions et l'agitation de N.... ne furent pas sans me frapper. J'appris qu'on l'envoyait chercher à chaque instant; on lui adressait les questions les plus bizarres à mon sujet; on lui demanda où je gardais mes bijoux, mon argent, mes papiers, etc. Cela lui parut singulier et il m'en fit l'observation.

Le 13 avril il me dit de rassembler toutes mes valeurs, bijoux et papiers, et de les déposer, pour plus de sûreté, à la Légation des États-Unis. Cet avis me parut extraordinaire et je voulus m'y opposer, mais il y mit de l'insistance et il les arrangea lui-même dans deux boîtes en me disant très minutieusement ce que je devais faire en cas de perquisition chez moi.

— Prends tout ce que tu peux emporter, ajouta-t-il, et quitte la Russie, même si l'on ne te renvoie pas; je vois bien que je n'aurai

plus de tranquillité ici et si l'on est décidé à t'envoyer en Sibérie, on s'arrangera pour le faire, sois-en persuadée.

— Mais comment ferait-on ? demandai-je.

— On mettrait chez toi des papiers compromettants, on ferait semblant de croire à une conspiration.

— Oh! N... répliquai-je avec véhémence, on ne commettra jamais une telle abomination.

— On fera tout, répondit-il d'une voix ferme et calme.

Il me parla ensuite de son avenir et me dit des choses très-curieuses que je ne puis me permettre de répéter pendant qu'il est encore prisonnier.

On comprendra combien j'étais surexcitée, mais il me supplia de ne pas perdre mon sang-froid et d'agir comme à l'ordinaire.

Dans la matinée du 15/27 avril, on l'envoya chercher avant neuf heures; comme il s'habillait à la hâte, un petit cachet tomba de sa poche et il me dit qu'il voulait y faire graver une étoile et qu'il m'en ferait cadeau. Comme

je regardais plus attentivement le cachet, je fus frappée de l'éclat qu'il jetait et je dis à N... : — Mais c'est un rubis, cela, un rubis brut, très-beau et de très grande valeur.

— Oh! en ce cas, s'écria-t-il, je le garderai pour moi et je le vendrai.

Je le suppliai de me le donner, mais il fut inflexible; puis il me quitta après m'avoir embrassée comme il l'avait toujours fait pendant notre liaison, son absence ne dût-elle être que de quelques minutes et fût-il obligé de me quitter vingt fois par jour.

Il est vraiment singulier, me disais-je, après son départ, qu'il ait entre les mains un cachet d'un si grand prix et qu'il en ignore la valeur!

Je me levai bientôt et m'habillai lentement. Je n'ai jamais ressenti de toute ma vie une plus vive émotion; toute cette journée mon cœur battit avec une telle violence que j'en étais étouffée et de temps en temps les larmes me venaient aux yeux.

Tout en m'habillant je dis à ma camériste : Un grand malheur va m'arriver.

— Quelle folie! s'écriait Joséphine; madame est nerveuse, ajouta-t-elle; quel malheur pourrait lui arriver?

Sa voix, quoique plus assurée que la mienne, avait aussi quelque chose de fébrile, car elle aussi avait entendu le prélude de l'orage.

J'avais du monde à déjeuner et j'aurais tout donné pour m'en débarrasser, mais il était trop tard et je finis par dominer mon émotion. Je me rappelle toujours la robe que je portais : c'était un jupon en velours noir avec un volant en valenciennes et un petit watteau blanc orné d'un ruban rose.

A peine fus-je habillée que le G.-D. sonna et entra, l'air triste et ennuyé.

— Pourquoi te fais-tu si belle? me demanda-t-il.

— Mais, mon ami, répondis-je, cette mise n'est pas neuve.

— C'est égal, remarqua-t-il, si quelque chose m'arrivait, c'est sur toi, ma petite, qu'on jetterait tout le blâme; mais tu n'es pas à blâmer, tu te souviendras de cela.

— Mais que veux-tu dire? lui demandai-je,

— Eh bien, on a volé une étoile à une image, chez ma mère, et l'on accuse Eugène, mon aide de camp; s'il ne peut prouver son innocence je serai forcer de dire que c'est moi-même qui l'ai prise; je serai arrêté, enfermé, déclaré fou. Quant à toi, on fouillera ton intérieur et l'on te chassera de la Russie.

Mon effroi était indescriptible; mais je ne me départis pas de mon calme, je le pressai sur ma poitrine et l'embrassai.

— Tu m'aimeras toujours quand même? soupira-t-il.

— Oui, toujours, affirmai-je résolûment.

— Je ne sais, ajouta-t-il, ce qui doit m'arriver, mais je te conjure, ma douchka, de me pardonner toute parole et toute action qui auraient pu te blesser.

— Non, non, non, m'écriai-je, c'est moi qui fus toujours colère, impatiente, exigeante.

— Non, riposta-t-il, c'est moi; pardonne-moi donc tout le mal que je t'ai fait et promets-moi de ne jamais m'oublier; pour moi, je ne me souviens pas de tes torts

involontaires et je t'aime de cœur et d'âme plus que ma vie.

Je le serrai encore plus fortement sur mon cœur et mes larmes coulèrent au milieu du plus grand silence; c'était le moment de la suprême angoisse.

Alors il m'essuya les yeux et s'écria : Ne pleure pas, ma bien-aimée, peut-être cela tournera mieux que je ne pense, mais que ton extérieur ne laisse rien deviner à personne; j'ai une loge pour le théâtre Alexandre où l'on joue *la Périchole* en russe; il faut que tu y ailles et que tu y portes tes diamants; tu les renverras ensuite à ton ambassade.

Il m'embrassa de nouveau, je l'accompagnai jusqu'à la porte et l'enveloppai dans son manteau militaire.

— Sois brave et forte, ma chérie, me dit-il; s'il ne m'arrive rien d'anormal, je serai chez toi à quatre heures.

J'agis comme en toute autre circonstance, bien que je fusse triste à en mourir; lorsque le déjeuner fut fini, je priai mes invités de m'excuser. Puis, sans attendre ma voiture,

je me dirigeai au plus vite vers l'habitation de N... Si j'avais été en voiture, je serais devenue folle. Je parcourus tout le palais sans le trouver, jusqu'à ce que j'arrivasse à la chambre à coucher où il était retiré. J'aperçus, en entrant, une grande émeraude qui jetait l'éclat le plus vif; je me rappelai alors que N... m'avait dit l'avoir engagée avec le reste, mais, en la voyant là, je compris la vérité.

— Tu le vois bien, me dit-il, après m'avoir suivie des yeux, je ne l'ai pas engagée après tout.

Je ne répliquai rien; il ajouta qu'il allait de suite chez le général Trépoff pour parler en faveur de son aide de camp.

Je retournai très-lentement chez moi et, ce jour-là, je ne fis point ma promenade ordinaire en voiture; je m'assis tranquillement et je me mis à penser et à remémorer dans mon esprit ses préoccupations, ses façons d'agir, sa manie de ramasser les choses les plus futiles sur ma table, les écrins qui contenaient mes bijoux. — Quand je m'apercevais

de leur disparition et que je les lui demandais, il répondait, en me les rendant, qu'il les avait pris pour me taquiner; mais il me semble que si je ne les avais pas réclamés, je ne les aurais pas revus.

Tout ce que je voyais passait devant mes yeux comme n'existant pas. Folle que j'étais, je ne m'étais pas aperçue que N... était affligé de cette malheureuse infirmité qu'on appelle la kleptomanie! Un jeune homme aussi noble, aussi honorable que lui ne pouvait être un voleur..... On se rappellera que pendant près de trois ans que je l'ai connu, que j'ai vécu dans son intimité, jamais je ne lui entendis proférer l'ombre d'un mensonge; il ne pouvait donc se mettre à dérober sans être en proie à cette déplorable manie. Voler!... eh! qu'avait-il besoin de recourir au larcin, lui qui disposait, comme je l'ai dit, de plus d'un million par an?

Comme je marchais à pas lents dans mon appartement en songeant à ce qu'il y avait à faire, il entra, demanda du thé, se jeta sur un divan, l'air exténué, le teint blême, les

lèvres nerveusement contractées, puis son aide de camp fit son apparition.

Je fut priée de passer dans une salle voisine, mais l'on me rappela bientôt après. Je m'assis près de N... n'osant rien lui demander, bien que j'eusse donné beaucoup pour savoir la vérité tout entière.

Quelques minutes après il s'écria : Ah! ma chérie, j'ai commandé pour toi une alliance avec mon nom et la date du commencement de notre liaison et j'ai l'intention de te la donner avant de repartir pour Kiva; il faut que tu la portes toujours, je veux que tu l'aies aujourd'hui, car c'est le 15!

Il m'embrassa alors et me passa une bague à l'annulaire de la main gauche en disant avec un léger sourire : C'est ainsi que j'épouse ma femme de la main gauche, la seule épouse aimée que j'aurai jamais!

Cette petite scène me plut beaucoup, car en Russie on passe, dans les mariages, l'anneau nuptial à la main droite.

Ainsi, après 28 mois, jour pour jour, notre liaison fut terminée.

A six heures, il me quitta pour aller dîner avec son père en me disant qu'il irait au théâtre et me rejoindrait ensuite.

Je mis tous mes diamants et je gardai l'expression la plus insouciante et la plus enjouée.

Je l'aperçus à travers la salle. Il avait l'air consterné; il était dans une agitation difficile à décrire; je crus que la pièce n'arriverait jamais au dénouement, mais enfin le rideau baissa et je rentrai chez moi pour attendre mon ami.

Minuit sonna, pas de N...

Je devins très-triste, car jamais il ne s'était trouvé en retard sans m'en faire prévenir.

Une heure sonna... puis deux heures... Pas de nouvelles. Tout était tranquille dans la rue... à de rares intervalles j'entendais cependant passer une voiture et j'étais partagée entre l'hésitation et l'espoir; car lorsque le bruit venait de loin, je croyais que c'était lui, mais lorsqu'il se rapprochait, je m'apercevais que je m'étais trompée; car je reconnaissais aussi bien le pas de ses chevaux que sa façon de sonner. Trois heures... comme je

ne m'étais pas déshabillée, je marchai d'un pas assez peu mesuré, quoique en silence. Quatre heures!... Il y avait là décidément quelque chose d'insolite. Comme le jour commençait à poindre, je pris mon chapeau et ma clef en pensant qu'il était stupide à moi de ne pas m'être rendue plus tôt chez lui, comme je l'avais toujours fait dans nos jours de petites querelles.

Je m'acheminai donc lentement... Pas une âme ne veillait, pas une ombre de fiacre n'était visible ; la rue était déserte et silencieuse comme un cimetière. Au moment où je passais sur le pont des Chaînes, le soleil dora tout à coup les alentours de son premier éclat.

A mon arrivée au palais, je trouvai la porte cochère ouverte, je la franchis à la hâte et traversai le corridor de marbre jusqu'à l'entrée de la salle de la Renaissance.

A mon grand étonnement, je trouvai que la porte était, comme toutes les autres, verrouillée en dedans. Au milieu de ce silence sépulcral, la clef s'échappa de mes mains et tomba sur le sol avec un bruit sec et sinistre.

Chose qui pourra sembler étrange, je

sortis de là sans proférer une syllabe et sans faire un mouvement... Naguère, j'aurais cogné à la porte, de toute ma puissance nerveuse, jusqu'à ce qu'on l'ouvrît; aujourd'hui je me retirai silencieuse; c'est parce que probablement j'avais un pressentiment.

Je retournai sur mes pas et, après avoir descendu l'escalier, je rencontrai le *dornick* (concierge) qui m'apprit que le G.-D. avait été arrêté et emmené hors de chez lui à quatre heures et qu'il était gardé à vue par les aides de camp de son père.

Si je m'étais rendue à son palais quelques minutes plus tôt, j'aurais vu mon pauvre bien-aimé traîné là comme un misérable!

Je retournai chez moi et me mis au lit comme si rien n'était arrivé, après avoir écrit quelques lignes à N... et les lui avoir fait parvenir par un moyen parfaitement sûr.

Je le suppliai, dans ce billet, de me mettre au courant de ce qui avait eu lieu, sans quoi j'en perdrais la raison, et j'ajoutai que mon affection pour lui augmentait en proportion de ses infortunes.

CHAPITRE XXII

Perquisitions chez moi. — Mon arrestation et mon emprisonnement. — Conduite courageuse du gouverneur Jewell, ministre plénipotentiaire des États-Unis. — Ma mise en liberté.

Quelques heures après, je reçus un bout de papier arraché à un livre ; il contenait quelques lignes qui m'apprirent que N... était prisonnier et qu'il souffrait horriblement. « Je suis très-patient, ajoutait-il, et j'espère que tout ira mieux bientôt. » Il terminait par quelques mots d'encouragement et d'affection.

Je me levai tranquillement, je pris mon

thé et j'essayai une robe neuve, tout en devinant, à la physionomie de la couturière, que le scandale avait transpiré et qu'il était public.

J'attendis, la tête en feu et le cœur brisé. Vers trois heures je reçus un autre bout de papier ainsi conçu :

Ne sois pas effrayée, ne crains rien, ma douchka; on va faire des perquisitions chez toi, mais tu peux être tranquille, ne perds pas courage. Ton infortuné N....

Je lui traçai une longue réponse pleine d'effusion et d'encouragement et je la lui envoyai avant de me coucher.

A cinq heures, un de ses domestiques vint m'apporter quelques ordres ; je me levai et revêtis à la hâte un vêtement de nuit. Dans le même moment, on sonna violemment à la porte ; pendant que l'envoyé de N... disparaissait par l'escalier de service, quinze agents de police entrèrent par la grande porte ; ils étaient vêtus la moitié en civils, la moitié en militaires ; je les vis se précipiter brusquement dans ma chambre.

Je les priai d'attendre que j'eusse revêtu un

peignoir, mais ils m'enveloppèrent tous à la fois pendant que ma femme de chambre, lentement et avec un sourire de mépris, me passait mes jupes, mes bas, mes pantoufles, etc.

Alors je me tournai avec calme vers eux et leur demandai pourquoi ils se trouvaient chez moi.

— C'est au nom de l'Empereur, me répondirent-ils, et en vertu d'un ordre du comte Sch....loff.

C'était lui, en effet, qui causait tout ce scandale par sa brutale façon d'agir et par opposition à l'honnête général Trépoff, qu'il voulait mettre dans une position inférieure à la sienne.

— On nous a ordonné, ajoutèrent-ils, de faire des perquisitions dans votre maison.

— C'est bien, répondis-je, faites; voici les clefs.

On plaça des agents à toutes les portes, de manière à intercepter toute sortie, et ces messieurs se mirent à l'œuvre.

Je les regardais avec l'attention la plus scrupuleuse, sachant bien que s'ils n'étaient surveillés, ils mettraient dans leurs poches

des objets que je ne reverrais jamais. Ils bondirent sur les chaises pour regarder au haut de l'armoire ; ils ouvrirent tous les meubles. Le dépit que je lisais sur leurs visages en trouvant des étuis privés de leurs bijoux me semblait des plus risibles ; ils fouillèrent buvard sur buvard, bourse sur bourse, tout était vidé!

Je vois encore leur triomphe en ouvrant un tiroir où il y avait deux cents roubles... Je les entendis dire tout bas en russe : « Comme c'est extraordinaire! il n'y a ni bijoux, ni papiers, ni lettres. »

Ils pénétrèrent ensuite dans la chambre de Joséphine, où ils se gorgèrent de vin, de fruits, de pain et puis se mirent à fumer des cigarettes.

J'avisai alors le dernier de la bande, un individu aux yeux rouges, au teint plombé et au regard de pieuvre : c'était un officier de la gendarmerie.

— Je ne permets, lui dis-je, qu'à mes égaux de fumer en ma présence, et si vous n'ordonnez à vos gens de cesser à l'instant,

je ferai ma plainte au comte Sch....loff.

On éteignit aussitôt les cigarettes. Ces agents me suivaient partout, sans se douter que ma grande table rouge, autour de laquelle ils circulaient, possédait un tiroir secret, et qu'ils auraient volontiers donné leurs yeux pour ce qu'il contenait.

On me défendit de parler à personne de ma maison; on mit tout sens dessus dessous dans la chambre de Joséphine, bien qu'au milieu de leur zèle aveugle, ils ne s'aperçussent pas qu'elle brûlait presque sous leurs nez des papiers et des télégrammes.

Dans un de ses tiroirs, ils trouvèrent 7,000 roubles dont ils s'emparèrent, en disant que cet argent était à moi, ou bien que ma camériste était une voleuse.

J'oubliai que je devais faire semblant d'ignorer le russe et je m'écriai : — Mais c'est bien à elle; on ne vit pas six ans avec une femme comme moi sans faire quelques économies. Vous pouvez, du reste, ajoutai-je, abandonner vos recherches, car tout ce que je possède est à la Légation des Etats-Unis.

Tous ces hommes étaient furieux; il n'y avait que l'individu aux cheveux carotte qui faisait l'aimable; je sus dans la suite qu'il se croyait un vrai bourreau des cœurs.

On envoya ensuite chercher une sage-femme pour visiter ma Joséphine ; on s'y prit d'une façon si brutale qu'une hémorragie se déclara et qu'elle fut pendant six semaines entre la vie et la mort. Je possède, à ce sujet, les certificats de deux médecins.

Le chef des agents me dit ensuite de mettre mon manteau et de le suivre. Je refusai d'abord, mais, en observant ces quinze individus, je vis que j'étais sans appui et je me résignai à partir, après avoir fait signe à ma femme de chambre de suivre à la lettre toutes mes instructions. — Nous allons, me dit-on, vous conduire chez le général Trépoff. Cette annonce me rassura, car je savais qu'il était honnête et équitable et qu'avec lui je n'avais rien de terrible à redouter.

Toutefois, en me voyant entre deux gendarmes, dans une rue bien connue, je dois avouer que j'éprouvai un certain effroi et que

je pensai involontairement à ces milliers de pauvres prisonniers que j'avais rencontrés à Nijni-Novogorod, en route pour peupler la Sibérie.

En arrivant dans le sombre bâtiment de la grande Moskoï, je me laissai tomber en gravissant l'escalier privé de lumière; je fus prise en ce moment d'une frayeur qui ne fit qu'augmenter; je savais que j'étais dans la gueule du loup. Je me relevai cependant et continuai de marcher avec fermeté sans laisser voir la moindre émotion, jusqu'à ce qu'on ouvrit la porte et qu'on la fermât sur moi avec le bruit retentissant de l'énorme clef de la prison.

Alors je donnai un libre cours à mes larmes; mes sanglots attirèrent l'attention de mes geôliers qui accoururent dans ma prison. A leur arrivée, j'essuyai mes pleurs et, reprenant mon ton le plus calme, je dis à ces agents : — Pourquoi êtes-vous ici? Allez-vous-en, laissez-moi en repos et envoyez-moi du rosbif, du thé, du pain, du beurre et du champagne.

Ils avaient l'air abasourdi, et il est probable

que si le général Trépoff ne leur avait commandé de me donner tout ce que je demanderais, ils n'auraient pas obtempéré à mon désir.

Je n'avais rien mangé depuis près de vingt-quatre heures : mon sang-froid les déconcertait : ils ignoraient, ces braves sbires, que rien ne me donne plus de calme et de force que le désespoir absolu. J'étais préparée à tout et, connaissant le pays, je savais qu'il n'y aurait rien de trop terrible pour moi.

Une heure après, une bonne vieille, attachée au service de la police secrète et nommée Caroline, entra dans ma cellule et essaya de me consoler : elle me servit toutes sortes de comestibles, et, bien que je fusse affamée, il me fut impossible de manger, car ma surexcitation nerveuse m'enlevait l'appétit. Elle commença alors à me parler, je ne lui répondis rien. — Cause toujours, vieille folle, murmurais-je à part moi. Mais bientôt je pris un air moins maussade et je devins plus polie envers elle.

Elle m'enveloppa dans ma fourrure et je

m'étendis sur un canapé aussi dur que le plancher.

Je me lamentai en silence en cherchant à rassembler mes idées.

Dans la matinée, après avoir passé la nuit sans fermer l'œil, je demandai du thé. Caroline, encore engourdie par le sommeil, se trompa de sonnette : tout à coup cinq hommes se précipitèrent dans ma chambre et se jetèrent sur moi; la vieille leur cria en langue russe : Mais vous avez fait erreur, j'ai sonné pour demander qu'on apportât du thé. Ces hommes disparurent aussitôt. — Pourquoi, interrogeai-je, ces gens-là ont-ils agi de la sorte?

Elle voulut éluder ma question; mais voyant que je n'étais dupe de rien, elle me répondit : On redoutait votre violence, on craignait que vous ne brisiez les meubles et ne tâchiez de vous évader par la fenêtre.

Sa réponse me fit éclater de rire. On ne comprenait guère ma nature. S'il ne s'agissait que de me couper un doigt, je pleurerais, je crierais, je me lamenterais à fendre les

rochers; mais, si l'on devait me couper la main, je ne desserrerais pas les dents, et, avec mon autre main, je creuserais un trou pour l'enterrer.

Cependant mes domestiques, fidèles aux instructions que je leur avais données, firent sans délai les démarches que comportait ma situation ; l'un d'eux se rendit à la Légation américaine, réveilla tout le monde et raconta ce qui venait de m'arriver.

Notre ambassadeur, S. Exc. M. Jewell, répondit qu'il ferait son possible pour me venir en aide.

Je n'avais pas l'honneur de le connaître, mais je savais que c'était un homme juste et honorable et que ses principes, véritablement libéraux et démocratiques, répugnaient à ces façons sommaires d'arrêter et de fouiller une citoyenne des Etats-Unis, sans aucun chef d'accusation et sans la moindre explication.

Dans tout autre pays, lorsque des cas semblables se produisent, le gouvernement a hâte de prévenir la Légation à laquelle appartient la personne qui est l'objet de sem-

blables mesures. Il ne s'en dispense que s'il s'agit de voleurs ou de pick-pockets. Ces procédés sont, paraît-il, inconnus en Russie.

Son Excellence écrivit une lettre au général Trépoff pour savoir où je me trouvais et pourquoi l'on m'avait arrêtée. Cette lettre demeura sans réponse. Il en envoya bientôt une autre plus pressée. Cette fois il lui fut répondu que j'étais dans la situation la plus confortable et traitée avec toute la politesse possible.

Notre ministre ne se contenta pas de cette explication évasive; il s'agissait de savoir où j'étais et il s'adressa par écrit, à ce sujet, au comte Sch....loff, mais il obtint le même silence méprisant.

Il alla voir alors les représentants des autres nations, et, après en avoir conféré entre eux, il fut décidé que, si je n'étais pas mise en liberté et si la cause de mon arrestation n'était expliquée d'une manière satisfaisante, ils se réuniraient en assemblée générale pour décider ce qu'il y aurait à faire car aucun de ces envoyés ne pouvait supporter la pensée qu'on pût désormais traiter,

comme on le faisait à mon égard, un sujet ou un citoyen du pays qu'il représentait. C'était pour eux tous une occasion d'établir leurs droits avec plus de précision et de ne pas laisser prendre leurs compatriotes dans les obscurs traquenards de la Russie.

La lettre que le ministre écrivit après cette réunion provoqua une prompte réponse : on y disait que j'étais saine et sauve, que je n'étais aucunement coupable et qu'on allait me mettre en liberté.

Après le départ de ces hommes qui avaient fait irruption dans ma prison, je pus rentrer en moi-même et je me fis servir du thé.

En ce moment on m'annonça la visite d'un émissaire du comte Sch.... loff; je m'habillai en toute hâte et bientôt je me trouvai, dans un salon, face à face avec un monsieur à l'extérieur distingué, aux cheveux blonds, à la barbe de couleur un peu plus foncée, aux yeux de la nuance la plus frappante : ils avaient la teinte marbrée et bleuâtre de l'agate, ne décelaient point la méchanceté, mais on les sentait froids et inflexibles. Il se

montra très-poli et sembla un peu embarrassé pour entamer l'entretien.

— Madame, me dit-il, il doit vous être aussi pénible que désagréable de vous trouver ici, mais n'avez-vous pas soupçonné depuis longtemps que cela vous arriverait?

— Non, monsieur, lui dis-je, et j'ignore à quoi vous faites allusion.

Il réfléchit un moment, puis, allant directement au but :

— Vous avez, me dit-il, beaucoup de bijoux, de lettres et de papiers précieux?

— Eh bien?

— Eh bien, madame, il me les faut.

— J'en suis fâchée, monsieur, mais il m'est impossible de me rendre à votre désir.

— En ce cas, madame, je vais vous quitter pour vous donner le loisir de la réflexion.

Il prit congé de moi ; la clef tourna dans la serrure et je me trouvai sans savoir que faire et n'ayant pas un livre sous la main pour me distraire l'esprit.

Heureusement la vieille Caroline aimait à causer; elle me raconta une foule de traits

de la police secrète dont elle faisait partie; ces récits, relatifs à elle-même comme à ses acolytes, avaient pour moi un intérêt de curiosité en même temps qu'ils m'étaient un sujet de distraction. Ensuite elle me tira les cartes et, croyant entrevoir mon avenir, me le dépeignit sous les couleurs les plus radieuses. Elle me proposa de manger quelque chose, ce que je fis; puis je me laissai aller au sommeil.

Vers trois heures, c'est-à-dire au moment où la Moskoï était pleine de voitures élégantes, je m'enveloppai de mon manteau et je me mis à la fenêtre pour voir passer les équipages et les visages bien connus des promeneurs.

A quatre heures, le personnage que j'avais vu la veille revint me visiter et me pria de l'informer de ma détermination.

— Tout ce que j'ai, monsieur, lui répondis-je, est à la Légation des Etats-Unis, et, si vous voulez tout voir, vous pouvez y aller, il n'y a rien là qui soit à cacher.

Ma réponse ne le satisfit pas, il crut sans doute qu'il était au-dessous de sa dignité de

se rendre à l'ambassade ; il voulait que j'eusse confiance en lui seul, ajoutant que c'était le mieux que je pusse faire et mon parti le plus sûr.

— Qu'est-ce que vous avez à la Légation? me demanda-t-il.

— Rien que des lettres, un règlement de cent mille roubles et le testament du G.-D.

Là-dessus il me quitta et je me remis à la fenêtre.

Le soir ne tarda pas à venir : on m'apporta de la lumière et Caroline me joua du piano.

Jusque près de minuit, je marchai de long en large dans ce hideux salon aux tentures fanées de couleur jaunâtre.

C'est ainsi que se termina la première journée de mon emprisonnement.

Je me couchai, non pour dormir, mais pour songer à ce que je devais faire : je m'imaginai que mieux je me comporterais, mieux je servirais les intérêts du G.-D.; mais je me trompais, comme on le verra bientôt.

A la fin, je résolus de ne rien faire sans conseil et j'eus l'intention bien arrêtée d'envoyer

chercher quelqu'un à la Légation. Puis je tombai dans un sommeil fort troublé, dans lequel j'apercevais à chaque instant N..., fuyant devant moi comme le Protée de la Fable; il me semblait que, dans cette course éperdue, j'allais le ressaisir, mais, au moment de l'atteindre, je le voyais toujours échapper à mon étreinte.

Le lendemain, le même instructeur revint me voir, et je le priai de me laisser parler à quelque membre de l'ambassade américaine.

— Cela ne se peut pas, madame, me répondit-il, avant que vous m'ayez remis toutes vos lettres et tous vos papiers.

— Je n'en ferai rien, m'écriai-je.

Je restai donc ferme et je déclarai de nouveau que je ne savais rien.

Il me demanda alors pour quelle somme je ferais abandon du règlement et du testament.

Ceci était l'œuvre du père de N..., car l'Empereur avait ordonné que le règlement fût exécuté à la lettre et même il était d'avis, connaissant le caractère du G.-D., que j'avais bien mérité cet argent.

Je savais bien que tout ce que je possédais m'appartenait et que j'avais le droit de le garder; mais la pensée qu'en agissant ainsi, je pourrais nuire à N..., me fit tout à coup changer d'avis ; je me décidai donc à ne recevoir que la moitié de la somme stipulée.

On m'obligea ensuite de rendre de l'argent pour un cadeau qui me venait du G.-D. La valeur de ces diamants était déjà passée entre les mains de son père.

On a trouvé que j'avais agi follement en ne pas exigeant le tout et en rendant le testament de N... Mais c'était trop pour moi. N... arrêté dans son palais, moi prisonnière sans savoir pourquoi ni pour combien de temps, mon impatience d'être libre et de partir, tout me contraignait d'en passer par là; qu'on ajoute à cela que l'on me promit de me mettre en liberté aussitôt que les affaires d'argent seraient arrangées : je puis donc dire qu'on profita de ma position en écartant de moi tout ce qui pouvait ressembler à un conseil.

Quand tout fut terminé, on permit à un

M. Schuyler de me remettre mes bijoux. Je refusai absolument de rendre les papiers avant ma mise en liberté.

Après beaucoup de tiraillements, d'allées et de venues, je fus conduite chez moi dans dans la soirée du cinquième jour depuis mon arrestation. Je trouvai ma maison pleine de gens de la police et la vieille Caroline déjà installée avec l'ordre de ne pas me perdre de vue une seule minute. Les sbires, de leur côté, devaient ne laisser passer la porte à personne et empêcher toute communication du dehors avec moi.

Je fis cependant parvenir un mot au gouverneur Jewell pour lui dépeindre l'état des choses, et on lui promit que le lendemain, à deux heures, mes surveillants quitteraient mon domicile pour descendre au rez-de-chaussée ou même dans la rue, mais qu'ils me suivraient à chaque pas que je ferais pendant le reste de mon séjour en Russie.

On m'informa que le comte L .. viendrait le dimanche suivant à une heure qui fut fixée et que tout s'arrangerait définitivement.

Cette visite ne devait aucunement me gêner, car ce personnage était une de mes bonnes connaissances : c'était un des membres les plus distingués de cette vieillesse argentée avec qui j'avais fait mon premier souper à mon arrivée en Russie et, depuis cette époque, nos relations avaient toujours été des plus amicales.

CHAPITRE XXIII

Visite du comte de L... et du docteur B.....ki. — Tentatives pour me faire attester l'état de démence de N... — Derniers jours en Russie. — Traitement du prisonnier.

Le lendemain dimanche, à deux heures, le comte L... vint me voir et, pour la première fois de ma vie, je le trouvai en état de sobriété. Il était en grand uniforme, signe évident que sa visite était officielle, et je le reçus comme si je ne l'avais jamais rencontré.

Il me dit qu'il était désolé de tout ce scan-

dale et que si l'on avait su ce qu'on savait alors, tout ce désagrément n'aurait jamais eu lieu. Je lui répondis avec le mépris et la colère que je ressentais : — Il est trop tard à présent ; il est fâcheux que vous n'ayez pas su plus tôt ce que vous deviez faire.

Il m'apprit que l'Empereur était touché de ma conduite et que je recevrais un souvenir de la main de Sa Majesté. Tout ceci, il est inutile de le dire, avait pour unique but de m'amadouer.

— Quels sont maintenant vos projets? me demanda-t-il.

— De vendre tout, répliquai-je, et de quitter la Russie au plus vite.

— Et quand aura lieu votre départ?

— Mais, répondis-je en me tenant sur mes gardes, je crois que ce sera dans deux ou trois semaines.

— Impossible! s'écria-t-il ; il faut que vous partiez dans le plus bref délai, car, aussi longtemps que vous serez ici, le scandale ne cessera pas.

A la fin, il consentit à m'accorder jusqu'au

dernier jour de la huitaine. En même temps, il me défendit de paraître en public et de m'introduire dans n'importe quel lieu d'amusement.

Je lui ris au nez et lui répondis avec ironie : Ce n'est guère vraisemblable après tout ce j'ai enduré et quand N... se trouve dans une telle disgrâce.

Il me demanda ensuite si, la main sur la conscience, je ne croyais pas qu'il eût perdu la raison.

— Non, lui répondis-je, pas plus que vous.

Alors il m'informa que M. B.....ki, le spécialiste pour les aliénés, allait venir pour m'interroger à cet égard et que je devais lui répondre d'après mes convictions.

— Oh! certainement, répondis-je, je dirai la vérité.

Et, tout à coup, je fus frappée de cette coïncidence que chaque personne qui se trouvait en contact avec moi m'adressait la même question.

— Vos papiers, ajouta-t-il, doivent vous avoir été remis?

— C'est vrai, lui dis-je, j'ai donné tout ce qui se trouvait à l'ambassade.

Je ne lui parlai pas, bien entendu, de ce que la police n'avait pu découvrir.

Après cet interrogatoire, il me serra la main et prit congé de moi.

On m'a rapporté dans la suite qu'il avait dit que, pour une femme réputée si intelligente, je m'étais, à son avis, conduite comme la plus folle et la plus maladroite du monde, et que si je n'avais agi aussi honnêtement en acceptant ces propositions, j'aurais obtenu tout ce que j'aurais voulu.

Après son départ, je vis reparaître les hommes de la police.

J'ai oublié de dire que ces individus, en sortant de ma maison, avaient emporté les buvards, les pupitres, les albums photographiques, les lettres, les télégrammes, l'argent et tous les livres où il y avait quelque chose d'écrit. Quand ils les rapportèrent, ces objets étaient dans l'état le plus lamentable; je trouvai les fermoirs brisés, les pages déchirées, tout en lambeaux... Ces gardiens de la propriété

m'avaient soustrait un porte-cigares en argent, une tabatière et un porte-crayon en or, sans parler d'une quantité de menus articles de fantaisie.

Ils me présentèrent un reçu tout préparé que je devais signer, et constatant qu'ils m'avaient tout rendu intégralement.

Je refusai, après avoir établi la disparition de ce qu'ils m'avaient volé, et enfin, pour me débarrasser d'eux, je consignai qu'ils m'avaient rapporté beaucoup de choses, mais que je ne pouvais affirmer que c'était tout.

Après leur départ, M. B.....ki et un autre, que je sus plus tard être son témoin, me furent annoncés. Le premier était un homme pâle, maigre, à la figure de fouine, aux yeux profondément encaissés et fureteurs.

Il m'adressa question sur question au sujet du G.-D. en tâchant de me faire déclarer qu'il était fou.

— M. B.....ki, lui répondis-je, je vous affirme qu'il est aussi sain d'esprit que vous-même : je sais bien qu'il est atteint de la

kleptomanie, mais il n'y a rien de plus; il n'a d'autre folie que celle-là.

— Hem! hem, murmura-t-il, puis il me posa cette question assez bizarre : D'où vient votre influence sur lui? Il vous réclame nuit et jour à cor et à cri.

— Je l'ignore, répondis-je; cela provient sans doute de ce qu'il me connaît si parfaitement, qu'il a confiance en moi et que j'ai toujours tout fait pour lui être agréable.

Après avoir tenté un dernier effort pour me faire avouer cet état d'insanité, le docteur me salua et sortit.

Mes domestiques me firent bientôt savoir que le G.-D. avait été arrêté chez son père; qu'il était très irrité, qu'aussitôt reconduit chez lui, on lui avait mis la camisole de force, qu'on lui avait administré des douches et que même on l'avait battu. A la suite de ces mauvais traitements, il avait eu la fièvre et avait gardé le lit pendant quatre à cinq jours.

Pauvre ami! tous les jours il envoyait réclamer quelque objet oublié chez moi : un gilet, un foulard. une paire de pantoufles, etc.,

mais personne ne pouvait m'apporter une seule ligne de sa main, car les envoyés étaient fouillés à leur sortie comme à leur rentrée.

Le cinquième ou sixième jour, il fit prendre chez moi son oreiller sous prétexte qu'il ne pouvait dormir sur un autre. Quand on le lui remit, il le tâta avec le soin le plus minutieux et n'y trouvant rien qui ressemblât à du papier, il le jeta loin de lui, passa sa main sur son front et, marchant dans sa chambre, donna l'ordre qu'on l'habillât, puis il redevint très calme.

Un ou deux jours après, il dit à son médecin :

— Vous prétendez que je suis fou, n'est-ce pas?

— Oui, Monseigneur.

— Eh bien, soit! on doit céder aux fantaisies des fous; qu'on me donne ma Fanny Lear, ma chère petite maîtresse; je serai tout à fait fou jusqu'à ce qu'on me l'amène.

Naturellement, on ne fit nulle attention à sa demande, et il tint parole en démolissant tout ce qui était dans sa chambre, en cassant les vitres, les glaces et les meubles.

On se rappelle qu'il était doué d'une force aussi remarquable au physique qu'au moral.

C'est bien peu de temps qu'une semaine pour déménager, régler ses comptes et savoir ce qu'il faut vendre et garder; mais nécessité n'a pas de loi, et, le samedi suivant, j'étais prête à partir.

Je sortais très peu; et, quand il le fallait absolument, j'étais toujours suivie par mes gendarmes acharnés. Pendant la nuit, je leur jouais plus d'un tour : comme mes chevaux allaient très vite je les devançais tellement qu'ils ne pouvaient plus me voir; je disparaissais alors sous le tablier de la voiture, qui leur semblait vide, et cela, comme on le pense, les déconcertait horriblement.

Le dernier jour, j'allais à la forteresse, revoir, avant de partir, le tombeau de Pierre le Grand, près duquel N... m'avait donné la croix de son ancêtre; je me rendis également à la petite chapelle de Saint-Sauveur, dans la maison bâtie par ce grand empereur. J'y fis dire des prières pour mon malheureux prince; mes suivants étaient forcés de s'agenouil-

ler et de faire semblant de prier comme moi.

Je me rendis de là à l'église Saint-Nicolas, son patron, puis chez S. Exc. le ministre Jewell, pour le remercier de sa courageuse intervention, et enfin chez le général Trépoff, pour lui témoigner également ma gratitude.

Ce dernier fut très affable et m'assura que si l'affaire était restée entre ses mains, tout aurait mieux tourné et qu'il aurait évité une maladresse bien ridicule et un scandale bien déplorable.

Il prit affectueusement congé de moi, et même il m'embrassa.

De retour chez moi, je trouvai un nouveau gendarme qui me dit de ne pas oublier que je devais partir le lendemain à midi.

— Oh! il n'y a pas de danger, répondis-je.

Cependant la pensée de quitter la Russie m'attrista beaucoup; c'était le pays où j'avais trouvé le plus heureux intérieur; j'aimais cette nation, la vie qu'on y mène me plaisait infiniment et j'étais désolée surtout de laisser Joséphine si malade et sans savoir si je la reverrais jamais.

Le dimanche, à midi, je me mis en route.

Il y avait, dans la voiture qui m'emmena, deux compartiments. J'en occupai un, l'autre était destiné à un personnage qu'à son regard, je devinai n'être pas un voyageur ordinaire. Je dis en russe à Catherine : Ce doit être quelqu'un de mon escorte, mon gendarme probablement.

Je le vis rougir jusqu'au blanc des yeux, mais il me témoigna la plus grande politesse, ainsi qu'un autre membre de son corps assis un peu plus loin.

Le voyage se fit rapidement : j'éprouvais un serrement de cœur en traversant pour la dernière fois le pays de ces braves gens à l'accent si bienveillant et si cordial.

Tout en dévorant mes larmes, je respirais plus librement, car, en approchant de la frontière, je m'étais figurée qu'on m'arrêterait et qu'il m'arriverait de nouveaux encombres.

J'arrivai à Paris sans m'être arrêtée nulle part et sans parler à personne de mes aven-

tures. Mais les journaux s'emparèrent aussitôt de cette proie et, d'un bout du monde à l'autre, on la déchiqueta de toutes les façons. Pour les uns, j'étais une complice; pour les autres, j'étais mêlée à une conspiration; ceux-ci prétendaient que j'avais abruti le G.-D.; ceux-là, que je voulais l'épouser. Enfin, on débita les bourdes les plus saugrenues où il n'y avait pas même l'ombre d'une vérité.

La foule stationnait sous le péristyle du Grand-Hôtel pour me voir et me montrer aux personnes qui ne me connaissaient pas. Les reporters des journaux anglais, français et américains se présentaient à l'heure de mon déjeuner et venaient me voir comme un animal nouvellement arrivé au Jardin d'acclimatation.

Dès que je paraissais, on faisait silence et l'on chuchotait en clignant les yeux; tout mon passé, tout mon présent, étaient trainés dans la boue; je connus alors la bassesse et l'arrogance des hommes; les uns me prodiguant les flatteries les plus gros-

sières, les autres les insultes les plus infâmes.

J'ai dans les mains une centaine d'extraits de journaux où ces faits sont relatés d'autant de manières différentes et tous avec les titres les plus inattendus. Pourquoi ne répondrais-je pas à toutes ces attaques, en rétablissant la vérité sans fard comme sans rancune ?

Pendant ce temps, le G.-D. était traité de la façon la plus ignoble pour un homme jouissant de toute sa raison. On changeait ses gardes tous les deux ou trois jours ; on avait renvoyé les domestiques qui ne l'avaient pas quitté depuis son enfance. On l'obligeait à changer de place à chaque instant ; vêtu comme le dernier des moujicks, il se voyait forcé de scier du bois, ce qui dut plus d'une fois lui rappeler le souvenir de Pierre le Grand travaillant dans les chantiers de la Hollande.

Les officiers, ses anciens compagnons d'armes, passaient insolemment à cheval près de lui et le regardaient en ricanant.

Dès qu'il ouvrait la bouche, on la lui fermait sans respect en lui disant : Monseigneur, taisez-vous ; votre Altesse est folle.

On lui donnait pour cadeaux des jouets bons pour des enfants de cinq ans...

Et pourquoi ces traitements si outrageants pour sa haute position et les qualités personnelles de celui qui en était l'objet ?

Parce que, dans un moment d'oubli, il avait enlevé un crachat à une image appartenant à sa mère.

Son aide de camp avait reçu l'ordre d'engager cet objet au mont-de-piété, mais on avait, paraît-il, refusé de rien prêter dessus, car c'eût été un sacrilége. Là-dessus il en avait brisé la monture, ôté les pierres pour les engager séparément et l'aide de camp n'en avait pas obtenu plus de trois mille roubles qu'il porta à son maître.

Deux ou trois jours après, sa mère s'aperçut de l'absence du crachat et s'en plaignit sans soupçonner son fils.

Dans une famille ordinaire, si quelqu'un commettait un larcin, on le cacherait... Napoléon Ier avait raison de dire qu'il faut laver son linge sale en famille.

Ici, au contraire, on fouilla dans tout le pa-

lais; la police fit toutes sortes de recherches et de questions, et la vérité finit par se faire jour.

Le général Trépoff, avait tout arrangé pour me voir et pour savoir de moi la vérité, car il avait une grande confiance en moi et il est certain que, s'il avait pu me parler, il aurait épargné des ennuis à bien du monde; mais l'affaire était passée entre les mains de son rival; la chose devint publique, le G.-D. fut arrêté, son palais remué de fond en comble et plusieurs objets en furent emportés. On visita ensuite ma maison. Puis N... fut enfermé : il y a, au moment où j'écris ces lignes, plus d'un an qu'il passe pour fou : son argent et tout ce qu'il possédait ont fait retour à son père, à l'exception du palais de Pavlovsk qu'on a donné au prince Vladimir, le deuxième fils de l'Empereur : ce présent, au moment où ce jeune homme venait de se marier, a dû lui être des plus agréables.

Et cependant le G.-D. n'est pas fou, mais il jouit, je l'affirme, de toutes ses facultés mentales.

Tout ce qu'on a trouvé dans son palais corrobore mon assertion.

Il y avait des miniatures, des coupe-papier, des flacons de senteur, des bourses, des tabatières, des éventails, des mouchoirs de dentelle, de petites sonnettes de table, des sujets en porcelaine à bas prix, le tout jeté pêle-mêle et dans le plus grand désordre.

Lorsque l'Empereur apprit la vérité, il fut très fâché de toute cette affaire; mais s'il avait suivi son premier mouvement, elle n'aurait pas fini si piteusement.

Il avait d'abord voulu le dégrader et l'envoyer au Caucase, mais l'Impératrice, qui est très bonne et qui aime beaucoup N.., le supplia à genoux et se traîna même à ses pieds en implorant la grâce de cet infortuné.

Le Czar consentit alors à ne pas le dégrader et dit :

« Faites de lui tout ce que vous voudrez pourvu que je n'en entende plus parler. »

Je le répète : il est regrettable pour nous tous que Sa Majesté n'ait pas cédé à sa première impression.

C'est ainsi que se termine le roman, hélas! trop véridique, d'une Américaine en Russie.

Au moment de fermer ce livre, le lecteur se demandera peut-être si tout cela n'est pas imaginaire, mais je le prierai de vouloir bien se souvenir de ce vieil adage :

La vérité est souvent plus étrange que la fiction.

FIN

NOTE SUPPLÉMENTAIRE

La *Chanson du Moujick*, que je cite dans mon troisième chapitre, me semble avoir été inspirée par une anecdote historique que je vais rapporter.

On raconte que le czar Pierre le Grand se trouvant un jour au bord d'un précipice avec le roi de Prusse, Frédéric Ier, ce dernier lui demanda s'il pouvait, comme lui, compter sur la soumission absolue du moindre de ses sujets.

— Nous allons voir, dit le czar, lequel de nous sera le mieux obéi ; ordonnez à un de vos gardes de se précipiter la tête la première dans le gouffre que voilà.

Frédéric commanda aussitôt à un des soldats de sa suite de s'élancer dans le précipice ; celui-ci dit qu'il était prêt à le faire, mais il supplia en grâce Sa Majesté de lui permettre d'aller d'abord embrasser sa femme.

— Va donc lui faire tes adieux, dit le roi quelque peu désappointé.

A son tour, le czar donna du doigt le même ordre à un de ses cosaques, et ce dernier, faisant un signe de croix, s'élançait déjà pour disparaître à jamais, quand Pierre le Grand le retint fortement par la veste en lui disant : C'est bien, je te fais capitaine.

Et, se tournant vers son royal voisin, il s'écria : Pour mes sujets, il n'est point de famille qui passe avant celle de leur souverain.

TABLE



CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

BIBLIOTHÈQUE ILLUSTREE

en format grand in-18 jésus, de luxe

M. de Podestat. — *La Comédie au Boudoir.* 1 beau volume de luxe, grand in-18 jésus, avec sept eaux fortes et de nombreuses vignettes et gravures de Morin . . . . 5 »

Georges Mancel. — (Lot *de la Vie Parisienne*). — *La Vie à grandes guides.* 1 beau volume de luxe, grand in-18 jésus, avec de nombreuses gravures dans le texte et hors texte, par Hadol . . . . . 5 »

Ch. Yriarte. — *Nouveaux Portraits parisiens.* 1 beau volume de luxe, grand in-18 jésus, avec 12 portraits gravés de Morin, hors texte . . . . 5 »

Ch. Diguet. — *Les Jolies Femmes de Paris.* 1 beau volume de luxe, grand in-18 jésus, avec 21 eaux fortes de Martial. . . . . 5 »

Ed. Siebecker. — *Les Mœurs du jour* 1 beau volume grand in-18 jésus, de luxe, avec fleurons, culs-de-lampe, lettres ornées, vignettes et 36 dessins de Fleury . . . . 5 »

Navarro de Miraglia. — *Ces Messieurs et ces Dames.* 1 beau volume grand in-18 jésus, avec fleurons et culs-de-lampe, lettres ornées, vignettes et 26 dessins de Hadol . . . . 5 »

Chavette. — *Les Petites Comédies du Vice.* 1 beau volume de luxe, grand in-18 jésus, avec 8 eaux fortes de Benassis, 4 gravures de Fleury, vignettes, culs-de-lampe, fleurons, lettres ornées . . . . 5 »

Proudhon. — *La Pornocratie ou les femmes dans les temps modernes.* 1 volume grand in-18 . . . . 3 50

Jenny d'Héricourt. — *La Femme affranchie.* 2 vol. grand in-18 . . . . 7 »

Mme **Ratazzi** (Marie de Solms). — *Les Mariages de la Créole.* 2 volumes in-18 . . . . 7 »

[illegible] — *Rénovation de la Femme.* 1 vol. in-18 . . . . 3 50

Robert Franz — *Souvenirs d'une Cosaque.* 1 volume in-18 . . . . 3 50

[illegible] — Imprimerie CNOPHS fils, rue du Conseil,

